



Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Google Livres

46367
150

CATULLI CARMINA.



POÉSIES

DE

CATULLE.

CAII SEU QUINTI
VALERII CATULLI

VERONENSIS

EROTICA NEQ-NON-PIGRAMMATICA CARMINA

QUÆ EXSTANT OMNIA , ACCURATISSIMÈ EDITA ,

VERSIBUSQUE GALLICIS NUNC PRIMUM INTEGRÈ REDDITA

A LUDOVICO-THEODORO PAULINIER ,

MONSPELIENSIS.

Tantum parva suo debet Verona Catullo ,
Quantum magna suo Mantua Virgilio !
MARCH VALERII MARTIALIS , *Apophoretorum libro
seu Epigrammaton XIV , Epigr. 195.*

PARISIIS.

Apud HACHETTE , Gallicæ Regiæ Universitatis Bibliopolam ,
viâ Petreâ-Sarracenâ , 12.

MONSPELII.

Apud SEVALLE , viâ et ædibus vulgò dictis *Gouvernement.*

—
MDCCCXXXIX.

344068

TRADUCTION COMPLÈTE

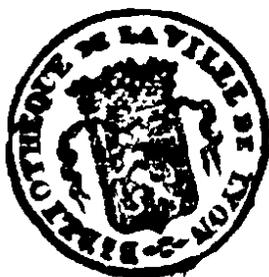
EN VERS FRANÇAIS

DES POÉSIES ÉROTIQUES ET ÉPIGRAMMATIQUES

DE CATULLE,

PAR

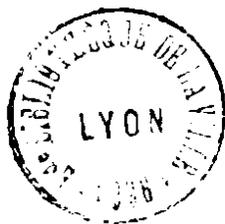
LOUIS-THÉODORE PAULINIER.



Oui, que de son Catulle au loin toujours se loue
La petite Véroné; elle lui doit autant

Certes — que la grande Mantoue
A Virgile qu'on vante tant.

MARTIAL, *Livre des Etrennes ou XIV des
Epigrammes*, Épigr. 195.



PARIS.

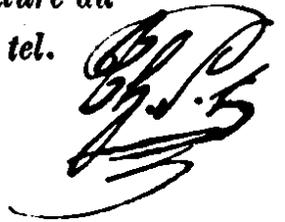
L. HACHETTE, Libraire de l'Université Royale de France,
rue Pierre-Sarrazin, 12.

MONTPELLIER.

SEVALLE, rue et hôtel Gouvernement.

—
MDCCCXXXIX.

* *Tout exemplaire de cet ouvrage non revêtu de la signature du traducteur sera déclaré contrefait , et saisi comme tel.*

A handwritten signature in black ink, appearing to be 'G. P. S.' with a flourish underneath.

NOTICE BIOGRAPHIQUE

ET

MOT PRÉLIMINAIRE.



CAIUS OU QUINTUS VALERIUS CATULLUS, plus connu en France sous le nom de CATULLE, naquit à Vérone, la seconde année de la cent soixante-treizième Olympiade, c'est-à-dire, l'an de Rome 667 ou 668, et, par conséquent, 86 ans avant Jésus-Christ. Valerius CATULLUS, son père, était, à ce qu'il paraît, le chef du parti Césarien dans Vérone; et, soit en cette qualité, soit à cause de sa fortune et du rang qu'elle lui faisait tenir, il avait reçu plusieurs fois Jules César chez lui, lorsque celui-ci traversait cette partie de la Gaule dite Cisalpine.

Catulle fut amené fort jeune à Rome par Manlius Torquatus, un des amis de son père, le même dont il a célébré le mariage dans la plus gracieuse de ses poésies (*I.^{re} partie, Carmen 61*). Là, il ne tarda pas à se lier avec tout ce qu'il y avait de distingué ou d'aimable parmi les hommes de cette époque : ainsi,

a

Cornélius Népos , Cinna , Cicéron , Caton , Varus, le poète Licinius Calvus, furent de ses amis ; il dédia même au premier le recueil de ses vers (*I.^{re} partie , Carm. 1*). Mais Véranius et Fabulle paraissent avoir été seuls ses amis de cœur (*Amici*). Quant à Furius et à Aurélius dont il entretient souvent ses lecteurs , ils ne furent jamais que ses amis de plaisirs (*Sodales , contubernales*), et, à ce titre , ils ont souvent été maltraités par celui dont ils étaient plus d'une fois les rivaux heureux (*I.^{re} partie , Carmina 15, 16, 21, 23*). Car Catulle ne s'adonnait guère dans Rome qu'à une vie de joie et de libertinage, qui le mettait quelquefois dans de fâcheux embarras, dont il était le premier à rire (*I.^{re} partie , Carm. 26*). Cependant , il ne faut pas inférer de là et de quelques autres traits échappés à sa muse épigrammatique (*I.^{re} partie , Carmina 10, 13 et 20*), qu'il n'eût qu'une fortune bornée ; au contraire, plusieurs de ses poésies (*I.^{re} partie , Carmina 4, 26, 31, 44*) ne permettent pas de douter qu'il ne fût même très-riche. Nous voyons , en effet , qu'il équipait et frétrait un vaisseau dans le genre des brigantins ou des tartanes ; qu'il possédait une maison de campagne (dans le territoire romain apparemment) ; une autre située entre Tibur et Sabine , et surtout une troisième, beaucoup plus considérable à tous égards , dans la presqu'île de Sirmion. Mais ce qui surtout contribua beaucoup à altérer cette grande fortune , et peut-être même à la renverser , ce fut le goût incessant de Catulle pour les courtisanes , dont Rome dégénérée et les autres villes d'Italie abondaient à cette époque. Il ne reculait pas devant d'énormes dépenses , quand il s'agissait de s'en procurer quelque'une qui lui avait plu (*II.^e partie , Carm. 30*). Parmi celles qu'il a ainsi obtenues et auxquelles il consacre parfois ses vers , on en distingue plusieurs , mais surtout cette LESBIE dont il était si souvent trompé , et qu'il trompait si souvent aussi , et de qui le

véritable nom était **CLODIA**, du moins s'il faut en croire de savans commentateurs, qui se sont livrés à de longues recherches sur ce point d'ailleurs fort peu intéressant.

Quant à lui, après avoir de la sorte considérablement affaibli sa fortune, il crut pouvoir la réparer en suivant le préteur **Memmius** en **Bithynie** ; mais, bien loin de s'enrichir à la suite de cet orgueilleux et avare proconsul, il ne fit au contraire que compromettre plus gravement encore ses intérêts. Aussi ne parle-t-il jamais qu'avec aigreur de cette circonstance de sa vie (*I.^{re} partie, Carmina 10 et 28*). Au retour de cette entreprise ainsi frappée d'insuccès, ayant équipé à ses frais un navire (*I.^{re} partie, Carmina 4 et 46*), il s'adonna aux voyages, et visita la Grèce où il fit un long séjour, et l'Asie-Mineure où il éprouva le plus grand de tous ses malheurs, la perte d'un frère unique et tendrement chéri.

De retour à Rome, il reprit sa vie dissipée et libertine, déranger de plus en plus sa fortune, se livrant pour contenter ses goûts — à des emprunts usuraires qui le jetèrent dans de ruineux procès, dont l'un lui ayant été plaidé par **Cicéron**, valut à celui-ci de la part du poète un remerciement qui seul eût été capable de lui assurer l'immortalité (*1^{re} partie, Carm. 49*). Au reste, on croit communément que ce fut alors qu'il écrivit ses poésies, dont il ne nous est malheureusement parvenu qu'un fort petit nombre. Quant à l'époque de sa mort, elle est complètement ignorée, les uns le faisant vivre trente ans à peine, d'autres cinquante, et un de ses annotateurs — au-delà de soixante-dix ; mais il paraît en définitive qu'il a vécu plus de quarante ans (Voir le *Carpentariana*, pag. 432-436).

Catulle était grand, bien fait et vigoureux ; du reste, d'un

caractère ardent et facile à l'indignation, comme suffisent seules pour le démontrer ses trois épigrammes contre César (*I.^{re} partie, Carmina 29, 54, 57*), épigrammes que le dictateur lui pardonna, ou par une politique habile, ou, ce qui est plus probable, par amitié pour Valérius Catullus, père du poète, qu'il était d'ailleurs de son intérêt de ménager.

De profondes études grecques auxquelles Catulle s'était adonné dès sa jeunesse, et qu'il avait encore corroborées pendant son séjour dans l'Achaïe, lui ont donné, parmi les écrivains latins, une physionomie *sui generis*, une tournure d'esprit qui lui est propre, une versification et des expressions qui ne sont qu'à lui, et que personne, depuis lui, n'a su saisir, — tellement qu'on peut dire de Catulle, que c'est un auteur grec qui écrit en latin.

Au surplus, et pour terminer cette biographie déjà trop longue, disons que c'est à cette parfaite connaissance qu'avait notre poète de la riche et vaste littérature des Grecs, qu'il dut l'honorable épithète de *docte* que lui ont accordée d'un consentement unanime les plus distingués de ses contemporains (Ovide, Tibulle, Horace, etc.); et l'on ne peut que s'étonner de voir un aussi savant homme qu'était La Monnaie, se demander avec stupéfaction ce qui pouvait avoir mérité à Catulle cet éloge — inséparable de son nom dans les écrits de ceux qui étaient si bien faits pour s'y connaître, et finir par avouer qu'il ne comprend pas la raison qui avait pu les amener à en agir ainsi, à moins que ce mot *doctus* ne fût une de ces épithètes banales indifféremment accolées à tout nom un peu connu. Si le critique dijonnais s'était rappelé, d'abord que nous sommes loin de posséder la moitié seulement des poésies de Catulle, et ensuite

que les Romains de l'époque de ce poète étaient encore , à quelques rares et honorables exceptions près , profondément ignorans , et que ce ne fut guère que plus tard qu'on alla généralement étudier en Grèce , et que d'ailleurs les auteurs grecs n'étaient pas pour les Latins aussi faciles à acquérir qu'on l'imagine , il n'aurait pas conclu aussi légèrement , et aurait rendu à Catulle la justice qu'il a été le seul à lui dénier.

Ceux qui désireraient connaître plus particulièrement le poète véronais et les personnages avec qui il a eu des relations ou qu'il a mentionnés dans ses poésies , peuvent consulter avec avantage , non les articles superficiels et incomplets , quoique fort longs , que leur offrirait les diverses biographies universelles , les dictionnaires soi-disant historiques , etc. ; mais seulement une excellente dissertation française sur CATULLE par l'abbé Arnaud (*qu'ils trouveront dans le 5^e volume des Œuvres complètes de cet auteur , données en 1808 , pag. 24-64*) , et un court essai biographique écrit en latin (*De vitâ Catulli*) par Volpi , et placé par cet estimable commentateur en tête de la belle édition de Catulle qu'il publia à Padoue , en 1737. La lecture attentive des poésies du Véronais , achèvera d'initier les lecteurs avides d'instruction et amis des lettres latines , dans la connaissance de la vie intime et des admirables secrets de style de cet auteur — réputé , sinon le plus philosophique , ou le plus harmonieux , ou le plus moral , du moins le plus élégant et le plus aimable de toute l'antique littérature romaine.



« Les poètes , a-t-on dit , ne doivent être traduits qu'en vers. » Rigoureusement parlant , ce principe est vrai : cependant il est quelques genres de poèmes qui supportent jusques à un certain point une traduction en prose ; tels sont ceux appelés didactiques , didascaliques ou instructifs , descriptifs et héroïques , en un mot tous ceux qui sont assez longs et qui forment un discours suivi , un sujet détaillé — mené de bout à bout , tel qu'une espèce de traité ou d'histoire ; mais tout ce qui est poésies légères (épigrammes , madrigaux , odes , fables , élégies , épîtres) , ne doit et ne peut être rendu qu'en vers , ces vers en faisant le principal , et souvent même tout le mérite. Pour être encore plus convaincu de cette vérité , il ne faut que lire une traduction en prose , la plus élégante , la plus harmonieuse , la plus correcte , de Catulle , de Martial , d'Ausone , etc. , etc. , et l'on conviendra certes , sans peine , que rien n'est plus plat , plus ridicule et plus nul. Ensuite , comparant cette prose irréprochable et laborieusement obtenue , avec la traduction en vers même la plus niaise , la plus servile , la moins soutenable , on la verra pâlir devant celle-ci , et on s'avouera contraint de convenir qu'avec ses mille défauts , cette dernière est préférable à l'autre , malgré toute sa perfection. Tant il est vrai que la forme fait surtout le mérite de ces sortes d'ouvrages , et que priver ces petits écrits de cette forme agréable et gaie , c'est les priver de vie , c'est au moins leur enlever leur partie colorante. La poésie est à ces jeux d'un esprit aimable et délicat , ce qu'était le feu du ciel à l'homme-statue de Prométhée. Pour celui qui sent , et même pour celui qui raisonne , il est donc constant que les poètes érotiques au moins , sinon tous les poètes , ne doivent être

traduits qu'en vers, et que les rendre autrement serait les dégrader, les avilir, ou les travestir et les détruire.

A ce compte, Catulle n'a jamais été traduit; car, d'après nous, ce n'est pas non plus traduire un auteur, que d'en rendre çà et là, soit en vers, soit en prose, quelques pièces faciles, gracieuses, généralement goûtées, vivant d'une réputation plus incontestée encore qu'incontestable, et surtout déjà traduites des milliers de fois. Ce qui a ainsi privé jusqu'à ce jour notre littérature, d'une traduction complète en vers des poésies de Catulle, tient surtout à deux causes majeures : la première consiste dans la difficulté présentée par un auteur original quant au fond et quant à la forme, et qui, pour être entendu, exige d'un traducteur des études longues et pénibles, de nombreuses connaissances en archéologie, en linguistique, en histoire, en littérature, et un travail minutieux et aride nécessité par un texte souvent tronqué, parfois étrangement bouleversé, toujours transcrit sans attention ni soin ; la seconde cause, bien plus grave, bien plus sérieuse encore, réside dans le caractère moral de Catulle et de ses poésies. Ces poésies ne sont autre chose que les diverses circonstances de la vie de leur auteur : or, celui-ci menait une vie très-licencieuse, et cette licence ne vit, ne respire que trop dans ses vers. De vifs reproches lui en ont été adressés par un grand nombre de critiques, d'ailleurs peu sévères, et en particulier prévenus en sa faveur et séduits par son incontestable mérite littéraire. Ces reproches, aussi justes que vrais, s'adressent aussi à ceux qui entreprendraient de traduire les pièces qui les ont attirés à l'auteur ; on a même été plus loin à cet égard, en les faisant peser plus fortement encore sur ces interprètes audacieux.

C'est ainsi qu'on s'est oublié jusqu'à dire par un jeu de mots encore plus injuste que puéril :

— Rarò moribus exprimit *Catonem* ,
Quisquis versibus exprimit *Catullum*.

— Rarement a les mœurs sévères de *Caton* ,
Qui de *Catulle* en vers sait bien prendre le ton.

La réfutation de cet impertinent distique se trouve , ce nous semble , dans cette pièce délicate d'un de nos versificateurs latins-français , où le même jeu de mots est du moins employé d'une manière ingénieuse :

— Ut velis *Cato* , vel *Catullus* esse ,
Quosdam repperias *Catonianos* ,
Quosdam repperias *Catullianos* :
At nullus *Cato* , nullus et *Catullus* ;
Nullus qui potis horulâ vel unâ
Durum moribus assequi *Catonem* ,
Mollem versibus assequi *Catullum*.

(Steph. Paschasius, *Étienne Pasquier* : *Deliciæ Poetarum Gallorum*.)

— Vouloir être *Caton* , vouloir être *Catulle* ,
D'après moi , c'est former un projet ridicule ,
Bien qu'on puisse parfois , par travail ou par ton ,
Approcher de *Catulle* , approcher de *Caton* ;
Mais pour l'homme — de tous même le plus crédule ,
Il n'est point de *Caton* , il n'est point de *Catulle* ;
Et j'avoue à regret qu'il est vrai le dicton :
« Jamais un seul instant on n'a vu nul ou nulle
» Égaler par ses mœurs les mœurs du dur *Caton* ,
« Égaler par ses vers les vers du doux *Catulle*. »

Ajoutons à cela que, de même qu'on a outré le défaut du poète véronais, en criant contre ses quelques vers un peu gais — plus que ne le méritaient ces vers, de même on a exagéré la rudesse et les mœurs stoïques de Caton.

On sait que la Rome des anciens jours posséda tour à tour deux personnages de ce nom, tous deux également recommandables par leurs vertus civiques et privées, tous deux également distingués par l'honorable rôle politique qu'ils jouèrent dans la république, à des époques de crise et de lutte sociales, — tous deux, enfin, ayant laissé une réputation de mœurs pures et austères devenue, comme on voit, proverbiale. Cette réputation appartient surtout au premier (*Cato priscus*, *Cato major*). Or, les témoignages d'auteurs presque contemporains, ne nous permettent pas de douter que cet homme sévère ne se déridât parfois. C'est du moins ce qu'Horace nous donne clairement à entendre dans ces vers :

— Narratur et prisci Catonis
Sæpè mero caluisse virtus.

— Par un vin généreux et pur, le vieux Caton
Réchauffa maintes fois sa vertu, nous dit-on.

D'autres auteurs (cités par Érasme, dans son *Éloge de la folie*) nous ont rapporté, de leur côté, qu'il ne fit pas difficulté d'aller au théâtre, un jour qu'on y célébrait par des danses lascives les fêtes de Flora; mais que le peuple, alors comme aujourd'hui, toujours outrant les réputations, le contraignit à sortir. C'est là cette anecdote que Martial nous a racontée

à sa manière, en la défigurant indignement, dans son premier livre d'épigrammes, épigr. 1^{re}, *ad Catonem*.

— Nosses jocosæ dulce quùm sacrum Floræ,
Festosque lusus, et licentiam vulgi,
Cur in theatrum, Cato severe, venisti?
An ideò tantùm veneras, ut exires?

— Du spectacle et des jeux connaissant la licence,
Aux fêtes de Flora, Caton, pourquoi venir?
A peine entré, tu sors — criant à l'indécence.
Tu n'étais donc ainsi venu que pour sortir?

Quant au second Caton, connu, depuis sa mort généreuse, sous le nom de Caton d'Utique, il paraît aussi qu'en son républicanisme austère il savait s'humaniser quelquefois; nous n'en voulons pour preuve que ce récit d'un exploit libertin que lui fait notre auteur lui-même (1^{re} partie, *Carmen* 56).

Mais, quoi qu'il en soit du reproche fait à Catulle et à ses traducteurs et commentateurs, toujours est-il que le nombre de ceux-ci a été assez considérable, et composé à toutes les époques — d'hommes vraiment doctes et recommandables à plus d'un titre (*Achille Stace, Muret, Passerat, Joseph Scaliger, Vossius, Volpi, Doëring, etc., etc.*), et que celui de ceux-là n'a été si minime et si nul, que par suite des effrayantes considérations que nous venons d'énoncer plus haut. Enfin pourtant quelques traducteurs en prose (Pesay, Noël, Héguin-Deguerle) ayant, de nos jours, bravé le préjugé et en quelque sorte préparé ainsi les voies, il serait temps, ce nous semble, que notre littérature française, déjà si riche de tant de belles et parfaites traductions en vers des fameux poètes romains, en possédât

aussi une dans ce même genre — de cet auteur qui est, chez les Latins, pour la poésie érotique et épigrammatique, ce qu'est Virgile pour la poésie héroïque, c'est-à-dire, le premier. Non que nous prétendions, nous, combler aujourd'hui cette lacune : tant de présomption certes ne nous aveugle pas ; mais nous aimons à penser qu'il nous sera du moins permis de croire qu'il y aura pour nous quelque gloire peut-être d'avoir été le premier à exécuter une entreprise ingrate et ardue, et à donner ainsi l'exemple à d'autres plus capables.

Nous pensons aussi que les traducteurs du poète véronais doivent enfin cesser de se préoccuper des reproches exagérés — adressés à leur original et partant à eux-mêmes, en se persuadant qu'il est beau, qu'il est heureux pour eux de partager des reproches qui peuvent les amener à avoir part aussi à la gloire de leur auteur. D'ailleurs, si quelqu'un encore insistait sottement, ou plutôt hypocritement, sur cet article délicat, ce n'est pas en le renvoyant à la réponse cavalière et véhémement à la fois, — depuis long-temps faite par Catulle lui-même à de pareilles gens (1^{re} partie, *Carm.* 16), — que nous lui répondrions ; mais plutôt en lui faisant connaître les deux faits que voici, et dont l'un ne manquera certainement pas de surprendre par son étrangeté : le premier, c'est qu'un des nombreux conciles de Trente, toujours composé, comme on sait, de docteurs graves et sévères, ayant cru devoir s'occuper de prohiber les auteurs immoraux et ceux que quelqu'un a si bien définis *purissimæ impuritatis auctores*, n'a pas hésité néanmoins à ne pas comprendre dans sa rigoureuse proscription les écrits des anciens poètes et prosateurs grecs et latins. Il s'en explique ainsi à la règle VII de l'INDEX qu'il donna des livres défendus : « *Ethnicorum veterum*

libri qui res lascivas seu obscœnas ex professò tractant, narrant aut DOCENT, — propter sermonis elegantiam et proprietatem, permittuntur; nullâ tamen ratione pueris prælegendi erunt. » (*Index librorum prohibitorum etc., regula VII, pag. 11, in-8°. Lugduni; 1618.*) Le second fait, bien plus formel, bien plus éloquent et aussi bien plus surprenant, c'est que Volpi, lorsqu'il voulut donner sa seconde édition de Catulle, ayant été obligé de la soumettre à la censure des inquisiteurs de Padoue, ceux-ci ne firent aucune difficulté de lui accorder la permission qu'il postulait « *concediamo licenza* », parce que l'ouvrage, malgré un commentaire parfois assez gaillard, ne leur parut rien renfermer contre la foi, et pareillement rien contre les principautés ni les bonnes mœurs : « *Non esser cosa alcuna contrâ la santa fede cattolica, è parimente niente contrâ principi è buoni costumi.* » (*Préliminaires de l'édition Volpi, in-4°. Padoue, Comino 1737, pag. xxxix.*) Après ce dernier trait surtout, les consciences timorées doivent enfin cesser leurs craintes à l'égard de Catulle : *Risum teneatis, amici!*

Robert Titius a fort bien observé en outre, que si on ne voulait permettre la lecture que des auteurs entièrement purs et dont les écrits ne renferment rien de libre, on n'en lirait presque aucun, et qu'ainsi on se priverait ridiculement des plus beaux monumens de l'antiquité : « *Nec Lucretius legeretur, dit-il avec juste raison, nec Horatius, nec Martialis, nec Virgilius* (qu'on n'oublie pas la seconde Églogue, le 4^e livre de l'Énéide et quelques passages assez crus, çà et là répandus dans ses trois ouvrages), *nec ullus demiquè poeta qui hactenùs summo in honore habitus sit: sed nec oratores quidem attingere fas erit.* » Ainsi donc, sans objecter encore, comme nous le pourrions, que Virgile, Horace, Ovide, et d'autres qu'on met sans

crainte entre les mains des jeunes latinistes, et qu'on leur fait lire et expliquer minutieusement sans aucun scrupule, ne sont guère moins *nus et délirans* que Martial, Catulle, Lucrece, Tibulle, Gallus, Properce, etc., etc., qui leur sont sévèrement interdits, même dans un texte châtré, ce qui les prive presque tous pour jamais de connaître le plus grand nombre des bons écrivains de l'ancienne Rome, — nous nous contenterons, pour ne pas prolonger davantage notre défense, de rapporter ces sages paroles de Juste-Lipse, qui, nous n'en doutons pas, exprimeront aussi le sentiment de tout ce qu'il y aura d'honnêtes gens parmi nos lecteurs : « *Nudâ illâ nequitiâ (Catullianâ) nihil offendor, joci me delectant, urbanitas rapit : cætera nec in animo, nec in moribus meis magis labem relinquunt quàm olim in flumine vestigium cymba.* » — « *La nudité, le laisser-aller de cet auteur ne me blessent ni ne me causent aucune émotion; l'enjouement de son style me ravit; je demeure charmé de son bon ton, de sa grâce naturelle, et tout ce qu'il dit de plus libre ne laisse pas plus d'impression sur mon esprit, n'émeut pas plus mes sens, — qu'un esquif ne laisse de trace sur les eaux d'un fleuve, long-temps après y avoir vogué.* »

Certes, nous aurions voulu pouvoir nous exempter d'une digression pour nous fâcheuse, mais force nous a été de repousser par avance une accusation perfide, — contre laquelle ont de même été contraints de se débattre tous les commentateurs et traducteurs du poète véronais (Voir entr'autres Doëring), et que n'auraient sûrement pas manqué d'élever contre nous nos modernes tartufes, ces gens bassement jaloux qui *se vengent* de tout talent ou de toute bonne volonté *par en médire*, comme dit Montaigne, — dont l'habileté consiste à dissimuler seulement ou à cacher avec soin des vices hideux dont ils sont

plus pleins que personne, et qui croient beaucoup faire pour les mœurs, parce qu'ils affectent devant la foule un maintien roide et un langage austère, et qu'ils ne paraissent en public que drapés en costume romain; hommes au dehors érigés en Catons, mais au dedans et en réalité impudens et vils Arétins, en un mot, suivant une expression riche et pittoresque de l'épigrammatiste Hispano-Latin,

Qui Curios simulant et Bacchanalia vivunt!

Il ne nous reste plus maintenant qu'à rendre un compte bref de notre œuvre et des principes qui nous ont guidé dans son accomplissement. Pour cela, établissons d'abord le caractère littéraire distinctif de notre auteur.

Ce n'est pas seulement par son hellénisme que Catulle se distingue des autres poètes romains. Différent d'eux à plus d'un égard, c'est surtout par son allure libre et dégagée, par sa manière large, facile et sans contrainte, par ce *je ne sais quoi* que notre langue française, si riche d'autre part, est dans l'impuissance d'exprimer, et que l'italien plus heureux rend assez bien par le vocable *desinvoltura d'ingegno*, — que cet écrivain si frais, si gracieux, se fait remarquer entre eux tous. Sa poésie n'est point, comme celle de Virgile ou d'Horace, de Lucrèce ou d'Ovide, de Tibulle ou de Propertius, une poésie tirée au cordeau, une poésie à l'équerre, au compas et au fil-à-plomb, et c'est en quoi il ne se montre que plus ressemblant aux admirables poètes de la Grèce antique. Les Latins forgeaient tous leurs vers; de là, ce conseil si souvent répété dans leurs écrits de les travailler long-temps, de les battre et rebattre sur l'enclume. Les Grecs au contraire, ces hommes-

génies sur lesquels ils se sont tous modelés plus ou moins mal, enfantaient les leurs d'inspiration, les écrivaient de verve, les chantaient, les faisaient jaillir de leur cœur, comme le Jupiter de la mythologie homérique avait un jour fait jaillir de son ardent cerveau la noble et chaste Minerve, c'est-à-dire, tout armée et prête au combat. Et Catulle, leur fidèle disciple, n'agissait pas autrement : trop ami de l'indépendance et du plaisir, il ne se fit jamais auteur précisément ; mais écrivant parfois sous l'influence profonde d'un sentiment violent, haine ou amour, tendresse ou fureur, il poussait ses vers par jets et par saccades, s'informant peu s'ils se trouvaient conformes ou non aux règles de la prosodie : aussi, l'œil microscopique des pédans et de tous ceux qui n'ont pas compris qu'il était moins fait pour être lu que pour être senti, a-t-il aperçu dans son petit recueil de nombreuses négligences, et ce qu'il leur a plu d'appeler des taches et des fautes. Mais, aux yeux des hommes de goût de tous les temps et de tous les pays, ces fautes sont des charmes de plus ; — ces taches, loin de déparer les productions de son esprit délicat, ne font que les embellir, et ces négligences aimables sont de beaucoup préférables aux normales et ennuyeuses beautés d'un ouvrage qui sent la lampe.

Nous savons qu'on peut élever de spécieuses objections contre notre manière de voir sur ce point ; mais ces objections seraient faciles à détruire ; et, si nous ne craignons de faire une dissertation en ne voulant écrire qu'un discours liminaire, nous les rapporterions en effet ici, avec leurs réfutations collectives et partielles. Poursuivons donc préférablement notre premier propos.

Catulle, disions-nous, est un poète *sui generis*, qui, tantôt ne tient aucun compte des élisions multipliées ou des césures absentes, tantôt prodigue les césures, les vers spondaïques et hypermètres, les coupes extraordinaires, les ellipses, les enjambemens ou rejets, — non-seulement dans les périodes, dans les membres de phrase, mais même dans les mots; d'autres fois ses vers surgissent torturés et brisés comme un criminel sortant de subir la question; le plus souvent il sait faire un mélange heureux de vers doux, suaves, légers, et d'autres vers âpres, durs et bruyans *; il emploie, à l'exemple des Grecs, une foule de particules explétives qui, sans rien ajouter au sens, ne laissent pas de donner à son rythme de la grâce ou de la majesté, de l'élégance ou de la force, et toujours une harmonie, un nombre, une sonorité qu'on chercherait vainement dans les écrits de ses illustres contemporains.

Or, de tout cela, il suit que traduire Catulle avec poids et mesure, en vers compassés et mis à l'alignement, c'est commettre de bout à bout un horrible et impardonnable contresens, c'est se montrer indigne de le traduire, ou plutôt c'est le travestir. Qu'on ne trouve donc pas étrange que nous aussi, nous ayons prodigué les enjambemens, les exclamations et conjonctions explétives; que nous aussi, nous ayons pris çà

* *Molliusculos, leviusculos, duriusculos nonnullos habet versus*, dit Plinie le jeune, en parlant avec éloge de Catulle; et il s'est trouvé des critiques, tels que Jules-César Scaliger, le jésuite Jouvençy, etc., qui, aveuglés par leur rigorisme outré, ou pour n'avoir pas lu attentivement ce passage, ont cru que c'était là un défaut reproché au poète véronais, et partant de là victorieusement, se sont permis de le déchirer comme un auteur sans mérite ni capacité.

et là quelques-unes de ces licences dites poétiques; qu'on ne se récrie pas surtout contre nous, si, bien différent des traducteurs partiels de notre poète, nous n'avons pas cru devoir observer une rigoureuse régularité dans l'arrangement, la suite ou l'entre-croisement des rimes, tâchant ainsi d'imiter, autant que nous le permettait notre langue française, l'allure vive et libre, la tournure originale, le *déshabillé* (qu'on nous passe cette expression), de celui que nous voulions naturaliser parmi nous.

Un reproche plus vrai peut-être qu'on pourrait nous faire, c'est d'avoir employé trop souvent l'alexandrin ou vers de douze syllabes, — dans la traduction des poésies qui composent la première partie de ce recueil. Mais à cela nous répondrons qu'il y a plus que de l'arbitraire à exiger d'un traducteur qu'il rende en vers français de huit ou dix syllabes, des vers latins qui en ont au moins onze, comme l'indique de reste le nom qu'ils portent (*hendecasyllabi*); que d'ailleurs voulant, autant que la chose était possible, marcher d'un pas égal avec le texte, nous ne pouvions arriver à ce résultat, qu'en employant des vers de la plus grande mesure. Ce n'est pas que nous n'eussions pu donner une traduction en vers d'une plus petite dimension (car il est peu de poésies dans ce recueil que nous n'ayons traduites au moins deux fois, si ce n'est davantage, et toujours en changeant de rythme); mais ces versions auraient offert un trop grand excédant de vers, perdant ainsi en longueur ce qu'elles gagneraient en vivacité.

Pour le plus grand nombre des auteurs, un commentaire n'est qu'un abus; mais il en est pourtant qui ne peuvent que difficilement se passer d'un tel auxiliaire; et Catulle est de

ceux-là. Si donc nous ne donnons pas aujourd'hui cet auteur accompagné de ce commentaire obligé, c'est que nous pensons qu'il ne convient pas à un littérateur, à son début, — d'aborder son public avec un lourd bagage. Nous avons toutefois un peu paré à cet inconvénient, en mettant à chaque pièce un titre explicatif; et nous pensons que l'intelligence de nos lecteurs suppléera au reste, en avertissant en outre ces lecteurs de regarder au texte, chaque fois qu'ils trouveront nos expressions trop nues ou trop violentes; et, quand ils se seront rendus à notre invitation, certes alors ils auraient bien mauvaise grâce de nous refuser une indulgence accordée toujours et partout à notre Catulle.

Ce texte, tel que nous l'offrons ici, est le résultat d'une comparaison longue et attentive des éditions Catulliennes de Muret, de Vossius et de Volpi, les seules que nous ayons pu consulter. Nous avons, en outre, hasardé nous-même quelques corrections qui nous ont paru indispensables, mais qui ne consistent, en général, que dans la ponctuation et l'arrangement des mots, ou même, en deux ou trois passages fort mutilés, dans celui des vers (*tels sont* : *I^{re} partie*, 28, 38, 34; *II^e partie*, 25, 39).

Contrairement à l'usage établi, nous n'avons jamais cherché à prêter de l'esprit à notre auteur : seulement, tant que nous l'avons pu sans l'abeilariser, nous nous sommes fait un devoir de le modifier légèrement en de certaines pièces, où les mœurs romaines apparaissent et respirent dans une trop grande crudité (*I^{re} partie, Carmina* 15, 21, 24, 48, 50, 61; *II^e partie*, 12, 28, 33).

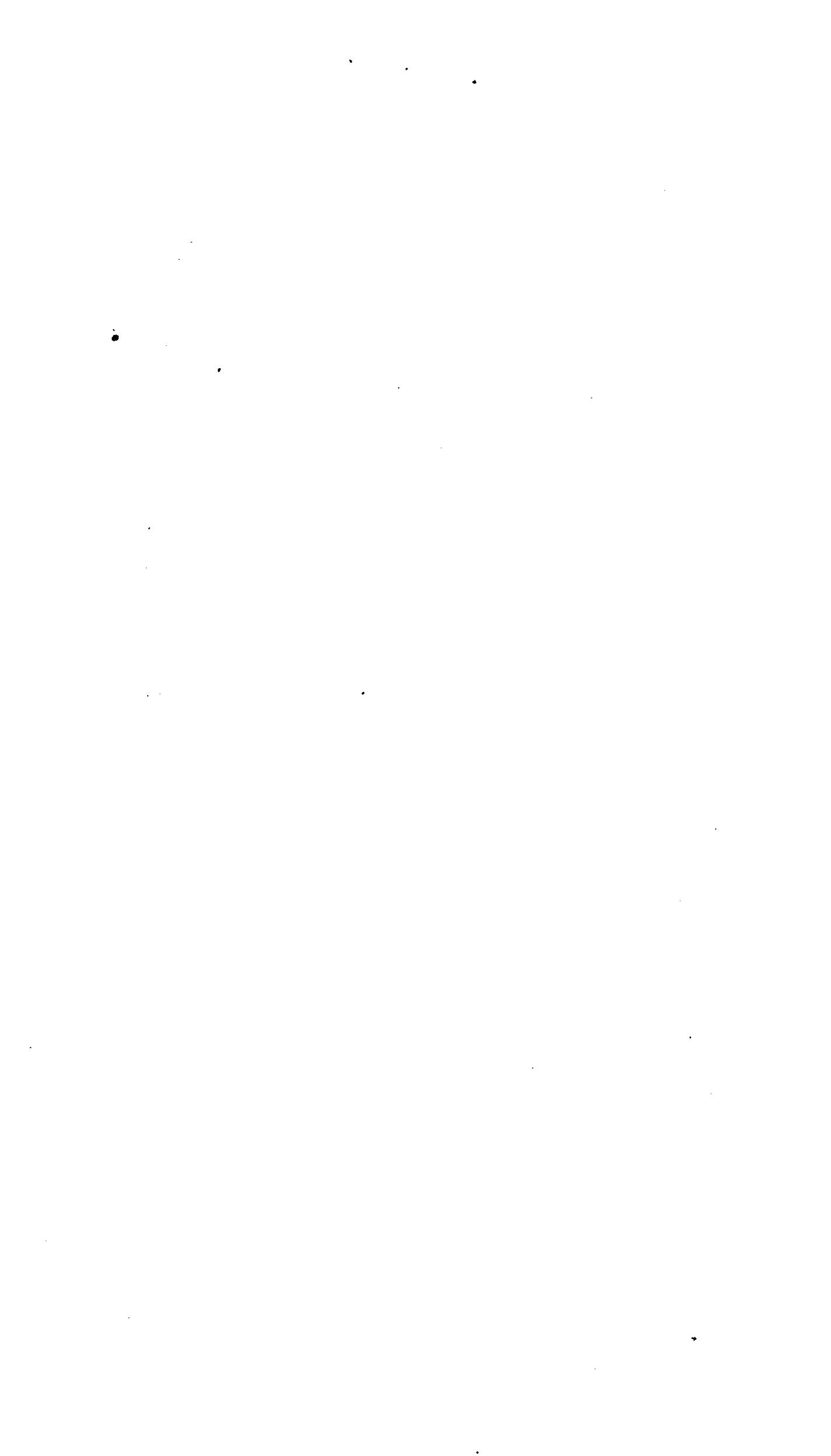
Comme auprès de certaines gens que nous n'avons garde de

négliger, c'est un mérite, quelquefois même très-grand, que la priorité, nous avons, à leur intention, indiqué, — par un astérisque accolant à *dextre*, le nombre d'ordre de chacune de ces poésies, — toutes celles dont nous ne connaissons pas d'autre traduction en vers que les nôtres, bien qu'il en existe peut-être quelques-unes dans de vieux recueils qu'on ne trouve plus, ou dans des ouvrages modernes que nous ne connaissons pas.

Enfin, quelque désir que nous ayons eu de donner la traduction de tout ce qui nous reste de Catulle, il nous a semblé plus convenable de ne faire d'abord parattre que la moitié de notre travail (celle qui comprend les poésies érotiques et épigrammatiques, qu'on peut fort bien définir *ce qu'il y a de vraiment Catullien dans Catulle*), réservant la seconde moitié (composée des poésies héroïques et élégiaques), pour ne la publier, que tout autant que nous aurons vu la première ne pas déplaire à ceux qui aiment encore les belles productions des littératures grecque et romaine.

Montpellier, avril 1839.





CATULLI CARMINA.

POÉSIES

DE

CATULLE.



CAII SEU QUINTI
VALERII CATULLI
VERONENSIS
EROTICA NEC-NON EPIGRAMMATICA
CARMINA.

PARS PRIOR,

LYRICIS CARMINIBUS INSTITUTA.

CARMEN I.

*Ad Cornelium Nepotem historiographum, Catulli amicum, hujusce
libri poetici dicatio.*

Quoi dono lepidum novum libellum
Aridâ modò pumice expolitum?
Corneli, tibi: nàmque tu solebas
Meas esse aliquid putare nugas,
Jàm tùm, cùm ausus es unus Italorum
Omne ævum tribus explicare chartis,

TRADUCTION COMPLÈTE

EN VERS FRANÇAIS

DES POÉSIES ÉROTIQUES ET ÉPIGRAMMATIQUES

DE CATULLE.

PREMIÈRE PARTIE,

QUI NE RENFERME QUE DES POÉSIES ÉCRITES PAR CATULLE AUTREMENT
QU'EN VERS HÉROÏQUES OU ÉLÉGIAQUES.

I.

*Catulle dédie son recueil de poésies légères à son ami l'historien
Cornélius Népos.*

DE mon livre dont l'art a poli la surface,
A qui, nouvel auteur, offrir la dédicace ?
Cornélius, à toi — qui seul applaudissais
D'un poète naissant les informes essais,
Quand de Rome déjà ton éloquente plume
Nous déroulait l'histoire en un savant volume.

Doctis, Juppiter ! et laboriosis.
 Quarè habe tibi quidquid hoc libelli, et
 Qualecumque ; quod, ô patrona virgo,
 Plus uno maneat perenne sæclo !

II.

Ad Passerem puellæ suæ Lesbicæ Catullus.

PASSER, deliciæ meæ puellæ,
 Quicum ludere, quem in sinu tenere,
 Quoi primum digitum dare adpetenti,
 Et acres solet incitare morsus,
 Cum desiderio meo nitenti
 Carum nescio quid lubet jocari,
 Ut solatiolum sui doloris ;
 Credo, ut tum gravis acquiescat ardor,
 Tecum ludere, sicut ipsa, possem,
 Et tristes animi levare curas !
 Tam gratum mihi, quàm ferunt puellæ
 Pernici aureolum fuisse malum,
 Quod zonam soluit diu ligatam.

Quel qu'il soit, daigne donc ce tribut recevoir :
Et, par un nom si grand, toi, Muse, protégée,
Oh ! puisses-tu, des ans trop oublieux vengée,
Chez nos derniers neveux ton renom lui devoir !

II.

Catulle au Moineau de Lesbie, sa maîtresse.

Heureux moineau, délices de ma mie,
Toi qu'elle baise — et réchauffe en son sein,
Qu'elle caresse avec sa blanche main
Ou qu'elle irrite en aimable ennemie ;
Toi dont les jeux la sauvent de l'ennui
Que d'un amant lui causerait l'absence, —
Comme elle, las ! que ne puis-je aujourd'hui
Aux feux d'amour trouver douce allégeance !

Si je pouvais ainsi loin de mon cœur
Chasser l'amer souci qui le torture,
Oh ! j'aurais plus de joie et de bonheur
Qu'Atalante, oui, lorsqu'un jeune vainqueur
Lui dénoua sa pudique ceinture.

III.

Luctus in morte passeris illius.

LUGETE , ô Veneres Cupidinesque ,
Et quantum est hominum venustiorum :
Passer mortuus est meæ puellæ ,
Passer deliciæ meæ puellæ ,
Quem plus illa oculis suis amabat.
Nam mellitus erat , suamque nôrat
Ipsam tam benè , quàm puella matrem ;
Nec sese à gremio illius movebat ;
Sed circumsiliens modò hùc , modò illuc ,
Ad solam dominam usquè pipilabat :
Qui nunc it per iter tenebricosum ,
Illuc , undè negant redire quemquam.
At vobis malè sit , malæ tenebræ
Orci , quæ omnia bella devoratis ,
Tàm bellum mihi passerem abstulistis.
O factum malè ! O miselle passer !
Tuâ nunc operâ meæ puellæ
Flendo turgiduli rubent ocelli.

III.

Deuil et regrets de Catulle sur la mort du moineau de Lesbie.

Pleurez, Amours ! Pleurez, Grâces ! Pleurez,
Jeunes amans — des belles adorés !
Le passereau qu'aimait tant ma Lesbie,
A tout à coup, hélas ! perdu la vie.....!

Doux et gentil était ce passereau ;
Jamais enfant ne connut mieux sa mère
Que lui Lesbie à qui tant est amère
Sa prompte mort ! — C'est que l'aimable oiseau
Toujours était sur le sein de la belle,
Sur ses genoux, sur ses mains, et pour elle
Faisait toujours entendre un cri nouveau.....

Mais à présent, las ! le pauvre chemine
Vers ce pays ténébreux, d'où jamais
Rien n'est, dit-on, revenu. Désormais
Lesbie est triste ; un noir chagrin la mine ;
Par trop pleurer ses beaux yeux sont flétris.....

Pourquoi faut-il qu'ainsi la mort dévore
Tous les objets gracieux et chéris !
Pourquoi faut-il que la cruelle ait pris
Le passereau de celle que j'adore!.....

IV.*

Phaseli Catulliani laus et dedicatio.
—

PHASELUS ille , quem videtis , hospites ,
Ait fuisse navium celerrimus ,
Neque ullius natantis impetum trabis
Nequisse præterire , sive palmulis
Opus foret volare , sive linteo.
Et hoc negat minacis Adriatici
Negare littus , insulasve Cycladas ,
Rhodumve nobilem , horridamve Thraciam ,
Propontida , trucemve Ponticum sinum ,
Ubi iste , post phaselus , antea fuit
Comata silva : nam Cytorio in jugo
Loquente sæpè sibilum edidit comâ.
Amastri Pontica , et Cytore buxifer ,
Tibi hæc fuisse et esse cognitissima
Ait phaselus ; ultimâ ex origine
Tuo stetisse dicit in cacumine ,
Tuo imbuisse palmulas in æquore ;
Et indè tot per impotentia freta
Herum tulisse , læva , sive dextera

IV. *

*Renonçant désormais aux voyages, Catulle fait enfin l'éloge et la
dédicace de son navire.*

Ce gracieux esquif que vous voyez, amis,
Prétend avoir été dans son vieux temps, jadis,
Le meilleur des voiliers, l'esquif le plus rapide
Que l'on ait jamais vu sur l'empire liquide.
Il vous prend à témoin, Adriatiques bords,
Cyclades, noble Rhode aux dangereux abords,
Rivages furieux de Thrace, Propontide,
Mer Noire aux flots fameux, des mers la plus perfide!..

Et vous, vastes forêts, bois sacrés, qu'autrefois
Arbre — il embellissait, hauts sommets d'Amastrie
Et du Cythore altier, sa première patrie,
Où long-temps murmura sa prophétique voix,
— Il vous atteste aussi, disant que sur vos cîmes
La brise balançait ses verdoyans rameaux,
Avant que de la mer il connût les abîmes,
Avant qu'il sillonnât, en ses courses sublimes,
Même malgré les vents, ce gouffre aux vastes eaux.

Car des vents maintes fois il affronta la rage;
Aussi, sur lui, tout fier, se riant du naufrage,

Vocaret aura , sive utrumque Juppiter

Simul secundus incidisset in pedem ;
 Neque ulla vota littoralibus Diis
 Sibi esse facta , quum veniret à mare
 Novissimo hunc ad usquè limpidum lacum.
 Sed hæc prius fuère ; nunc reconditâ
 Senet quiete , seque dedicat tibi ,
 Gemelle Castor , et gemelle Castoris.

V.

Ad Lesbiam suam Catullus.

VIVAMUS , mea Lesbia , atque amemus ,
 Rumoresque senum severiorum
 Omnes unius æstimemus assis.
 Soles occidere , et redire possunt ;
 Nobis , quum semel occidit brevis lux ,
 Nox est perpetua una dormienda.
 Da mi basia mille , deindè centum ,
 Dein mille altera , dein secunda centum ,
 Deindè usquè altera mille , deindè centum :
 Dein , quum millia multa fecerimus ,

Son maître revenait toujours sain ; et pourtant ,
Sous la protection des Dieux d'aucun rivage
Aucun vœu ne l'avait encor mis ! — Maintenant ,
Tous périls sont passés pour lui : ce lac tranquille
Fournit à sa vieillesse un doux et sûr asile.
C'est là qu'il veut mourir , après avoir encor
Vécu quelques longs jours ; et , déjà plus docile ,
Il se dédie enfin à Pollux , à Castor .

V.

Catulle à sa Lesbie. — Délire amoureux.

Vivons , ma Lesbie , aimons-nous ,
Et d'une vieillesse sévère
N'écoutons les propos jaloux .
Du soleil la douce lumière
Meurt et renaît ; mais quand nos jours
S'éteignent , las ! c'est pour toujours !
Oh ! donne à celui qui t'adore ,
Donne mille baisers , puis cent ,
Puis mille autres , puis cent encore ,
Puis mille et mille au même instant ;
Et multiplions-les , ma vie ,

Conturbabimus illa , ne sciamus ,
Aut ne quis malus invidere possit ,
Quùm tantùm sciat esse basiorum.

VI.

Ad Flavium suum Catullus.

FLAVI , delicias tuas Catullo ,
Ni sint illepidæ atque inelegantes ,
Velles dicere , nec tacere posses.
Verùm nescio quid febriculosi
Corti diligis ; hoc pudet fateri.
Nam te non viduas jacere noctes ,
Nequicquàm tacitum cubile clamat
Sertis ac Syrio fragrans olivo ,
Pulvinusque, peræque, et hic et illic
Attritus , tremulique quassa lecti
Argutatio, inambulatioque.
Nam mî prævalet ista nil tacere.
Cui non jam latera exfututa pandant ,
Noctu quid facias ineptiarum ?
Quarè, quicquid habes boni, malique ,

Tant et tant, que meure l'Envie,
De désespoir, en les comptant !

VI.

Catulle à son ami Flavius.

Flavius, le plus cher des amis de Catulle,
Tu ne me tairais point l'objet de tes amours,
S'il n'était, cet objet, maussade et ridicule.
Tu n'oses l'avouer. — « Bah ! dis-tu, quels discours ! »
Ah !... bien ! c'est quelque nymphe alors fort peu jolie
Qui règne sur ton cœur et charme les ennuis
Très doux du prétendu veuvage de tes nuits ;
Car, de nier le fait tu n'as plus la folie !...

Trop de choses d'ailleurs déposent contre toi :
De ton lit fatigué les plaintes indiscrètes,
Ces fleurs, ces doux parfums, ces regards que tu jettes
Si distraits ça et là, tout ton air en émoi,
Ces tapis, ces carreaux en désordre,.. — crois-moi,
Tout donne un démenti trop fort à tes défaites !

Allons ! plus de secrets ! plus de honteux détours !

Dic nobis; volo te ac tuos amores
Ad cœlum lepido vocare versu.

VII.

Ad Lesbiam suam Poeta.

QUÆRIS quot mihi basiationes
Tuæ, Lesbia, sint satis superque?
Quàm magnus numerus Libyssæ arenæ
Laserpiciferis jacet Cyrenis,
Oraculum Jovis inter æstuosi,
Et Batti veteris sacrum sepulcrum,
Aut quàm sidera multa, quùm tacet nox,
Furtivos hominum vident amores:
Tàm te basia multa basiare
Vesano satis et super Catullo est;
Quæ nec pernumerare curiosi
Possint, nec mala fascinare lingua.

Fais-moi l'aveu de tout, et ma voix — dans les fêtes,
Chantera Flavius et ses tendres amours.

VII.

Catulle à Lesbie.

Tu demandes combien de baisers amoureux
Il faut à ton amant, jeune et tendre Lesbie?.....
Autant et plus qu'il est de sables de Lybie
Dans les champs de Cyrène, en ces déserts affreux
Par qui sont séparés immensément entre eux
Le saint temple d'Ammon et la tombe sacrée
Du vieux Battus; — autant et plus qu'en l'Empyrée
Brillent de feux, la nuit, sur nos secrets amours;
Autant et plus sans doute, et toujours, et toujours!
Qu'à vouloir les compter s'épuise en vain l'Envie
Désormais inhabile à troubler notre vie!.....

VIII.

Ad seipsum Catullus.

MISER Catulle , desinas ineptire ,
Et , quod vides perisse , perditum ducas.
Fulsère quondam candidi tibi soles ,
Quum ventitabas , quò puella ducebat
Amata nobis , quantum amabitur nulla.¹
Ibi illa multa tum jocosæ fiebant ,
Quæ tu volebas , nec puella nolebat.
Fulsère verè candidi tibi soles.
Nunc jam illa non vult : tu quoque , impotens , noli ,
Nec , quæ fugit , sectare , nec miser vive :
Sed obstinatâ mente perfer , obdura.
Vale , puella : jam Catullus obdurat ;
Nec te requiret , nec rogabit invitam.
At tu dolebis , cum rogaberis nullâ ,
Scelesta , nocte. Quæ tibi manet vita ?
Quis nunc te adibit ? Quoi videberis bella ?
Quem nunc amabis ? Cujus esse diceris ?
Quem basiabis ? Quoi labella mordebis ?
At tu , Catulle , obstinatus obdura.

VIII.

Désespoir et consolation d'un amoureux trahi par sa maîtresse.

Va , malheureux Catulle , abjure ta folie ,
Et tiens pour bien perdu ce que tu perds. Lesbie
Qui savait, résistant et cédant tour à tour ,
Rendre tes jours heureux et combler ton amour ,
Lesbie a violé ses sermens ; de ta vie
Elle fait aujourd'hui le malheur !... Ces beaux jours
Qui brillèrent sur toi — sont passés pour toujours.

Oui , Lesbie est volage. Eh bien ! sois-le comme elle,
Et , sans le moindre émoi , laisse aller l'infidèle :
Mais fais-toi seulement un cœur bien endurci.

La belle , adieu ; mon cœur est dur et froid aussi ;
Il ne veut plus de toi désormais , il te quitte.
Vis avec tes remords !.... Déjà chacun t'évite ,
Perfide !..... A l'avenir vont s'écouler tes jours
Dans l'opprobre. Personne ici pour ses amours
Ne te voudra. Pour qui seras-tu jeune et belle ?
Qui te demandera des faveurs , cœur rebelle ?
Qui te requerra don d'amoureuse merci ?.....
Mais toi , fais-toi , Catulle , un cœur bien endurci.

IX.*

Ad Veranium suum.

—

VERANI , omnibus è meis amicis
 Antistans mihi millibus trecentis ,
 Venistine domum ad tuos Penates ,
 Fratresque unanimos , anumque matrem ?
 Venisti? O mihi nuntii beati !
 Visam te incolumem , audiamque Hiberùm
 Narrantem loca , facta , nationes ,
 Ut mos est tuus ; applicansque collum ,
 Jucundum os , oculosque suaviabor.
 O quantum est hominum beatiorum ,
 Quid me lætius est beatiusve !

X.*

De Vari Scortillo.

—

VARUS me meus ad suos amores
 Visum duxerat è foro otiosum ,

IX. *

Le Poète à son ami Véranius, sur son prochain retour.

Véranius, ami qui parmi les amis
Dans le cœur de Catulle au premier rang es mis,
Est-il vrai que bientôt, ainsi que tu t'en flattes,
Le sort va, — calme enfin, te rendre à tes pénates,
A ta mère si tendre, à tes frères chéris?

Agréable nouvelle ! Heureux jour ! — Il me semble,
En ces instans si doux où nous vivrons ensemble,
T'ouïr déjà narrant à nos Romains surpris
Les peuples, les pays, les faits : et puis, d'avance
Aux longs embrassemens de l'amitié je pense,
Et sens un trouble heureux régner en mes esprits !

X. *

Visite et aventure de Catulle chez la maîtresse de Varus.

J'étais oisif, j'allais par le forum ; Varus
Me rencontre et m'emmène avec lui chez sa belle

Scortillum , ut mihi tùm repentè visum est ,
 Non sanè illepidum , nec invenustum .
 Hùc ut venimus , incidère nobis
 Sermones varii : in quibus , quid esset
 Jàm Bithynia , quomodò se haberet ,
 Et quanto mihi profuisset ære ?
 Respondi id quod erat : nihil neque ipsis ,
 Nec prætoribus esse , nec cohorti ,
 Cùr quisquam caput unctius referret ;
 Præsertim quibus esset inrumator
 Prætor , nec facerent pili cohortem .
 — « At certè tamen , inquiunt , quod illic
 » Natum dicitur esse , comparâsti
 » Ad lecticam homines . » — Ego , ut puellæ
 Unum me facerem beatiorem :
 — « Non , inquam , mihi tam fuit malignè ,
 » Ut , provincia quòd mala incidisset ,
 » Non possem octo homines parare rectos . »
 At mî nullus erat neque hic , neque illic ,
 Fractum qui veteris pedem grabati
 In collo sibi collocare posset .
 Hic illa , ut decuit cinædiorem ,
 — « Quæso , inquit , mihi , mi Catulle , paulùm
 » Istos : Commodò nam volò ad Serapin

Dont l'air me plut assez — d'abord que je parus.

Nous causâmes bientôt de mille objets : mais elle,
Sachant que j'arrivais de Bithynie, — exprès
Crut devoir laisser là tous les autres sujets
De conversation, pour ne parler après
Que des lieux d'où je viens, enfin rendu plus sage :
Qu'est-ce que ce pays ? Qu'a-t-il de curieux ?
Avais-je à me louer surtout de mon voyage ?
A quoi je répondis, quant à moi, de mon mieux, —
Lui disant que, prêteur ou simple personnage,
Nul ne s'est enrichi ; que d'ailleurs le mépris
Pour le chef, a fait tort à ceux qui le suivirent.

Mais la belle et Varus, tout à la fois, me dirent :
« On raconte pourtant que de ce sot pays
» Vous avez amené des porteurs. » — « Ah ! sans doute !
» Répondis-je à la belle, en faisant l'important ;
» J'ai su me procurer, malgré tout, en partant,
» Huit porteurs ; mais aussi je sais ce qu'il m'en coûte ! »
Au vrai, je n'en avais pas même un en état
De porter les débris du plus chétif grabat.

Alors la demoiselle, avec un air affable,
De s'écrier : « Catulle, oh ! soyez donc aimable
» Assez pour me prêter ces porteurs ;.... Justement,
» De Sérapis je vais aujourd'hui voir le temple. »
Moi, de me récrier, de dire : « Ah ! par exemple,
» Quelle distraction !.... Pardon, objet charmant !

» Deferri. » — « Manè , inquit puellæ :
 » Istud , quod modò dixeram me habere ,
 » (Fugit me ratio ,) meus sodalis
 » Cinna est Caius ; is sibi parâvit.
 » Verùm , utrùm illius , an mei , quid ad me ?
 » Utor tam benè , quàm mihi parârim.
 » Sed tu insulsa malè et molesta vivis ,
 » Per quam non licet esse negligentem ! »

XI.

Ad Comites suos Furium et Aurelium Catullus.

FURI et Aureli , comites Catulli ,
 Sive in extremos penetrârît Indos ,
 Littus ut longè resonante Eoâ
 Tunditur undâ ;
 Sive in Hircanos , Arabasque molles ,
 Seu Sacas , sagittiferosque Parthos ,
 Sive quâ septemgeminus colorat
 Æquora Nilus ;
 Sive trans altas gradietur Alpes ,

» J'errais..... Ce n'est pas moi, c'est Cinna seulement
 » Qui s'en est procuré — des porteurs. Puis, au reste,
 » Comme il est mon ami, je peux en disposer
 » Mieux que s'ils étaient miens. Mais vous, la belle, peste !
 » A prendre au mot les gens — comme vous êtes leste !
 » Avec vous on ne peut, un instant, s'abuser.

XI.

Catulle à Furius et Aurèle, ses compagnons de voyage.

Aurèle et Furius, compagnons de Catulle,
 Amis prêts à le suivre aux bords les plus lointains,
 Sur les bruyantes mers de l'Orient crédule,
 Aux Indes, pays incertains,

Chez les Hyrcaniens, les Parthes indomptables,
 Chez les Scythes cruels, les Arabes sans lois,
 En ces lieux où le Nil — dans des flots redoutables
 Verse sept fleuves à la fois,

Sur les Alpes où règne avec d'affreux ravages
 Un éternel hiver, dans la Gaule — aux Romains

Cæsaris visens monumenta magni ,
 Gallicum Rhenum , horribilesque ulti-
 mosque Britannos :

Omnia hæc , quæcumque feret voluntas
 Cœlitum , tentare simul parati ,
 Pauca nuntiate meæ puellæ
 Non bona dicta :

Cum suis vivat valeatque mœchis ,
 Quos simul complexa tenet trecentos ,
 Nullum amans verè , sed idemtidem omnium
 Ilia rumpens.

Nec meum respectet , ut antè , amorem ,
 Qui illius culpâ cecidit , velut prati
 Ultimi flos , prætereunte postquam
 Tactus aratro est.

XII. *

Ad Asinium Pollionem.

MARRUCINE Asini , manu sinistrâ
 Non bellè uteris in joco atque vino :

Conquise par César, chez les Bretons sauvages
Et parmi les hideux Germains ; —

Fidèles compagnons prêts à le suivre encore
Et partout, et toujours, — c'est assez ; faites mieux ,
Allez à la beauté parjure que j'abhorre
Redire mes vœux furieux :

Qu'elle et ses mille amans vivent en allégresse !
Qu'avec eux elle emploie et la nuit et le jour ,
Se tuant au plaisir, le poursuivant sans cesse,
Mais sans cesse ignorant l'amour !

L'Amour !... ah ! qu'à jamais au mien elle renonce !
Son crime — de mon cœur l'a pour toujours chassé ,
Et ce cœur aujourd'hui s'est éteint, sans réponse,
Comme un lys par le soc blessé !....

XII. *

Reproches et menaces à Asinius Pollion.

Asinius, vrai gueux, dans la joie et le vin
Tu n'es pas fort adroit à jouer de la main !

Tollis lintea negligentiorum.
 Hoc salsum esse putas ? Fugit te , inepte ,
 Quamvis sordida res et invenusta est.
 Non credis mihi ? Crede Pollioni
 Fratri , qui tua furta vel talento
 Mutari velit : est enim leporum
 Disertus puer ac facietiarum.
 Quarè aut hendecasyllabos trecentos
 Exspecta , aut mihi linteum remitte ,
 Quod me non movet æstimatione ,
 Verùm est mnemosynon mei sodalis.
 Nàm sudaria Setaba ex Hiberis
 Miserunt mihi muneri Fabullus
 Et Verannius. Hæc amem necesse est
 Ut Veraniolum meum et Fabullum.

XIII.

Ad convivam Fabullum.

COENABIS benè , mî Fabulle , apud me
 Paucis , si tibi Dî favent , diebus ,
 Si tecum attuleris bonam atque magnam

Sur toi si l'on n'a l'œil, quoi ! tu fais disparaître
La nappe, et crois ainsi faire un vrai tour de maître !....
Vil escroc ! sache donc que ce talent honteux
Prouve ton mauvais ton ou ton état piteux ,
Et te rend méprisable. — Ah ! tu ne veux m'en croire !
Du moins en croiras-tu ton frère Pollion ,
Bon juge en fait de tour joyeux , de gaie histoire ,
Et qui voudrait pouvoir , au prix d'un million ,
Faire oublier tes vols dont chacun a mémoire.

Ça donc, rends-moi ma nappe, ou je te crible ici
De vers sanglans, et.... Mais tu t'étonnes qu'ainsi
Pour un rien je m'irrite ? Apprends que c'est à cause
Que ce rien est pourtant une bien douce chose
A mon cœur, puisque c'est un tendre souvenir
Qui de deux vrais amis le sait entretenir !

XIII.

Le poète à son ami Fabulle, pour l'inviter à un festin.

Dans quelques jours d'ici, chez ton ami Catulle,
Tu feras un repas exquis, mon cher Fabulle,
Pour peu que le ciel t'aime, et, pour le faire tel,

Cœnam , non sinè candidâ puellâ ,
 Et vino , et sale , et omnibus cachinnis.
 Hæc si , inquam , attuleris , venuste noster ,
 Cœnabis benè : nàm tui Catulli
 Plenus sacculus est aranearum.
 Sed contrà accipies meros amores ,
 Seu quid suavius elegantiusve est.
 Nàm unguentum dabo , quod meæ puellæ
 Donârunt Veneres Cupidinesque :
 Quod tu cùm olfacies , Deos rogabis
 Totum ut te faciant , Fabulle , nasum.

XIV. *

Ad amicum suum Calvum Licinium, poetam.

Nî te plus oculis meis amarem ,
 Jucundissime Calve , munere isto
 Odissem te odio Vatiniano.
 Nam quid feci ego , quidve sum locutus ,
 Cur me tot malè perderes poetis ?
 Isti Dî mala multa dent clienti
 Qui tantum tibi misit impiorum !

Tu n'as qu'à m'apporter mets choisis , bons vins , sel ,
Primeurs et plats nombreux , surtout nymphe jolie ,
Avec provision de gaité , de folie.

Oui , porte tout cela , mon brave , et tu feras
Un somptueux festin chez le pauvre Catulle
De qui le coffre-fort ne loge que des rats.
En revanche pourtant , de moi tu recevras
Des vers que m'a dictés l'amour vrai qui me brûle ,
Et , ce qui vaut bien mieux , un parfum qu'ont donné
Cupidon et Vénus à ma jeune maîtresse , —
Un parfum dont l'odeur suave , enchanteresse
Te fera regretter de n'être pas tout né.

XIV.*

Épître badine et satirique au poète Licinius Calvus.

CERTE , il faut bien , Calvus , t'aimer comme je t'aime ,
Pour ne pas te charger d'un trop juste anathème !
Pour ne pas te haïr à la mort ! Car , dis-moi
De grâce , qu'ai-je fait , qu'ai-je dit contre toi
Qui puisse m'attirer le cadeau magnifique
Dont tu m'as régalé ?.... Qu'est-ce donc qui me vaut
De tant de méchans vers l'envoi soporifique ?...
— Que les Dieux , mille fois , confondent le lourdaud

Quòd si , ut suspicor , hoc novum ac repertum
Munus dat tibi Sulla litterator ;
Non est mî malè , sed benè ac beatè ,
Quòd non dispereunt tui labores.

Dî magni ! horribilem et sacrum libellum ,
Quem tu scilicet ad tuum Catullum
Mîsti , continuò ut die periret ,
Saturnalibus , optimo dierum.

Non , non hoc tibi , salse , sic abibit.
Nàm , si luxerit , ad librariorum
Curram scrinia : Cæsios , Aquinios ,
Suffenum , omnia colligam venena ,
Ac te his suppliciis remunerabor.

Vos hînc intereà valetè , abite
Illuc , undè malum pedem tulistis ,
Sæcli incommoda , pessimi poetæ !

Qui t'octroya ce tas d'affronts faits à Minerve!
Mais, n'est-ce point Sulla dont l'âpre et rude verve
Rend de la sorte hommage à tes veilles? Vraiment,
C'est richement payer! Je t'en fais compliment.

Grands Dieux! le lourd fatras! l'affreux livre! — A la tête
Me le lancer ainsi, conviens-en franchement,
C'est vouloir d'un ami, d'une manière honnête,
Te défaire sans bruit, pendant ces jours de fête.

Je ne t'en tiens pas quitte ainsi, mauvais plaisant!
Et, sous peu, pour répondre à si joli présent,
Je te vais amasser les œuvres assommantes,
Les vers lourds et tuants des féconds Cæsius,
Des Suffènes fameux, des fiers Aquinius:
Va, tu les auras tous, et complets; Ma vengeance
Ne te gracra pas d'un seul! Sans indulgence,
De leurs productions je veux t'assassiner.

Mais vous, méchants auteurs qu'un honnête homme évite,
Hontes du temps présent, détaillez au plus vite!
Fuyez!.... Et gardez-vous chez moi de retourner!

XV. *

Ad Aurelium.

COMMENDO tibi me ac meos amores ,
Aureli. Veniam peto pudentem ,
Ut , si quidquam animo tuo cupisti ,
Quod castum expeteres , et integellum ,
Conserves puerum mihi pudicè ,
Non dico à populo : nihil veremur
Istos , qui in plateâ modò hùc , modò illuc
In re prætereunt suâ occupati :
Verùm à te metuo , tuoque pene
Infesto pueris bonis , malisque :
Quem tu , quâ lubet , ut lubet , moveto
Quantùm vis , ubi erit foris paratum.
Hunc unum excipio , ut puto , pudentèr.
Quòd si te mala mens , furorque vecors
In tantam impulerit , sceleste , culpam ,
Ut nostrum insidiis caput laccessas :
Ah ! tùm te miserum , malique fati ,
Quem attractis pedibus , patente portâ ,
Percurrent raphanique , mugilesque.

XV. *

Contraint à partir par des circonstances imprévues, Catulle confie avec regret et recommande sa maîtresse à son ami Aurélius.

Excuse, ami, celui qui dans sa peine extrême
Vient te recommander ses amours et lui-même;
Et si jamais ton cœur voulut mettre un objet
Jeune et tendre à couvert de maint galant projet,
Oh ! permets que sans crainte ici je te confie
Celui qui m'a rangé sous ses lois. Je m'en fie
A toi complètement, craignant d'ailleurs fort peu
La foule de ces gens — affairés, tout en feu, ...
Mais pour eux seuls vraiment, mais pour eux seuls sans doute.
O dangereux ami, c'est toi que je redoute,
Toi qui n'a jamais trop d'amours ni de faveurs.
Des autres seulement excite les frayeurs,
Si tu veux : j'y consens ; mais, respecte ma belle ?.....

A mes vœux modérés serais-tu donc rebelle ?.....
Serais-ce exiger trop ?.... Tu ris, traître ! tu ris !.....
Ah ! si tu m'offensais de la sorte, — le prix
De tant de perfidie est déjà tout prêt !... Tremble !!
Jamais galant surpris par un mari jaloux,
N'aura reçu de lui de plus terribles coups
Que ceux que ma colère et mon dépit ensemble
Te lanceraient alors, coups encore trop doux !

XVI.

Ad Aurelium et Furium nimis delicatos et pseudo-pudentes.

PÆDICABO ego vos et inrumabo,
Aureli pathice, et cinæde Furi
Qui me ex versiculis meis putâstis,
Quòd sint molliculi, parùm pudicum.
Nàm castum esse decet pium poëtam
Ipsum : versiculos nihil necesse est ;
Qui tùm deniquè habent salem ac leporem,
Si sunt molliculi, ac parùm pudici,
Et quod pruriat incitare possunt,
Non dico pueris, sed his pilosis,
Qui duros nequeunt movere lumbos.
Vos, quòd millia multa basiorum
Legistis, malè me marem putâstis :
Si quâ fortè mearum ineptiarum
Lectores eritis, manusque vestras
Non horrebitis admovere nobis,
Pædicabo ego vos et inrumabo.

XVI.

A Aurélius et Furius, libertins faisant les délicats.

EFFRONTÉS libertins qui faites les Catons,
Gare ! Je vous ferai bientôt baisser vos tons !
Si vous ne mettez fin à vos criailleries
Contre mes petits vers, je vais, pour vous punir,
Vous cribler, sans pitié, d'amères railleries !
Eh quoi ! vous vous croiriez en droit de me honnir,
A cause de ces vers — quelque peu gais peut-être !
Mais ce n'est pas en vers qu'un poète doit être
Si chaste, si sévère. Il suffit qu'il le soit
Dans ses mœurs ; et, bien plus ! c'est que la Muse doit,
Pour charmer davantage, être même un peu nue ;
Son vers peut exciter, non l'enfance ingénue,
Mais l'âge — dès long-temps au jeu d'amour usé.
Et vous, gens sans pudeur, vous seuls avez osé,
Me prêtant vos erreurs, calomnier ma vie !
Et, parce qu'en mes vers, à ma jeune Lesbie
J'ai demandé par mille et par cent les baisers, —
Vous m'imputez vos laids, vos odieux pensers !!
Ah ! veuillez désormais sur mon compte vous taire
Et laisser là mes riens, ou craignez ma colère ;
Car, si vous persistez à prendre ces hauts tons,
J'ai, pour vous corriger, des vers et des bâtons !

XVII. *

Ad Coloniam, Municipium Veronæ vicinum.

O COLONIA , quæ cupis ponte ludere longo ,
 Et salire paratum habes : sed vereris inepta
 Crura ponticuli asculis stantis , inredivivus
 Ne supinus eat , cavâque in palude recumbat :
 Sic tibi bonus ex tuâ pons libidine fiat ,
 In quo vel Salisubsuli sacra suscipiunto.

Munus hoc mihi maximi da , Colonia , risûs :
 Quemdam municipem meum de tuo volo ponte
 Ire præcipitem in lutum per caputque pedesque :
 Verùm totius ut lacûs putidæque paludis
 Lividissima , maximèque est profunda vorago.

XVII. *

Au petit bourg de Colonia, situé dans le voisinage de Vérons.

Bourg de Colonia , tu voudrais bien avoir
Un pont large , solide et complet , pour y voir
Tes joyeux habitans danser dessus sans crainte , —
Tes habitans qui tous vivent dans la contrainte
A cet égard , de peur que ne croule sous eux
Ton pont qu'ébranlerait la plus légère atteinte ,
Ton pont si nul , si frêle en sa largeur restreinte , —
De peur surtout d'aller eux-mêmes , dans leurs jeux ,
Trouver une mort prompte au fond du marécage
Sur lequel est posé ce pont de peu d'usage.
Oh ! puisse donc bientôt , selon tes justes vœux ,
S'élever à la place un pont ferme et solide
Que les Saliens même , en leur danse rapide ,
Ne puissent ébranler ! — Mais cependant , je veux
Auparavant de toi recevoir un service ,
Ou plutôt te devoir un passe-temps joyeux
Qui de plus sera certe un acte de justice ;
Et voici ce que c'est : J'ai pour concitoyen
Certain butor épais qu'il faut qu'on dégourdisse ,
En employant , s'entend , quelque honnête moyen ;
Or , tu peux , toi surtout , m'en fournir un unique :
Un jour que sur ton pont passera ce rustique ,

Insulsissimus est homo , nec sapit pueri instar
Bimuli , tremulâ patris dormientis in ulnâ.
Quoi quum sit viridissimo nupta flore puella ,
Et puella tenellulo delicatior hædo ,
Asservanda nigerrimis diligentius uvis :
Ludere hanc sinit , ut lubet , nec pili facit uni ,
Nec se sublevat ex suâ parte ; sed velut alnus
In fossâ Liguri jacet subpernata securi ,
Tantumdem omnia sentiens , quàm si nulla sit usquàm :
Talis iste meus stupor nil videt , nihil audit ;
Ipse quis sit , utrùm sit , an non sit , id quoque nescit.

Nunc eum volo de tuo ponte mittere pronum ,
Si pote stolidum repentè excitare veternum ,

Laisse-le tout à coup cheoir au fond du marais
Dont les dormantes eaux serrent tes murs de près, —
Jette-le dans l'endroit le plus creux, le plus sale.....
Pourquoi?.... C'est qu'il est bien le plus inepte mâle
Que l'on ait jamais vu! Dans son berceau, je crois,
Que, sommeillant encor, un enfant de deux mois
A plus d'esprit que lui vraiment cent mille fois.
La preuve en est au bout : Ayant fait la folie
D'épouser depuis peu fillette fort jolie,
Plus fraîche que la rose en un jour de printemps,
Plus tendre que l'agneau qui ne fait que de naître,
Mais qu'il faudrait garder avec des soins constans
Et des yeux assidus — comme en emploie un maître
Pour garder ses raisins déjà plus que mûrs, lui
La laisse folâtrer et charmer son ennui
Toujours comme il lui plaît, sans craindre nul outrage.
Bien plus, tel qu'un vieux aune abattu par l'orage,
Dans le lit conjugal il gît sans mouvement
Et ne s'aperçoit pas, le nigaud, seulement
Si la belle est ou non à ses côtés. — Stupide
Et bouché comme il est, il ne voit, n'entend rien ;
Même, si peu de sens en sa tête réside,
Sa mince intelligence à tel point est aride,
Qu'il ignore ou du moins qu'il ne sait pas très-bien
S'il est ou s'il n'est pas, s'il pense ou non.... De grâce,
Si jamais sur ton pont étroit et grêle il passe,
Dans ton marais infect fais-lui faire le saut :
Peut-être que l'effroi d'être pris en sursaut
Lui rendra tout à coup des sens le libre usage,

Et supinum animum in gravi derelinquere cœno,
 Ferream ut soleam tenaci in voragine mula.

XVIII.*

Ad Hortorum Deum, Priapum.—Ityphallici Carminis fragmentum.

.....
 HUNC lucum tibi dedico, consecroque, Priape,
 Quà domus tua Lampsaci est, quàque sylva, Priape.
 Nam te præcipuè in suis urbibus colit ora
 Hellespontia, cæteris ostreosior oris.

XIX.

Hortorum Deus viatoribus alloquitur.

HUNC ego, juvenes, locum villulamque palustrem,
 Tectam vimine junceo, caricisque manipulis,
 Quercus arida, rusticâ conformata securi,

En lui faisant laisser son assoupissement
 Dans la vase et les joncs de l'impur marécage, —
 De même qu'une mule, heureuse sottement,
 Laisse ses fers trop lourds en un bourbeux rivage.

XVIII.*

Au Dieu des Jardins. — Fragment d'une Priapée.

.....
 Toi, que révère plus qu'un autre lieu du monde
 La côte d'Hellespont en huîtres si féconde, —
 Priape, je consacre à ta divinité
 Ce bosquet d'arbres verts, cet asile écarté.
 Qu'il te soit aussi cher et plus cher même encore
 Que Lampsaque et les bois où gaîment l'on t'honore!

XIX.

Le Dieu des Jardins aux passans.

Quoique informe et sans art — révèrez mon image
 Et rendez-lui, passans, un légitime hommage.
 C'est elle qui protège — et ce champêtre lieu,
 Et cette humble chaumière à la toiture verte

Nutrivi : magis et magis ut beata quotannis.
Hujus nam domini colunt me, Deumque salutant
Pauperis tugurî pater, filiusque colonî;
Alter assiduâ colens diligentîâ, ut herba
Dumosa asperaque à meo sit remota sacello:
Alter parva ferens manu sempèr munera largâ.

Florido mihi ponitur picta vere corolla
Primitu, et tenerâ virens spica mollis aristâ:
Luteæ violæ mihi, luteumque papaver,
Pallentesque cucurbitæ, et suavè olentia mala,
Uva pampineâ rubens educata sub umbrâ.
Sanguine hanc etiam mihi (sed tacebitis) aram
Barbatus linit hirculus, cornipesque capella.
Pro queis omnia honoribus hæc necesse Priapo
Præstare, et domini hortulum vineamque tueri.

Quarè hinc, ô pueri! malas abstinete rapinas.
Vicinus propè dives est negligensque Priapus.
Indè sumite; semita hæc deindè vos feret ipsa.

De glayeuls et de joncs entrelacés couverte
Dont les maîtres pieux m'honorent comme un Dieu.
Et leur dévotion envers moi n'est point vaine :
Grâce à moi , le rapport de leur petit domaine
Est doublé, chaque année ; et ces fermiers ont soin
— Le père, d'écarter loin du riant quinconce
Que j'habite — le bras épineux de la ronce ,
Et le fils , libéral même dans le besoin ,
De m'apporter toujours quelque offrande nouvelle,
Des couronnes de fleurs , mainte et mainte javelle ,
Le violier doré , le pavot vacillant ,
La pomme au doux parfum , la courge pâlissante
Et le raisin mûri sous le pampre brillant ;
Même , un chevreau parfois , une chèvre naissante , ...
Chut ! ... me sont immolés ! Aussi Priape sent
Qu'il doit de tant d'honneurs être reconnaissant.
C'est pourquoi , protecteur de cet humble héritage ,
A vouloir l'épargner , enfans , il vous engage.

Mais , suivez ce sentier ; il conduira vos pas
Dans le champ d'un voisin riche et dont le Priape
Négligent , peu soigneux et que nul bruit ne frappe
De vos adroits larcins ne s'apercevra pas.

XX.*

Hortorum Deus, Priapus viatori.

Ego hæc, ego arte fabricata rusticâ,
Ego arida, ô viator, hæcce populus
Agellulum hunc, sinistrâ tutè quem vides,
Herique villulam, hortulumque pauperis
Tuor, malasque furis arceo manus.
Mihi corolla picta vere ponitur:
Mihi rubens arista sole fervido:
Mihi virente dulcis uva pampino:
Mihi glauca duro cocta oliva frigore.
Meis capella delicata pascuis
In urbem adulta lacte portat ubera:
Meisque pinguis agnus ex ovilibus
Gravem domum remittit ære dexteram;
Tenerque, matre mugiente, vaccula
Deùm profundit antè templa sanguinem.
Proin, viator, hunc Deum vereberis,
Manusque sorsùm habebis. Hoc tibi expedit:
Parata namque crux, sine arte mentula.....

XX.*

Priape, Dieu des Jardins, à un maraudeur.

Le Dieu de peuplier qu'en moi, passant, tu vois,
Est un grossier produit de l'art des villageois.
Je suis ici placé pour protéger sans cesse
Le champ bien court, la ferme et le petit jardin
D'un pauvre paysan auquel je m'intéresse :
Oui, pauvre, mais pieux, — car en tout temps sa main
M'offre mille présents, tels que fleurs odorantes
Au printemps, épis mûrs en été, doux raisins
En automne, en hiver olives transparentes.
Aussi, nourrie en paix dans ces beaux prés voisins,
Sa chèvre toujours porte à la ville prochaine
D'un lait pur et salubre une mamelle pleine ;
La vente de l'agneau dans mes parcs engraisé
Contente ce bon maître, et, pour lui, la génisse
Tombe aux pieds des autels, malgré qu'au loin mugisse
Sa mère en son étable. Ainsi donc soit sensé,
En moi respecte un Dieu protecteur — et prends garde
A contenir tes mains ; sinon, mainte nasarde
Te rendra désormais plus probe. « Bien pensé ! »
Me dis-tu pour railler... ; Ah ! coquin ! mais détale,
Si tu m'en crois, et vite ! aussi bien, à grands pas,

« Velim pol! » inquis.... At pol! ecce villicus
 Venit, valente quoi revulsa brachio
 Fit ista mentula apta clava dexteræ.

XXI.

Ad Aurelium libidinosum nimis.

—

AURELI, pater esuritionum,
 Non harum modò, sed quot aut fuerunt,
 Aut sunt, aut aliis erunt in annis, —
 Pædicare cupis meos amores,
 Nec clàm : nàm simul es, jocularis unà,
 Hæres ad latus, omnia experiris.
 Frustrà : nàm insidias mihi instruentem
 Tangam te priùs inrumatione.
 Atqui, id si faceres satur, tacerem.
 Nunc ipsum id doleo, quod esurire
 Meus nœ puer, et sitire discet.
 Quarè desine, dùm licet pudico :
 Ne finem facias, sed inrumatus.

Voici vers toi venir le métayer , là-bas :
Il tient un gros bâton dont toujours il régale
Tout homme un peu suspect. File donc , ou tu vas
Savoir bientôt ici ce que pèse son bras.

XXI.

A Aurélius, débauché sans frein, ami sans discrétion.

—

FRANC vaurien , roi des gueux présents , passés , futurs ,
Tu veux donc mettre à mal ma gentille maîtresse ,
La souiller froidement de tes baisers impurs !
Et sans trop te cacher encor ! non , car sans cesse
Tu tournes autour d'elle et badines auprès ,
Avec elle tu ris , tu la serres de près....
Mais , crois-moi , cesse enfin ces vaines tentatives ,
Ne vas plus agacer cette belle , autrement
Crains l'ïambe vengeur de son jaloux amant !

Encor si tu devais tes ardeurs trop lascives
A des mets suffisans , passe ! Mais avec toi
La belle et pauvre enfant apprendrait , hélas ! quoi ?...
A supporter la faim et la soif !... Ça donc , vite
Renonce à tes projets , pour ton honneur , crois-moi , —
Ou je vais te flétrir comme un vil parasite !

XXII.

Ad Varum suum Catullus.

SUFFENUS iste, Vare, quem probè nôsti,
Homo est venustus, et dicax, et urbanus,
Idemque longè plurimos facit versus.
Puto esse ego illi millia aut decem, aut plura
Perscripta, nec sic, ut fit, in palimpsesto
Relata; chartæ regiæ, novi libri,
Novi umbilici, lora rubra, membrana
Directa plumbo, et pumice omnia æquata.
Hæc quùm legas, tum bellus ille et urbanus
Suffenus, unus caprimulgus, aut fossor
Rursus videtur: tantùm abhorret, ac mutat.
Hoc quid putemus esse? qui modò scurra,
Aut si quid hâc re tritius videbatur,
Idem inficeto est inficetior rure,
Simul poemata attigit: neque idem unquam
Æquè est beatus, ac poema quùm scribit:
Tàm gaudet in se, tàmque se ipse miratur.
Nimirum idem omnes fallimur, neque est quisquam

XXII.

Catulle à son ami Varus.

CÆ Suffène, Varus, que très-bien tu connais,
Est un fort honnête homme, un homme instruit, aimable,
Mais qui sait néanmoins se rendre détestable
En faisant toujours lire amples vers et couplets,
Enfans bien ennuyeux de sa féconde verve ;
Et ces vers plats qu'il fait ainsi malgré Minerve
Sont écrits sur vélin, reliés proprement
Avec fleurons, coins d'or et maint autre ornement.
Séduit par tant de luxe, on prend le livre, on pense
Qu'on va trouver des vers beaux, nobles ;.. mais bientôt,
Hélas ! on reconnaît l'œuvre d'un vrai lourdaud,
D'un rustre renforcé, sans goût ni connaissance.

On croit rêver — d'abord, on ne peut concevoir
Comment cet homme aimable et plein de politesse
Devient, dès que d'écrire il se fait un devoir,
Un dur forger de vers de la plus fade espèce !
Pourtant il n'est heureux qu'en en faisant de tels ;
Alors il se sourit, il s'admire lui-même.

Tel est Suffène, ami, tels sont tous les mortels :

Quem non in aliquâ re videre Suffenum
Possis. Suus quoique attributus est error :
Sed non videmus manticae quod in tergo est.

XXIII. *

Ad Furium. — Ironica Catulli Carmina.

—

FURI, quoi neque servus est, neque arca,
Nec cimex, neque araneus, neque ignis,
Verum est et pater, et noverca, quorum
Dentes vel silicem comesse possunt:
Est pulchrè tibi cum tuo parente,
Et cum conjuge ligneâ parentis.
Nec mirum: benè nam valetis omnes,
Pulchrè concoquitis, nihil timetis:
Non incendia, non graves ruinas,
Non facta impia, non dolos veneni,
Non casus alios periculorum.
Atqui corpora sicciora cornu,
Aut, si quid magis aridum est, habetis,
Sole, et frigore, et esuritione.

Car de même ici-bas chacun s'admire , s'aime ,
S'applaudit, et ne veut rien voir de ses défauts ,
Les tenant enfermés avec un soin extrême
Dans celui des deux sacs qu'il porte sur son dos.

XXIII. *

A Furius. — Ironie Catullienne.

FURIUS, toi qui n'a valet ni coffre-fort ,
Feu ni lieu , toit ni lit , mais — père et belle-mère
Tous deux bien endentés , dis-moi , n'as-tu pas tort
De te plaindre toujours , comme tu fais?... Ton père ,
Sa maigre femme et toi , vous vous convenez fort !
L'admirable trio que vous formez ! Sans cesse
Bien portans tous les trois , vous digérez au mieux ,
Et n'avez rien à craindre : éboulement fâcheux ,
Feu , poignard ou poison , ruse ou scélétaresse
Rien ne peut vous atteindre. Il est vrai que le froid ,
Le soleil et la faim vous ont fait secs et maigres
A tel point qu'à travers vos corps le jour se voit ;
Mais ce vous est encor un bonheur : rapports aigres ,
Morve , sueur , salive , urine , et cœtera ,
Ne vous tracassent point. Exempts de tout cela ,
Vous passez d'heureux jours. Puis , en ligne de compte
Il faut bien mettre aussi l'exquise propreté

Quarè non tibi sit benè ac beatè?
 A te sudor abest, abest saliva,
 Mucusque, et mala pituita nasi.
 Hanc ad munditiem adde mundiozem,
 Quòd culus tibi purior salillo est,
 Nec toto deciès cacas in anno:
 Atque id durius est fabâ et lapillis,
 Quod tu si manibus teras, fricesque,
 Non unquàm digitum inquinare possis.
 Hæc tu commoda tàm beata, Furi,
 Noli spernere, nec putare parvi:
 Et sestertia, quæ soles, precari
 Centum desine; nàm sat es beatus.

XXIV. *

Ad Juventium puerum fastiditus Catullus.

O qui flosculus es juveniorum,
 Non horum modò, sed quot aut fuerunt,
 Aut posthàc aliis erunt in annis,
 Mallem delicias mihi dedisses,

De ce que vous savez, — propreté qui fait honte
Au cristal le plus net, et prouve en vérité
Que jamais en un an vous n'allez à la selle
Jusqu'à dix fois. D'ailleurs, quels sont les résultats
De cette fonction ? De vrais cailloux, secs, plats,
Et si durs qu'on voudrait en vain les mettre en poudre,
Car on perdrait son temps et sa peine à les moudre ;
Rien par eux ne serait ni souillé, ni taché.

Toi donc qui seul jouis d'aussi grands avantages,
Furius, cesse enfin de faire le fâché,
Et, désormais discret, forme des vœux plus sages.

XXIV. *

A Juventia qui avait préféré à Catulle un de ses rivaux.

—
BLONDE enfant qui te sais la plus belle de Rome,
Et qu'au loin pour aimable et sensible on renomme,
A qui donc fais-tu part de tes douces faveurs ?
Peux-tu bien, dis-le moi, me préférer un homme
Sans argent ni valet ? — « Mais, dis-tu, c'est en somme

Isti quoi neque servus est, neque arca,
 Quàm sic te sineres ab illo amari.

— « Qui? non est homo bellus? inquires. » — Est :
 Sed bello huic neque servus est, neque arca.
 Hæc tu, quàm lubet, abjice elevaque :
 Nec servum tamen ille habet, neque arcam.

XXV. *

Ad Thallum, pathicum atque audacissimum latrunculum.

CINÆDE Thalle, mollior cuniculi capillo,
 Vel anseris medullulâ, vel imulâ oricillâ,
 Vel pene languido senis, situque araneoso,
 Idemque Thalle, turbidâ rapacior procellâ,
 Quùm devia mulier alites ostendit oscitantes,
 Remitte pallium mihi meum, quod involâsti,
 Sudariumque Setabum, catagraphosque Thynos,
 Inepte, quæ palàm soles habere, tanquàm avita.
 Quæ nunc tuis ab unguibus reglutina, et remitte ;
 Ne laneum latusculum, natesque mollicellas
 Inusta turpiter tibi flagella conscribillent,

Un fort joli garçon. » — D'accord, reine des cœurs ;
 Mais ce joli garçon a la bourse bien creuse.
 Tu réponds que malgré ce grand vice il te plaît.
 Soit donc, mais c'est courir chance fort malheureuse
 Que d'avoir un galant sans argent ni valet.

XXV. *

A Thallus, homme également décrié pour ses vols audacieux et ses complaisances infâmes.

—

EFFÉMINÉ Thallus, plus mollasse vraiment
 Que le poil du lapin, que le duvet de l'oie,
 Que le bout de l'oreille ou qu'un vieux instrument
 Qui, par un long usage affaibli, toujours ploie, —
 Vil Thallus, plus léger que le fil d'Arachné,
 Et plus que l'ouragan dans sa fureur — rapace,
 Rends-moi vite, voleur à la hart destiné,
 Mon manteau, mes mouchoirs, mon laticlave orné
 Que mon subtilisés tes tours de passe-passe —
 Et dont tu t'es paré, dans ta niaise audace,
 Comme s'ils te venaient de tes aïeux. Mais quoi !
 Que tes ongles crochus les lâchent, ou bien, moi,
 Je te fais sous le fouet faire la pirouette

Et insolentèr æstues , velut minuta magno
Deprensa navis in mari , vesaniente vento.

XXVI.

Ad Furium , de villulâ suâ facetus poeta.

FURI, villula nostra non ad Austri
Flatus opposita est, nec ad Favoni ,
Nec sævi Boreæ , aut Apeliotæ ;
Verùm ad millia quindecim et ducentos.
O ventum horribilem atque pestilentem !

Tel qu'un esquif surpris en mer par la tempête ;
Et chacun pourra lire un juste châtiment
De tes larcins honteux — imprimé sur tes fesses ,
Si tes milliers de vols ici tu ne confesses
En me restituant mes objets promptement !

XXVI.

A Furius. — Philosophie de poète.

MA petite maison des champs — que tu connais
Ne craint , cher Furius , les assauts , les excès ,
Ni de l'Auster fougueux , ni de l'ardent Zéphyre ;
Des vents d'Est et du Nord elle méprise l'ire ;
Mais de sesterces nets quinze mille deux cents
Sur elle sont dûment hypothéqués comptants :
Vent dangereux , horrible , et de tous vents le pire !

XXVII.*

Ad pocillatorem puerum suum.

MINISTER vetuli puer Falerni,
 Inger mî calices amariores,
 Ut lex Posthumiæ jubet magistræ,
 Ebriosâ acinâ ebriosioris.
 At vos, quò lubet, hinc abite, lymphæ,
 Vini pernicies, et ad severos
 Migrate : hîc merus est Thyonianus.

XXVIII.*

Ad suos Veranium et Fabullum qui prætorem Pisonem in Hispaniam frustra erant secuti, sicut et Catullus ipse Memmium in Bithyniam.

PISONIS comites, cohors inanis,
 Aptis sarcinulis et expeditis,
 Veranî optime, tuque mî Fabulle,

XXVII. *

Au jeune esclave qui lui servait d'échanson.

JEUNE échanson , verse nous à longs traits
Le vieux Phalerne amer autant que frais,
Comme en ses lois Posthumia l'ordonne.

Mais vous , fuyez bien loin , perfides eaux ,
Allez emplir nos graves hobereaux :
A Bacchus seul chez Catulle on s'adonne ;
Jamais Bacchus chez Catulle n'est faux.

XXVIII. *

Catulle à ses amis Fabulle et Véranius , qui avaient suivi en Espagne le préteur Pison , avec aussi peu de succès que lui-même le préteur Memmius en Bithynie.

DE l'avare Pison compagnons mal chanceux ,
Vous de qui le mince équipage
N'atteste que trop à nos yeux
La lésine de ce crasseux —
De ce peu noble personnage ,

Quid rerum geritis? Satisne cum isto
 Vappâ , frigoraque et famen tulistis?
 Ecquidnam in tabulis patet lucelli
 Expensum? ut mihi , qui meum secutus
 Prætorem , refero datum lucello.....

.... O Memmi , benè me , ac diù supinum
 Totâ istâ trabe lentus inrumâsti.
 Sed , quantum video , pari fuistis
 Casu : nam nihilo minore verpâ
 Farti estis. Pete nobiles amicos.....

At vobis mala multa Dii Deæque
 Dent , opprobria Romuli Remique!

XXIX. *

In Cæsarem istiusque legatum nec-non subactorem Mamurram.

Quis hoc potest videre , quis potest pati ,
 Nisi impudicus , et vorax , et aleo ,

Où donc en êtes-vous de ce fameux voyage
Entrepris sous un chef si grand, si généreux ?
Voyons, qu'en avez-vous rapporté ? Toi, Fabulle ?
Et toi, Véranius ? Sans pudeur ni scrupule,
Le ladre vous a-t-il assez fait endurer
Et le froid et la faim ? Ça, venez me montrer
Les achats que vos gains vous ont permis de faire?..
Est-ce que, par hasard, vous auriez au contraire,
Comme sous mon prêteur moi-même récemment,
Au lieu de rien gagner, dépensé seulement ?
O soigneux Memmius qui me leurras sans cesse,
Merci, cent fois merci!!.. mais vous, amis... Eh bien!
Vous voilà dans un cas en tout pareil au mien,
A ce qu'il me paraît ? Comme moi, sans richesse,
Vous partez pour gagner, et revenez sans rien.
Qu'encor après cela — chacun de nous s'empresse
De s'attacher aux grands ! Ah ! plutôt, maudissons
Ces indignes Romains, et tous nous unissons
Pour réclamer des Dieux leur ire vengeresse !

XXIX.

Contre César et Mamurra, son lieutenant et son mignon.

IL faut être un avide, un infâme, un escroc,
Pour voir, sans en souffrir, que par un hideux troc,

Mamurram habere quod comata Gallia
 Habebat uncti, et ultima Britannia?
 Cinæde Romule, hæc videbis et feres?
 Es impudicus, et vorax, et aleo.....
 Et iste nunc superbus et superfluens
 Perambulabit omnium cubilia,
 Ut albulus columbus, aut Adoneus?
 Cinæde Romule, hæc videbis et feres?
 Es impudicus, et vorax, et aleo.
 Eone nomine, Imperator unice,
 Fuisti in ultimâ occidentis insulâ,
 Ut ista vostra diffututa mentula
 Ducentiès comesset, aut trecentiès?
 — « Quid est? ait sinistra liberalitas,
 Parùm expatravit? » — An parùm helluatus est?
 Paterna prima lancinata sunt bona:
 Secunda præda Pontica: indè tertia
 Hibera; quàm scit amnis aurifer Tagus.
 Hunc Galliæ timent, timent Britanniaë.
 Quid hunc, malum, fovetis? aut quid hic potest,
 Nisi uncta devorare patrimonia?
 Eone nomine, Imperator unice,
 Socer generque perdidisti omnia?

César, ce vil galant de l'impur Nicomède,
 Au grand dissipateur Mamurra — livre ou cède
 Tous ces vastes trésors qu'aux Gaulois, aux Bretons
 Ses armes ont ravis! Mais César — des gloutons,
 Des escrocs, des pillards est le plus grand sans doute!
 Son favori si fier à qui rien il n'en coûte, —
 Grâce à tout cet argent, faisant son Adonis,
 Pour satisfaire en tout ses amours adultères,
 Saura par ses agens enlever aux maris
 Leurs femmes, comme aussi les filles à leurs mères.
 Et c'est, grand capitaine, indigne, abject César,
 C'est là ce que tu vois toi-même et que tu souffres!
 C'est pour rassasier d'insatiables gouffres
 Tels que ton Mamurra, qu'affrontant maint hasard,
 Tu portes jusqu'au bout de l'univers tes armes!

— « Mais, me dis-tu, d'un rien, poète, tu l'alarmes. »
 Ah! d'un rien! je conçois : tu nommes donc *un rien*
 De grands bien paternels dévorés, l'or du Tage,
 L'Ibérie et le Pont par toi mis au pillage
 Pour le seul Mamurra! Ce n'est rien? Ah! fort bien!..
 Couple dévorateur que la Bretagne abhorre,
 Qu'abhorrent les Gaulois, que vous faut-il encore?
 Demandez? Aussitôt — de tous ces citoyens
 Rome va vous livrer les trésors et les biens!...
 César et Mamurra, par vous tout se dévore!!...

XXX. *

Ad Alphenum Catulli pseudo-amicum.

ALPHENE immemor, atque unanimis false sodalibus,
Jàm te nil miseret, dure, tui dulcis amiculi:
Jàm me prodere, jàm non dubitas fallere, perfide.
Nec facta impia fallacum hominum cœlicolis placent,
Quæ tu negligis, ac me miserum deseris in malis.
Eheu! quid faciant, dic, homines, quoive habeant fidem?
Certè tute jubebas animam tradere, inique, me
Inducens in amorem, quasi tuta omnia mî forent.
Idem nunc retrahis te, ac tua dicta omnia factaque
Ventos inrita ferre, et nebulas aëreas sinis.
Si tu oblitus es, at Dii meminerunt, meminit Fides:
Quæ te ut pœniteat postmodò facti, faciet, tui.

XXX.

A Alphénius, ami peu sensible et peu franc.

OUBLIEUX Alphénius, ami faux, cœur perfide,
Peux-tu donc conserver une froideur stupide,
Quand tu sais les douleurs du meilleur des amis ?
Peux-tu trahir ainsi Catulle, sans rien craindre
Du prompt courroux des Dieux qui toujours sait atteindre
Celui qui sans pudeur manque aux secours promis !

Mais à qui se fier désormais et que faire ?...
Ah ! que tu savais bien, indigne, les malheurs
Dont tu m'allais combler — et les pleurs, les longs pleurs
Que m'apprêtait l'amour ! Et, voyant ma misère,
Tu changes à présent ! A présent, tes sermens
Ont fui comme la nue, emportés par les vents !...

Eh bien ! feins d'oublier tes brillantes promesses ;
Mais des divinités il est qui, vengeresses,
En toi mettront bientôt des repentirs cuisans !

XXXI.

Ad Sirmionem peninsulam, Catullianam possessionem.

PENINSULARUM, Sirmio, insularumque
Ocelle, quascumque in liquentibus stagnis,
Marique vasto fert uterque Neptunus:
Quàm te libentèr, quàmque lætus invisò,
Vix mî ipse credens Thyniam, atque Bithynos
Liquisse campos, et videre te in tuto.

O quid solutis est beatius curis,
Quùm mens onus reponit, ac peregrino
Labore fessi venimus Larem ad nostrum,
Desideratoque acquiescimus lecto!
Hoc est, quod unum est pro laboribus tantis,
Salve, ô venusta Sirmio, atque hero gaude:
Gaudete, vosque Lydiæ lacûs undæ:
Ridete quidquid est domi cachinnorum.

XXXI.

Catulle à la presqu'île de Sirmion, un de ses domaines.

QUEL plaisir, quel bonheur de te revoir ainsi,
Sirmion, mon amour, la plus belle des îles
Qu'embrassent les deux mers ! Tes gracieux asiles
Me rendent à la joie ! Enfin donc c'est ici
Que je vais oublier mes maux de Bithynie !

Heureux qui, déposant le fardeau des soucis,
Voit désormais pour lui toute course finie,
Retrouve à son foyer ses Pénates noircis
Et goûte du sommeil la douceur infinie
Dans le lit paternel ! De mes travaux nombreux,
Oui, je suis bien payé ! Me revoyant heureux,
Souris-moi, Sirmion. O retraite bénie,
Salut ! Lac de Lydie, à ton tour souris-moi ;
Et que tout prenne part à mon joyeux émoi !

XXXII.

Ad Ipsithillam Catulli epistolium.

AMABO, mea dulcis Ipsithilla,
Meæ deliciae, mei lepores,
Jube ad te veniam meridiatum.

Quod si jusseris, illud adjuvato,
Ne quis liminis obseret tabellam,
Neu tibi lubeat foras abire;
Sed domi maneat, paresque nobis
Novem continuas fututiones.

Verum, si quid ages, statim jubeto;
Nam pransus jaceo, et satur supinus
Pertundo tunicamque palliumque.

XXXII.

Billet doux de Catulle à Ipsithille.

O MES tendres amours, ô ma douce Ipsithille,
Jeune et gente beauté, délices de mon cœur,
Accorde un rendez-vous à ton heureux vainqueur.
Pour cela, sans quitter ton charmant domicile,
Tu n'as qu'à refuser ces fâcheux qui par mille
S'enviennent t'adorer,.... ou t'ennuyer plutôt.

Si tu consens, fais-moi prévenir aussitôt ;
Et cependant, prépare à mon front neuf couronnes
De roses, de lilas, de myrtes, d'anémones !...

Mais, vois : ivre d'amour, impatient amant,
Je brûle dans l'espoir d'un doux consentement !

XXXIII. *

In Vibennios, quorum alterum — latronem, et alterum — cinædum.

O FURUM optime balneariorum,
 Vibenni pater, et cinæde fili:
 Nam dextrâ pater inquinatiores,
 Culo filius est voracior:
 Cûr non exilium malasque in oras
 Itis? Quandòquidem patris rapinæ
 Notæ sunt populo, et nates pilosas
 Fili, non potes asse venditare.

XXXIV. *

Seculare carmen ad Dianam.

DIANÆ sumus in fide
 Puellæ, et pueri integri:

XXXIII. *

Contre les Vibennius, décriés — l'un pour ses vols, l'autre pour ses complaisances infâmes.

VIBENNIUS, des bains publics l'effroi,
De tous voleurs, de tous filous — le roi,
Et toi, son fils, dégoûtant Ganymède,
Dès aujourd'hui contre l'amour remède,
Quittez ces lieux ! Que feriez-vous ici ?
Qui ne connaît les rapines du père ?
Contre elles qui n'est en garde ? Et j'espère
Que, quant au fils, on le connaît aussi !...
— Que ses attrait ne tenteront plus guère,
Bien qu'au rabais il les ait mis ainsi !...

XXXIV. *

Hymne séculaire en l'honneur de Diane.

Nous que chérit Diane, assemblons-nous ici,
Jeunes garçons, et vous, jeunes filles, aussi :

Dianam, pueri integri,
Puellæque canamus.

O Latonia, maximi
Magna progenies Jovis,
Quam mater propè Deliam
Depositivit olivam;

Montium domina ut fores,
Sylvarumque virentium,
Saltuumque reconditorum,
Amniumque sonantùm.

Tu Lucina dolentibus
Juno dicta puerperis:
Tu potens Trivia, et notho es
Dicta lumine Luna.

Tu cursu, Dea, menstruo
Metiens iter annuum,
Rustica agricolæ bonis
Tecta frugibus explēs.

Sis quocumque placet tibi
Sancta nomine, Romulique
Ancique, ut solita es, bonâ
Sospites ope gentem.

Venez, offrons-lui tous — les vœux de l'innocence,
Et disons en nos chants sa bonté, sa puissance.

O fille de Latone et du plus grand des Dieux,
Toi que le mont Délos — un jour vit naître à l'ombre
De ses verts oliviers, dont l'orne le grand nombre
Daigne abaisser sur nous un regard gracieux !

Divinité des bois et des hautes montagnes,
Des épaisses forêts et des antres profonds,
Des rivages bruyans et des vastes campagnes,
Des torrens écumeux et des fleuves sans fonds, —

Lucine, entends nos vœux : allège la souffrance
Des mères en travail, hâte leur délivrance ;
Trivia, sois en aide aux enfans des Romains ;
Phébé, pendant la nuit éclaire les humains !

C'est ton cours régulier, Déesse bienfaitrice,
Qui divise l'année en douze mois complets ;
C'est toi qui, douze fois, active protectrice,
Du pauvre laboureur viens combler les souhaits.

Mais sous quelque autre nom qu'on te révère encore,
Protège toujours Rome et ses pieux enfans,
Rends partout nos soldats heureux et triomphans !
Pour qu'un jour avec eux tout l'univers t'implore !

XXXV. *

Cæcilium Poemati de Cybele auctorem arcessit Catullus.

POETÆ tenero, meo sodali,
 Velim Cæcilio, papyre, dicas,
 Veronam veniat, Novi relinquens
 Comi mœnia, Lariumque littus:
 Nàm quasdam volo cogitationes
 Amici accipiat sui, meique.
 Quarè, si sapiet, viam vorabit,
 Quamvis candida milliès puella
 Euntem revocet, manusque collo
 Ambas injiciens roget morari:
 Quæ nunc, si mihi vera nunciantur,
 Illum deperit impotente amore.
 Nàm, quo tempore legit inchoatam
 Dindymi dominam, ex eo misellæ
 Ignes interiorem edunt medullam.
 Ignosco tibi, Sapphicâ puella
 Musâ doctior: est enim venustè
 Magna Cæcilio inchoata mater.

XXXV. *

Catulle invite son ami Cécilius, auteur d'un petit poème sur Cybèle.

ALLEZ trouver, mes vers, le sensible poète
Cécilius, allez l'engager à quitter
Et la nouvelle Côme, et le lac de Larète;
Dites-lui qu'à Vérone un ami le souhaite,
Que chez son cher Catulle il y vienne habiter :
Allez ! point de délais ! Partez ! allez lui dire
Que l'amitié l'attend et qu'en son sein discret
Elle veut déposer maint amoureux secret.
Qu'il vole ; pour un jour, qu'il laisse là sa lyre ;
Qu'il sache résister aux larmes, au délire,
Aux prières, aux cris — de la douce beauté
Dont le regard vainqueur le tient sous son empire.

Mais, hélas ! elle aussi, malheureuse, soupire !
En silence, elle aussi brûle de son côté !
Oui, pour son docte amant s'enflamma cette belle
Dès qu'il lui lut ses vers si touchans sur Cybèle,
Honneur donc à ton goût, rivale de Sapho !
Il m'explique ton cœur et son amour fidèle,
Et fait de mon ami l'éloge le plus beau.

XXXVI. *

In Annales Romanas, Cyclicum poema Volusii.

**ANNALES Volusi, cacata charta,
 Votum solvite pro meâ puellâ:
 Nâm sanctæ Veneri, Cupidinique
 Vovit, si sibi restitutus essem,
 Desissemque truces vibrare iambos,
 Electissima pessimi poetæ
 Scripta tardipedi Deo daturam
 Infelicibus ustulanda lignis;
 Et hæc pessima se puella vidit
 Joco se lepidè vovere Divis.
 Nunc, ô cæruleo creata ponto,
 Quæ sanctum Idalium, Syrosque apertos,
 Quæ Ancona, Cnidumque arundinosam
 Colis, quæque Amathunta, quæque Golgos,
 Quæque Durrachium Adriæ tabernam, —
 Acceptum face, redditumque votum,
 Si non inlepidum, neque invenustum est.
 At vos intereâ venite in ignem,**

XXXVI. *

Contre les Annales Romaines, poème Cyclique par Volusius — qui n'avait eu aucune réussite.

RECUEILS qui n'êtes bons que pour la garde-robe,
Annales du pesant Volusius, — venez,
A de trop justes vœux que rien ne vous dérobe !

A Vénus, à l'Amour, à ces Dieux fortunés,
Ma Lesbie a promis que, si son doux Catulle
Revenait dans ses bras, renonçant pour toujours
A lancer sur maint sot l'épigramme qui brûle, —
Pour fêter dignement nos nouvelles amours,
On la verrait livrer un auteur ridicule
Aux flammes de Vulcain ; et c'est ce vœu plaisant
Que sérieusement elle va tout à l'heure
Accomplir sur les vers du poète pesant,
Qui de Rome au berceau les Annales nous pleure
Plutôt qu'il ne les chante. O fille de la mer !
O Vénus qui chéris Gnide, Ancone, Idalie,
Amathonte et Golgos que bat le flot amer,
Reçois le vœu qu'a fait ma maîtresse jolie,
S'il n'a rien qui d'ailleurs te déplaise ! Venez,
A ce trop juste vœu que rien ne vous dérobe,
Vers que Volusius, le sot, nous jette au nez ;

Pleni ruris et inficetiarum ,
 Annales Volusî , cacata charta.

XXXVII. *

Ad Contubernales suos ganeo scortatorque Catullus.

—

SALAX taberna, vosque contubernales ,
 A pileatis nona fratribus pila ,
 Solis putatis esse mentulas vobis ?
 Solis licere , quidquid est puellarum
 Confutuere , et putare cæteros hircos ?
 An, continentèr quòd sedetis insulsi
 Centum , aut ducenti , non putatis ausurum
 Me unà ducentos inrumare sessores ?
 Atqui putate : nàmque totius vobis
 Frontem tabernæ scipionibus scribam.
 Puella nàm mea , quæ meo sinu fugit ,
 Amata tantùm , quantum amabitur nulla ,
 Pro quâ mihi sunt magna bella pugnata ,
 Consedit istic. Hanc boni beatique

Aux feux du noir Vulcain vous étiez destinés,
Recueils qui n'êtes bons que pour la garde-robe.
Que par ces feux vengeurs vos jours soient terminés !

XXXVII. *

Catulle à ses compagnons de joie et de plaisir.

—

TROUPE de débauchés, indignes libertins,
Du temple des jumeaux — trop scandaleux voisins,
Pensez-vous être seuls bien armés par Priape ?
Faut-il qu'à vos plaisirs n'échappe aucun tendron,
Et que nous n'ayons, nous, du raisin que la grappe ?
Croiriez-vous par hasard Catulle assez poltron,
Pour vous imaginer que vos airs, votre nombre
Le tiendront en respect dans un silence sombre ?
Ah ! ténébreux coquins, venez tous — et mon bras
Va vous marquer au front d'un signe indélébile !
Mes vers vont vous poursuivre aux lieux de vos ébats !
C'est vous qui recélez cette beauté facile
Que mon cœur aimait tant — et qui ne laisse pas
De me trahir pour vous, moi qui l'avais conquise
Sur mes mille rivaux par mille grands combats !
Mais je vous vais enfin arranger à ma guise :
Car vous me paîrez bien ce tour-là, vieux paillards !
Passez-vous, en riant, la belle, bons apôtres

Omnes amatis: et quidem, quod indignum est,
 Omnes pusilli, et semitarii mœchi:
 Tu præter omnes, une de capillatis
 Cuniculosæ Celtiberiæ fili,
 Egnati, opaca quem bonum facit barba,
 Et dens Hiberâ defricatus urinâ.

XXXVIII. *

Ad Cornificium suum, poetam, amicumque non ex animo.

—

MALÈ est, Cornifici, tuo Catullo:
 Malè est, mehercule, et laboriosè,
 Magisque et magis in dies et horas,
 Quem tu, quod minimum facillimumque est,
 Quâ solatus es adlocutione?....

.....

.....

Irascor tibi!.....

..... sic meos amores?....

Paulùm quidlibet adlocutionis,

Qui, pour mieux la fêter, en délaissiez cent autres
 Tout aussi fausses qu'elle ! A mon tour, sans égards,
 Je vous veux tous fouetter d'un vers sanglant, infâmes!..
 L'Egnatius surtout, lui qui toujours me nuit,
 Qui — de Celtibérie, un jour, venu sans bruit, —
 Prétend de notre Rome avoir toutes les femmes!...
 Et certe, apparemment, pour séduire ces dames,
 Il prend ses blanches dents en son vase de nuit !

XXXVIII. •

Catulle au poète Cornificius, le moins sensible de ses amis.

LORSQUE sur ton ami s'acharne un cruel sort,
 Quand chaque jour ajoute à son mal et le double, —
 Toi, Cornificius, qui le sais, sans nul trouble
 Tu le vois ! Tu me vois avoir au sein la mort,
 Et cependant si peu mon dur malheur te touche,
 Qu'un seul mot consolant n'est sorti de ta bouche!...
 Mais près de moi bientôt viens réparer ce tort !
 Aux peines de l'amour es-tu donc insensible?...
 Mon mal s'accroît de voir ta froideur indicible!...
 Ah ! viens à moi, viens-t'en, et puisse l'amitié
 T'inspirer des chants doux et tels qu'en fit entendre

Mœstius lacrymis Simonideis.

.....

XXXIX. *

In Celtiberum Egnatium, intempestivum incessabilemque risorem.

—

EGNATIUS, quòd candidos habet dentes,
 Renidet usquequaque: seu ad rei ventum est
 Subsellium, quùm orator excitat fletum,
 Renidet ille: seu pii ad rogum filii
 Lugetur, orba quùm flet unicum mater,
 Renidet ille: quicquid est, ubicumque est,
 Quodcumque agit, renidet. Hunc habet morbum
 Neque elegantem, ut arbitror, neque urbanum.

Quarè monendus es mihi, bone Egnati:
 Si urbanus esses, aut Sabinus, aut Tiburs,
 Aut porcus UMBER, aut obesus Etruscus,
 Aut Lanuvinus ater atque dentatus,
 Aut Transpadanus (ut meos quoque attingam),
 Aut quilibet, qui puritèr lavit dentes;

Simonide jadis sur sa lyre si tendre, —
Chants qui portent au cœur une aimable pitié!

XXXIX. *

Contre le Celtibère Egnatius, rieur impertinent.

OUI certe, Egnatius a de fort belles dents ;
Aussi toujours sa bouche est ouverte pour rire :
Il rit au barreau , même aux plus graves instans ,
Quand tonne l'orateur , quand des larmes il tire
De tous les yeux ; il rit près du bûcher sanglant
D'un fils unique , enfant adoré de sa mère
Qui l'arrose de pleurs en sa douleur amère ;
Partout , à tout propos , plus niais qu'insolent ,
Il rit , toujours il rit. C'est le tic du galant ;
Il le croit du bon ton , du bel air. Mais , pauvre homme ,
Tu te trompes beaucoup , car fusses-tu de Rome ,
De Tibur , de Sabine , ou du sale pays
Des Ombriens , ou bien de la grasse Étrurie ,
Lanuvium la noire au jour t'eût-elle mis ,
Serais-tu , comme moi , Transpadan , ta patrie
Fût-elle encor plus loin , — bref , fussés-tu natif
De tel autre pays où , pour rincer sa bouche ,
On se contente d'eau , — tâche d'être attentif

Tamen remidere usquequaque te nollem ,
 Nam risu inepto res ineptior nulla est.

Nunc Celtiber es : Celtiberiâ in terrâ
 Quod quisque minxit, hoc solet sibi manè
 Dentem atque russam defricare gingivam ;
 Ut quo iste vester expolitor dens est,
 Hoc te amplius bibisse prædicet loti.

XL. *

Ad Ravidum quemdam, stultissimum rivalem.

QUENAM te mala mens, miselle Ravide,
 Agit præcipitem in meos iambos?
 Quis Deus tibi non benè advocatus
 Vecordem parat excitare rixam?
 Anne ut pervenias in ora volgi?
 Quid vis? quâ lubet esse notus optas?
 Eris : quandoquidem meos amores
 Cum longâ voluisti amare pœnâ.

A ne pas toujours rire ainsi : car , sans motif ,
 Toujours rire — est d'un fat que rien n'émeut , ne touche.
 D'ailleurs, rien n'est plus sot qu'un sot rire... Mais, quoi!
 J'y suis enfin , j'y suis : c'est la Celtibérie
 Qui t'a donné le jour?... Conviens donc avec moi
 Que , fidèle toujours aux mœurs de ta patrie,
 Tu ne dois de tes dents l'éclat si peu commun
 Qu'au gargarisme impur dont tout Celtibère use :
 Mais, crois-moi : laisse là cette honteuse ruse ;
 Pense que cet émail — trop frais est importun ,
 Et que plus il est vif, plus sa blancheur t'accuse.

XL. *

A un certain Ravidus, rival d'amour d'une bêtise amère.

MON pauvre Ravidus, par quel mauvais génie
 Au devant de mes vers es-tu précipité ?
 Quel démon malheureux t'inspire la manie
 De me chercher querelle ? Est-ce la vanité
 De voir ton nom jouir d'une célébrité
 A tout prix ? S'il ne tient qu'à cela, patience !
 Soit ! et tu païras cher et long-temps — l'impudence...
 De m'avoir supplanté?... Non ! de l'avoir tenté.

XLI. *

De scorto procaci, Formiani (Mamurræ) amico.

—

AN me, an illa puella defututa,
 Tota millia me decem poposcit?
 Ista turpiculo puella naso,
 Decoctoris amica Formiani?
 Propinqui, quibus est puella curæ,
 Amicos medicosque convocate:
 Non est sana puella; nec rogate
 Qualis sit: solet hæc imaginosum.

XLII. *

In Mæcham quamdam sædam inverecundamque.

—

ADESTE, hendecasyllabi, quot estis
 Omnes, undiquè, quotquot estis omnes.

XLI. *

Contre une courtisane exigeante, maîtresse du Formien (Mamurra).

—

COMMENT, ce vil rebut des plaisirs de Formie,
 Du hideux Mamurra cette hideuse amie,
 Avec son nez punais, ose me demander
 Dix mille écus?... Parens chargés de sa tutelle,
 Vite, des médecins! faites-la consulter!...
 Mais, ouvrant de grands yeux, vous demandez: «Qu'a-t-elle?»
 Quoi! la prétention absurde de la belle
 Ne vous fait-elle donc pas seulement douter
 Qu'elle a perdu le sens! Ah! bonnes gens! *Qu'a-t-elle!*

XLII.

Contre certaine fille galante, plus effrontée encore que laide.

—

A MOI donc, vers sanglans, mordantes épigrammes!
 Sous ma plume accourez en foule vous ranger!...

**Jocum me putat esse mœcha turpis ,
 Et negat mihi vostra reddituram
 Pugillaria , si pati potestis ;
 Persequamur eam , et reflagitemus.
 Quæ sit , quæritis ? illa , quam videtis
 Turpe incedere mimicè ac molestè ,
 Ridentem catuli ore Gallicani.
 Circumsistite eam , et reflagitate :
 « — Mœcha putida , redde codicillos ,
 Redde , putida mœcha , codicillos.
 Non assis facis ? O lutum , lupanar ,
 Aut si perditius potest quid esse. »
 Sed non est tamen hoc satis putandum.
 Quòd si non aliud potest , ruborem
 Ferreo canis exprimamus ore.
 Conclamate iterùm altiore voce :
 « — Mœcha putida , redde codicillos.
 Redde , putida mœcha , codicillos. »
 Sed nil proficimus ; nihil movetur.
 Mutanda est ratio , modusque vobis ,
 Si quid proficere ampliùs potestis :
 « Pudica et proba , redde codicillos. »**

La plus sotte Laïs, la plus laide des femmes
 Me prendre pour sa dupe!.. Oh! sachez m'en venger!
 Puisqu'elle se refuse à rendre les tablettes
 Qu'un jour je lui prêtai, venez à moi, mes vers!
 Poursuivons-la de cris et d'outrages divers!
 — Mais quelle est la coupable entre tant de coquettes?
 — Celle à qui vous voyez un maintien si niais,
 Un stupide souris, de burlesques manières,
 Des bras courts et pendans le long d'un corps épais;
 C'est là celle qu'il faut assaillir de nos pierres.

Allons, relançons-la sans pitié!... « Vil objet,
 » Mes tablettes!.... Ça donc, rends-les moi, beau sujet
 » Digne en tout de la hart!.. Rends-moi donc mes tablettes! »
 Elle ne répond pas, cette amante d'athlètes!...
 « Rebut de mauvais lieux, coureuse, et pis encor!.. »
 Quoi! ce n'est pas assez!... Reprenons notre essor:
 « Mes tablettes, infâme!... Infâme, mes tablettes!.. »
 Mais bah! peine perdue! efforts vains!.. Essayons
 De changer de langage! « Ah! vierge pudibonde,
 » Vous pour qui je professe une estime profonde,
 » Chaste Vestale, objet le plus décent du monde,
 » De grâce, rendez-moi mes tablettes, voyons!.. »

XLIII. *

In Formiani (Mamurræ) amicam turpem et invenustam.

SALVE, nec minimo puella naso,
Nec bello pede, nec nigris ocellis,
Nec longis digitis, nec ore sicco,
Nec sanè nimis elegante linguâ,
Decoctoris amica Formiani.
Ten' provincia narrat esse bellam?
Tecum Lesbia nostra comparatur?
O sæclum insipiens et inficetum!

XLIV. *

Ad atavium fundum suum Poeta convalescens.

O FUNDE noster, seu Sabine, seu Tiburs,
Nàm te esse Tiburtem autumant, quibus non est

XLIII. *

Contre la laide et sotte maîtresse du Formien (Mamurra).

—

NYMPHE au gros nez , au pied large , à l'œil louche ,
Nymphe aux doigts courts , nymphe à la grande bouche ,
Du Mamurra maîtresse peu farouche , —
Dans la province on te préfère en tout ,
Au doux objet qui me tient en servage !
Même , dit-on , pour ton rauque langage ,
Et pour ton plat et grotesque visage !...
O siècle , ô temps — délicats , pleins de goût !

XLVI. *

*Le poète encore convalescent remercie de sa guérison le champ qu'il
tient de ses pères.*

—

REÇOIS l'expression de ma reconnaissance ,
O champ de mes aïeux , aimable dépendance

Cordi Catullum lædere : at quibus cordi est ,
 Quovis Sabinum pignore esse contendunt :
 Sed , seu Sabine , sive veriùs Tiburs ,
 Fui libentèr in tuâ suburbanâ
 Villâ , malamque pectore expuli tussim ,
 Non immerenti quam mihi meus venter ,
 Dùm sumptuosas appeto , dedit , cœnas.
 Nàm , Sextianus dùm volo esse conviva ,
 Orationem in Antium petitozem
 Plenam veneni et pestilentiaë legit.
 Hic me gravedo frigida , et frequens tussis
 Quassavit , usquedùm in tuum sinum fugi ,
 Et me recuravi ocimoque et urticâ .

Quarè reffectus maximas tibi grates
 Ago , meum quòd non es ulta peccatum .
 Nec deprecor jam , si nefaria scripta
 Sexti recepso , quin gravedinem et tussim
 Non mi , sed ipsi Sextio ferat frigus ,
 Qui tunc vocat me , quum malum legit librum .

De Tibur, de Sabine, ou plutôt seulement
Du riche et gracieux Tibur, — comme le pense
Chacun de ceux qui sont mes amis franchement,
Et non du fonds moins beau, moins fécond de Sabine —
Comme feint de le croire un sot qui me chagrine !

Quelle obligation, mon champ, ne t'ai-je pas ?
Je ne suis délivré de cette toux maudite —
Par ma voracité gagnée en vingt repas,
Que depuis qu'en ces lieux je respire, j'habite.
Loin de moi désormais de même ont pris la fuite
La longue pesanteur de tête et le frisson,
Que m'avait procurés Sextius qui n'invite
Les gens à ses festins que pour leur faire ensuite
Écouter des discours glacés — de sa façon.

O mon champ, reçois donc mes actions de grâces,
Toi qui guéris ton maître en ses tristes disgrâces,
Au lieu plus fortement encor de le punir !

Et si le Sextius jamais à l'avenir
M'y r'attrape, — alors, oui, puissent fièvre et catarrhe
Tomber, ... non point sur moi, mais bien sur le barbare
Qui, pour nous ennuyer, chez lui nous fait venir !

XLV.

De Acmes et Septimii egregio amore.

ACMEN Septimius , suos amores ,
Tenens in gremio : « Mea , inquit , Acme ,
Ni te perditè amo , atque amare porrò
Omnes sum assiduè paratus annos ,
Quantum qui pote plurimum perire :
Solutus in Libyâ , Indiâve tostâ ,
Cæsio veniam obuius leoni ! »
Hoc ut dixit , Amor sinistram ut antè ,
Dextram sternuit approbationem .
At Acme levitèr caput reflectens ,
Et dulcis pueri ebrios ocellos
Illo purpureo ore suaviata :
« Sic , inquit , mea vita , Septimille ,
Huic uno domino usquè serviamus ,
Ut multò mihi major acriorque
Ignis mollibus ardet in medullis !
Hoc ut dixit , Amor , sinistram ut antè ,
Dextram sternuit approbationem .

XLV. *

Acmé et Septime, modèles de l'amour le plus parfait.

SEPTIME sur son cœur pressant sa douce Acmé,
Lui disait : « Bel objet qu'avec moi — tout adore,
» Si tu n'es de Septime éperdument aimé,
» Jusqu'au bord du tombeau si je ne t'aime encore,
» S'il est un seul amant autant épris que moi, —
» Qu'aux déserts Africains, seul, errant, plein d'effroi,
» Me surprenne un lion qui, vengeur, me dévore! »

Ainsi dit-il; Amour qui l'entendit,
D'un battement de son aile applaudit.

Alors Acmé, pressant de ses lèvres de rose
Les yeux ivres d'amour — de son amant, repose
Sa tête sur son cœur, et lui dit à son tour :
« Que pour nous il ne soit d'autre Dieu que l'Amour!
» Combien grand est son feu, ce feu qui me dévore
» Pour toi, mon bien-aimé, pour toi seul, nuit et jour!
» Oh! crois-le! plus que moi, nulle autre ne t'adore! »

Ainsi dit-elle; Amour qui l'entendit,
D'un battement de son aile applaudit.

Couple heureux! couple aimant, ainsi qu'aimé sans cesse!

Nunc ab auspicio bono profecti,
 Mutuis animis amant, amantur.
 Unam Septimius misellus Acmen
 Mavolt quàm Syrias Britanniasque :
 Uno in Septimio fidelis Acme
 Facit delicias libidinesque.
 Quis ullos homines beatiores
 Vidit? quis Venerem auspiciorem?

XLVI. *

Ad seipsum suosque comites, de adventu veris, navigator poeta.

JAM ver egelidos refert tepores :
 Jam cœli furor æquinoctialis
 Jucundis Zephyri silescit auris.
 Linquntur Phrygii, Catulle, câmpi,
 Nicææque ager uber æstuosæ.
 Ad claras Asiæ volemus urbes.
 Jàm mens prætrepidans avet vagari ;
 Jàm læti studio pedes vigescunt.
 O dulces comitum valete cœtus ,

Vénus même en secret à leurs feux s'intéresse! —
 A tous les vains trésors préférant son Acmé,
 Septime, heureux mortel, d'elle seule est aimé;
 Près d'elle, cet amant — le monde entier méprise,
 Et de lui sa maîtresse est toujours plus éprise.

Couple heureux que Vénus comble de sa faveur,
 Qui ne serait jaloux de tout votre bonheur?

XLVI. *

*Catulle chante le retour du printemps qui leur permet à ses amis
 et à lui de continuer leur navigation.*

LOIN de nous pour long-temps chassant les brumes grises,
 Le printemps nous revient avec ses tièdes brises,
 Ses doux parfums de fleurs, ses mille chants d'oiseaux :
 Abandonnons la rive, et, dans nos creux vaisseaux,
 Voyageurs curieux, remontant sur les eaux,
 Allons, après Nicée et les champs de Phrygie,
 Visiter les cités fameuses de l'Asie.
 Adieu donc, mes amis, adieu, déjà mon cœur
 Ivre de changement, en bondit de bonheur;

Longè quos simul à domo profectos
 Diversè variæ viæ reportant.

XLVII. *

Ad Porcium et Socratonem, Pisonis familiares nec-non assentatores.

PORCI et Socraton , duæ sinistrae
 Pisonis, scabies famesque mundi :
 Vos Veraniolo meo et Fabullo
 Verpus præposuit Priapus ille ?
 Vos convivia lauta sumptuosè
 De die facitis ; mei sodales
 Quærent in triviis vocationes ?

Adieu : mais puissions-nous, un jour, las des voyages,
Aux foyers paternels nous retrouver plus sages !

XLVII. *

A Porcius et à Socraton, familiers et complaisans de Pison.

—

Affreux Socraton et Porcius ! mains gauches
De l'avare Pison ! compagnons des débauches,
Et complice des vols — commis par ce hideux
Priape circoncis ! c'est donc vous qu'il préfère
A ce Véranius que j'aime comme un frère,
A ce Fabulle aussi que j'adore ! Et tous deux
A de larges festins que vainement envie
Chacun de mes amis — vous passez votre vie,
Tandis qu'eux vont quêtant par tous les carrefours
Des invitations dont ils manquent toujours !



XLVIII. *

Ad Juventium, pulcherrimum puerum Romanum.

MELLITOS oculos tuos , Juventi ,
Si quis me sinat usquè basiare ,
Usquè ad millia basiem trecenta ,
Nec unquàm saturum indè cor futurum est :
Non si densior aridis aristis
Sit nostræ seges osculationis !

XLIX. *

Ad Marcum Tullium Ciceronem, pro reddito munere, Catullus.

DISERTISSIME Romuli nepotum
Quot sunt, quotque fuère , Marce Tulli ,

XLVIII. *

A Juventia, jeune Romaine d'une grande beauté.

Tes yeux plus doux que l'or liquide de l'abeille,
Que ne puis-je à mon gré de baisers les couvrir !
Mille et mille , et puis cent sur ta bouche vermeille
Et sur ton jeune sein qui d'amour fait mourir —
Serait trop peu pour qui ne cesse de souffrir ;
Et quand de ces baisers la moisson amoureuse
En nombre passerait les épis que la faux
Fait tomber en Juillet, — mon âme désireuse,
Mon âme également sensible et langoureuse
Soupirerait après mille baisers nouveaux !

XLIX. *

A Cicéron. Remercimens d'un poète reconnaissant et modeste.

Toi qui , pour ta sagesse et tes prudens projets
Que l'on vit en tout temps couronnés de succès —

Quotque post aliis erunt in annis ; —
 Gratias tibi maximas Catullus
 Agit, pessimus omnium poeta :
 Tantò pessimus omnium poeta ,
 Quantò tu optimus omnium patronus.

L. *

*Ad Licinium, formosissimum amœnissimumque juvenem
 Veronensem.*

HESTERNO, Licini, die otiosi
 Multum lusimus in meis tabellis,
 Ut convenerat esse delicatos :
 Scribens versiculos uterque nostrum,
 Ludebat numero modò hoc, modò illoc,
 Reddens mutua per jocum atque vinum.
 Atque illinc abii, tuo lepore

D'une commune voix es proclamé grand homme ,
A l'état menacé — toi qui rendis la paix ,
Qui, le plus éloquent des orateurs de Rome ,
N'a jamais eu d'égal et n'en auras jamais , —
Oh ! daigne recevoir pour ces heures de paix ,
D'amour et de bonheur qui par toi me sont faites ,
Oh ! daigne recevoir pour ces mille bienfaits
Que tu répands sur moi , — mes remerciemens vrais !
 Oui , permets qu'en ces jours de fêtes ,
 J'offre au plus grand des orateurs ,
 Moi, le plus méchant des poètes ,
 Des remerciemens non menteurs !

L.*

A Licinia, jeune Véronaise aussi aimable que belle.

Hier, Licinia, dans un charmant loisir,
Nous avons fait assaut d'esprit, de poésie,
Et, l'âme noblement du feu sacré saisie,
Enfanté mille vers, fruits heureux du plaisir.
De l'amour et du vin pourtant le doux délire
Ne m'a pas empêché d'apercevoir en toi
Une amabilité, des grâces, un sourire,
Un charme séducteur qu'on ne saurait décrire

Incensus, Licini, facetiisque,
 Ut nec me miserum cibus juvaret,
 Nec somnus tegetet quiete ocellos;
 Sed toto indomitus furore lecto
 Versarer, cupiens videre lucem,
 Ut tecum loquerer, simulque ut essem.
 At defessa labore membra postquam
 Semimortua lectulo jacebant,
 Hoc, jucunde, tibi poema feci,
 Ex quo perspiceres meum dolorem.
 Nunc audax, cave, sis; precesque nostras,
 Oramus, cave despuas, ocelle,
 Ne pœnas Nemesis reposcat à te:
 Est vehemens Dea; lædere hanc caveto!

LI.

*Ad Lesbiam, ex græcâ poetriæ Sapphus mirabili ode
 ode imitata.*

ILLE mî par esse Deo videtur,
 Ille, si fas est, superare Divos,

Mais que j'ai su sentir. Aussi, rentré chez moi,
Je ne pus faire honneur à mon festin de roi ;
Et jamais, un instant, pendant la nuit entière,
Le sommeil bienfaiteur n'a fermé ma paupière.

J'ai passé cette nuit dans des pensers d'amour,
Agité, palpitant sur ma brûlante couche,
Et du jour — désirant, appelant le retour
Pour revoir tes beaux yeux, ton front si pur, ta bouche
Aux gracieux souris, aux discours enchanteurs !

Mais enfin, terminant cette longue tourmente,
A succédé bientôt une langueur charmante,
Un doux affaissement — dont les effets flatteurs
M'ont inspiré ces vers que brûlans je t'adresse.
Oh ! ne dédaigne pas mes vœux, car Némésis,
Cette divinité qu'implore la faiblesse,
Me vengerait bientôt de tes rogues mépris !

LI.

Ode à Lesbie. Imitation de la belle ode grecque de Sapho à Phaon.

IL est égal aux Dieux, il est, j'ose le dire,
Au-dessus des Dieux même, en son heureux délire,
Le mortel qui, ses yeux attachés sur tes yeux,

Qui sedens adversùs identidem te
Spectat et audit

Dulce ridentem , misero quod omnes
Eripit sensus mihi : nàm simùl te ,
Lesbia , adspexi , nihil est super mi

.....

Lingua sed torpet : tenuis sub artus
Flamma demanat : sonitu suopte
Tintinant aures : geminâ teguntur
Lumina nocte.

.....

Otium , Catulle , tibi molestum est ;
Otio exsultas , nimiùmque gaudes :
Otium et reges priùs , et beatas
Perdidit urbes.

Te contemple, t'écoute, obtient ton doux sourire,
Tes discours gracieux, —

Et s'enivre à longs traits de ce charme suprême
Qui, pour jamais troublant ma raison, de moi-même
Me détache, et me fait, sitôt que je te vois,
Perdre sens et raison, rougir, devenir blême
Et demeurer sans voix!

Oui, Lesbie, aussitôt que tu viens à paraître,
Ma langue meurt, un feu subtil parcourt mon être,
Un tintement subit bourdonne autour de moi,
Mes yeux d'un voile épais se couvrent, je sens naître
Et grandir mon émoi!

.....

A tort pour le repos seulement tu respirez :
L'inaction après laquelle tu soupirez
Est funeste aux amans, Catulle, songes-y.
Des monarques puissans, de florissans empires
Se sont perdus ainsi !

LII. *

Ad seipsum de Strumâ Nonio et Vatinio indignatus Catullus.

QUID est, Catulle, quid moraris emori?
Sellâ in curuli Struma Nonius sedet!
Per consulatum pejerat Vatinius!
Quid est, Catulle, quid moraris emori?

LIII. *

De quodam rudi et tirone et de Calvo Licinio.

RISI nescio quem modò in coronâ,
Qui, quùm mirificè Vatiniana
Meus crimina Calvus explicâsset,
Admirans ait hæc, manusque tollens:
» Dî magni! salaputium disertum! »

LII. *

*Catulle indigné de voir Vatinius et l'écrouelleux Nonius nommés
— l'un à l'Édilité, l'autre au Consulat.*

MEURS, Catulle ! d'un jour c'est avoir trop vécu !
 Quoi ! voir un Nonius — édile devenu !
 Quoi ! voir au consulat, par sa charge — qui jure
 Ce vil Vatinius, un infâme parjure
 A force de cabale à la fin parvenu !...
 Meurs, Catulle ! d'un jour c'est avoir trop vécu !

LIII. *

Naïveté d'un homme neuf ou d'un étranger sur Licinius Calvus.

J'AI bien ri, l'autre jour, dans une compagnie
 Où Calvus, avec feu, dévoilait l'infamie
 De ce Vatinius et si fier et si vil.
 L'orateur achevait de le décrire en somme ;
 Tout à coup un Gaulois — depuis la veille à Rome,
 Avec un accent aigre et dur, s'écrie : « Est-il,
 » Est-il, grands Dieux ! un plus éloquent morceau d'homme ? »

LIV.*

*Fragmentum epigrammaticum in Cæsaris cinædos et ipsum
Cæsarem.*

—

.....
 ΟΤΗΟΝΙΣ caput oppidò pusillum ,
 Subtile et leve peditum Libonis ,
 Vetti , rustice , semilauta crura ,
 Si non omnia displicere vellem
 Tibi , et Fuffetio seni recocto

 Irascere iterùm meis iambis
 Immerentibus , unice imperator !

LIV.

Fragment d'une épigramme contre César et ses mignons.

—

.....
 Certes, tu te connais en beautés, je le vois !
 Et tes mignons en sont une preuve certaine.
 Amoureux délicat, comme grand capitaine,
 Rome pour te louer n'a pas assez de voix.
 Qui pourrait en effet ne pas trouver charmante
 Du maigre et blême Othon la tête de fuseau ?
 Quelle jeune beauté ne voudrait être amante
 De ton Fuffétius, malgré son noir museau ?
 Qui n'aimerait aussi les jambes contournées
 De ton cher Vettius, et les soixante années
 Du dégoûtant Libon avec qui tu te plais
 Et qui ne sent, dit-on, ni le musc ni la rose ?
 Se peut-il que quelqu'un assez insolent — ose
 Ne pas trouver jolis les choix qu'ainsi tu fais ?
 Malheur à toi pourtant et redoute ma haine !
 Mes iambes vengeurs te poursuivront toujours !
 Pour la seconde fois, merveilleux capitaine,
 Mes vers narguent, sanglans, tes hideuses amours !

LV. *

Ad Camerium suum, ut illum reperiat Catullus.

ORAMUS, si fortè non molestum est,
Demonstres ubi sint tuæ tenebræ.
Te in campo quæsivimus minore,
Te in circo, te in omnibus tabellis,
Te in templo superi Jovis sacrato,
In Magni simul ambulatione:
Fœmellas omnes, amice, prendi,
Quas vultu vidi tamen sereno;
Has vel te sic ipse flagitabam:
 «**Camerium** mihi, pessimæ puellæ!.....»
Quædam inquit, nudum sinum reducens:
 «**En hic** in roseis latet papillis.»
Sed te jàm ferre Herculei labos est,
Tanto te in fastu negas, amice!
Dic nobis ubi sis futurus. Ede hoc
Audacter: committe, crede luci.
Nùm te lacteolæ tenent puellæ?

LV. *

Catulle à son ami Camérius que ses plaisirs ou ses affaires tenaient toujours hors de chez lui et rendaient introuvable.

JE t'en prie, apprends-moi, si cela ne te fâche,
Où ton individu, depuis un temps, se cache,
Mon cher Camérius. Partout je t'ai cherché
Et partout vainement : Cirque, temples, marché,
Bains publics, champ de Mars, boulevard de Pompée,
J'ai tout visité,..... tout, sans te trouver jamais.

Enfin, voyant toujours ma recherche trompée,
Dépité, mais riant encore, je me mets,
Arrêtant tour à tour par le forum nos belles,
A te redemander à toutes ces femelles.
Une d'elles, un jour, me montrant son sein nu :
« Camérius ! dit-elle, — il habite, inconnu,
» Cette prison de rose. » Oh ! c'est trop ridicule !
En honneur ! te trouver est un travail d'Hercule !
Quant à moi, j'y renonce ; ainsi donc, apprends-moi,
Sans plus long-temps ainsi me tenir en émoi,
En quel lieu je pourrai trouver ton personnage :
Ne crains rien, je serai pour toi discret et sage.

Si linguam clauso tenes in ore ,
 Fructus projicies amoris omnes :
 Verbosâ gaudet Venus loquelâ.
 Vel , si vis , licet obseres palatum ,
 Dùm vestri sim particeps amoris :
 Non custos si fingar ille Cretum ,
 Non si Pegaseo ferar volatu ,
 Non Ladas si ego , pennipesve Perseus ,
 Non Rhesi niveæ citæque bigæ :
 Adde hûc plumipedes volatilesque ,
 Ventorumque simul require cursum ,
 Quos junctos , Cameri , mihi dicares :
 Defessus tamen omnibus medullis ,
 Et multis languoribus peresus
 Essem , te , mî amice , quæritando.

LVI. *

Ad Marcum Porcium Catonem fabellator poeta.

O REM ridiculam , Cato , et jocosam ,
 Dignamque auribus , et tuo cachinno !
 Ride , quidquid amas , Cato , Catullum :

Ne seraient-ce point.... là.... quelques douces beautés
Qui, loin de tous les yeux, te tiendraient dans leurs chaînes?
Mais, tu ne sais donc pas que les plaisirs goûtés,
S'ils ne sont divulgués, ne sont que choses vaines?
Vénus aime l'éclat, Vénus aime à jaser,
Et tu fais le discret! C'est très-bien en user
Peut-être — vis-à-vis de tous nos gens du monde;
Mais vis-à-vis de moi, c'est en user très-mal!

Ça, dis-moi tes amours, fais-moi part de ton mal,
Avant que plus long-temps sur cela je te gronde.
Je suis brisé d'ailleurs, et vraisemblablement,
Si je continuais de te chercher dans Rome,
Avant que d'avoir pu te rencontrer, cher homme,
On m'aurait vu cent fois mourir d'épuisement.

LVI.*

Anecdote grivoise racontée au sévère Caton.

OH! l'aventure est trop plaisante et ridicule!
Je veux te la conter, tu vas rire, Caton!
Hier, étant allé chez sa belle, Catulle

Res est ridicula , et nimis jocosa.
 Deprendi modò pupulum puellæ
 Trusantem. Hunc ego , si placet Dionæ ,
 Pro telo rigidâ meâ cecidi.

LVII. *

In Cæsarem et Mamurram cinædos ira Catulliana.

PULCHRÈ convenit improbis cinædis
 Mamurræ pathicoque , Cæsarique.
 Nec mirum : maculæ pares utrisque ,
 Urbana altera , et illa Formiana ,
 Impressæ resident , nec eluentur.
 Morbosi paritèr , gemelli utrique :
 Uno in lectulo , erudituli ambo :
 Non hic , quàm ille , magis vorax adulter ,
 Rivales socii et puellularum.
 Pulchrè convenit improbis cinædis.

La trouva qui, gaîment et sans plus de façon,
 Initiait aux jeux d'amour — jeune garçon
 Qui se prêtait à tout sans frayeur ni scrupule.
 Quoiqu'à regret troublant aussi gente leçon,
 Inspiré par Vénus apparemment, Catulle
 Soudain d'un trait vengeur a frappé l'enfançon.
 Oh! l'aventure est trop plaisante et ridicule!

LVII. *

Troisième sortie de Catulle contre César et Mamurra.

—

INDIGNE Mamurra! vil César! couple infâme!
 Que vous êtes bien faits l'un pour l'autre! — Tous deux
 L'effroi des gens de bien! l'un que Rome diffame,
 L'autre qu'a diffamé Formie! objets hideux!
 Satyres dégoûtans! dans l'amoureuse lice
 Également connus! tous deux en tout égaux!
 Des deux sexes — tous deux honorables rivaux!
 Tous deux flétris! tous deux l'un de l'autre complice!
 Tous deux marqués au front par le cachet du vice!...
 Oh! moins de ressemblance entr'eux ont deux jumeaux!
 Indigne Mamurra! vil César! couple infâme!
 Que vous êtes bien faits l'un pour l'autre, héros
 Que d'une seule voix le peuple entier diffame!...

LVIII.

Ad Veronensem Cœlium, de Lesbiâ suâ Catullus.

COELI, Lesbia nostra, Lesbia illa,
 Illa Lesbia, quam Catullus unam
 Plus quàm se, atque suos amavit omnes,
 Nunc in quadriviis et angiportis
 Glubit magnanimos Remi nepotes.

LIX.

De Bononiensi Rufâ Menilî uxore et de mæchatore Rufulo.

BONONIENSIS Rufa Rufulum fellat,
 Uxor Menilî, sæpè quam in sepulcretis
 Vidistis ipso rapere de rogo cœnam,
 Quùm devolutum ex igne prosequens panem
 Ab semiraso tunderetur ustore?

LVIII. *

Catulle à son compatriote Célius, à propos de Lesbie.

Tu sais bien, Célius, cette jeune Lesbie
Que ton ami Catulle aimait.... plus que sa vie !
Eh bien ! à toutes gens maintenant, tous les jours,
Elle vend ses faveurs aux coins des carrefours,
Et du Peuple Romain satisfait les amours !

LIX. *

Contre Rufa de Bologne, Ménilus son mari et Rufulus son amant.

RUFA la Bolonaise a pris pour son amant
Le hideux Rufulus qu'elle sert bassement.
Qu'est-il là d'étonnant de la part d'une femme
Comme est celle du lourd Ménilus, une infâme
Qui ne vit qu'aux dépens des bûchers — sur lesquels
Souvent on peut la voir dérober mainte offrande
Pour assouvir sa faim, malgré les coups mortels

LX.*

Ad Lesbiam suam, ut creditur, Elegiacum fragmentum.

.....
 NUM te læna montibus Libyssinis,
 Aut Scylla latrans infimâ inguinum parte,
 Tam mente durâ procreavit ac tetrâ,
 Ut supplicis vocem in novissimo casu
 Contemptam haberes? O nimis fero corde!.....

LXI.*

In nuptias Juliae Aurunculejæ et Torquati Mallii Epithalamium.

COLLIS ô Heliconei
 Cultor, Uraniaë genus,

Dont la chargent toujours les esclaves cruels
 Qui gardent les tombeaux en leur enceinte grande.

LX.*

Fragment d'une Élégie qu'on croit adressée à Lesbie.

.....
 DE Scylla l'aboyante , en son triste séjour ,
 Ou d'une affreuse hyène , as-tu reçu le jour !
 Tiendrais-tu d'un lion des déserts de Lybie
 Ta froide cruauté , trop barbare Lesbie ?...
 Oh ! que d'un suppliant t'émeuve enfin la voix !...
 Quoi ! ton cœur resterait sans pitié , chaque fois !!.....

LXI.*

Épithalame sur les noces de Mallius et de Julie.

FILS d'Uranie , Hymen , toi — qu'on révère
 Sur l'Hélicon , toi dont le jeune époux

Qui rapis teneram ad virum
 Virginem, ô Hymenæe Hymen,
 Hymen ô Hymenæe!

Cinge tempora floribus
 Suaveolentis amaraci:
 Flammeum cape; lætus hùc,
 Hùc veni, niveo gerens
 Luteum pede soccum;

Excitusque hilari die,
 Nuptialia concinens
 Voce carmina tinnulâ,
 Pelle humum pedibus, manu
 Pineam quate tædam.

Nàmque Julia Mallio,
 Qualis Idalium colens
 Venit ad Phrygium Venus
 Judicem, bona cum bonâ
 Nubit alite virgo,

Floridis velut enitens
 Myrtus Asia ramulis,
 Quos Hamadriades Deæ
 Ludicrum sibi roscido
 Nutriunt humore.

Reçoit — joyeux et d'un front non sévère —
La vierge en pleurs arrachée à sa mère ,
Nous implorons ton pouvoir tendre et doux !

Viens , le front ceint d'œillets , de marjolaines ;
Porte en tes mains le voile nuptial ;
D'un brodequin fait de diverses laines
Pare ton pied — de la neige des plaines ,
Pour la blancheur éclatante, — rival.

Viens , en ce jour de fête si joyeuse ,
Dans tous les cœurs apporter la gaité ,
Et , secouant une torche d'yeuse ,
Dis , d'une voix pure , mélodieuse ,
Dis , en dansant , un hymne à la beauté.

Pleine d'attraits , voici venir Julie
Vers Mallius. — A Pâris autrefois
Telle s'offrit la reine d'Idalie ,
Telle s'offrit Vénus , mais moins jolie ,
Au pied d'Ida , sous l'ombrage des bois.

Tel est encor un myrte au vert feuillage
Que le Matin abreuve de ses pleurs ,
Qu'avec amour l'Hamadryade ombre ,
Que l'Aquilon respecte dans sa rage
Et que la Nuit couvre de blanches fleurs.

Quarè age hùc aditum ferens,
Perge linqere Thespiæ
Rupis Aonios specus,
Lympha quos super irrigat
Frigerans Aganippe :

Ac domum dominam voca
Conjugis cupidam novi,
Mentem amore revinciens,
Ut tenax hedera hùc et hùc
Arborem implicat errans.

Vos item simul integræ
Virgines, quibus advenit
Par dies, agite, in modum
Dicite : O Hymenæe Hymen,
Hymen ô Hymenæe !

Ut lubentiùs audiens,
Se citarier ad suum
Munus, hùc aditum ferat
Dux bonæ Veneris, boni
Conjugator Amoris.

Quis Deus magis ac magis
Est petendus amantibus ?

Telle est Julie aussi sage que belle :
Oh ! viens à nous , Dieu charmant , viens à nous ;
Tu ne peux être à nos désirs — rebelle ,
Viens ; l'hymne saint du poète t'appelle ,
Quitte Thespie et ses vallons si doux.

Amène ici la beauté qui soupire
Pour un époux ; viens enchaîner son cœur
Dans les liens de l'amoureux empire ,
Comme un lierre à qui sa force inspire
De s'attacher au jeune orme en vainqueur.

Et vous pourtant , vierges tendres et pures
Qu'un sort si beau peut-être attend demain ,
Pour le plaisir , ô beautés déjà mûres ,
Chantez en chœur — et que vos voix plus sûres ,
Doublant nos voix , disent le dieu d'Hymen.

Et de ces chants que la grâce parfaite
Ensemble attire et tienne ici charmés
Ce dieu d'Hymen et l'Amour pur , honnête ,
Pour que tous deux serrent dans cette fête
Les plus beaux nœuds que Vénus ait formés.

A des amans , quoi de plus favorable
Que l'Hyménée et sa puissante main ?

Quem colent homines magis
Cœlitum ? O Hymenæe Hymen ,
Hymen ô Hymenæe !

Te suis tremulus parens
Invocat, tibi virgines
Zonulâ soluunt sinus ,
Te timens cupidâ novos
Captat aure maritos.

Tu fero juveni in manus
Floridam ipse puellulam
Matris è gremio suæ
Dedis, ô Hymenæe Hymen ,
Hymen ô Hymenæe !

Nil potest sinè te Venus
Fama quod bona comprobet ,
Commodi capere : at potest ,
Te volente. Quis huic Deo
Compararier ausit ?

Nulla quit sinè te domus
Liberos dare , nec parens
Stirpe jungier : at potest ,
Te volente. Quis huic Deo
Compararier ausit ?

Quel Dieu plus cher aux hommes , plus aimable ,
Plus gracieux , plus doux , plus agréable
Et plus servi que toi , grand Dieu d'Hymen !

Pour ses enfans , le père à toi s'adresse ;
En ton honneur , la pudique beauté
De dénouer sa ceinture s'empresse ,
Et des nouveaux époux l'ardente ivresse
Frappe l'enfance en sa naïveté.

La jeune fille à tes fêtes menée
Prête à l'écart l'oreille à tes discours ,
Et , loin des pleurs maternels emmenée ,
Par toi la vierge à l'époux est donnée ;
Viens donc , Hymen , dieu d'Hymenée , accours !

Sans toi , Vénus n'a , malgré sa tendresse ,
Aucun plaisir par l'honneur avoué ;
Mais , dis un mot ! le blâme aussitôt cesse ,
L'honneur revient. Quel Dieu — par sa sagesse
Est plus que toi digne d'être loué ?

Il n'est , sans toi , rien qui se perpétue ,
Point de maison qui ne touche à sa fin ;
Sans tes bienfaits , sans ta douce venue ,
Une famille est à jamais perdue :
Quel puissant Dieu peut t'égalier enfin ?

Quæ tuis careat sacris,
 Non queat dare præsidēs
 Terra finibus : at queat,
 Te volente. Quis huic Deo
 Compararier ausit ?

Claustra pandite januæ,
 Virgo adest. Viden', ut faces
 Splendidas quatiunt comas ?
 Sed moraris, abit dies ;
 Prodeas, nova nupta.

Tardet ingenuus pudor ;
 Quæ tamen magis audiens,
 Flet, quòd ire necesse sit.
 Sed moraris, abit dies ;
 Prodeas, nova nupta.

Flere desine. Non tibi,
 Aurunculeja, periculum est,
 Ne quæ fœmina pulchrior
 Clarum ab Oceano diem
 Viderit venientem.

Talis in vario solet
 Divitis domini hortulo

Oui , sans tes lois saintes , incontestables ,
L'homme verrait — de la propriété
Cesser les droits augustes , respectables :
Par toi seul donc toutes choses sont stables ;
Il n'est nul Dieu qui t'égale en bonté !

Mais , ouvrez-vous , portes du sanctuaire ,
Voici la vierge , et c'est déjà fort tard ;
Prêtez , flambeaux , votre jour tutélaire :
Vierge , parais à leur vive lumière ,
Vois , le jour fuit , viens-t'en , plus de retard !

Une pudeur naïve encor l'arrête ;
Et , plus docile , à l'heure du départ ,
Timidement elle pleure en cachette —
L'aimable enfant. Mais , candide fillette ,
Vois , le jour fuit , viens-t'en , plus de retard !

Sèche tes pleurs ; sans craindre de rivale ,
Que ta beauté vienne orner ce séjour ,
Car nulle femme aujourd'hui ne t'égale :
Jamais pour toi la rive orientale
N'a , par ses feux , annoncé plus beau jour !

Telle s'élève et brille l'hyacinthe ,
Parmi les fleurs qui composent sa cour ;

**Stare flos hyacinthinus.
Sed moraris , abit dies ;
Prodeas , nova nupta.**

**Prodeas , nova nupta , si
Jàm videtur ut audias
Nostra verba. Viden' ? faces
Aureas quatiunt comas.
Prodeas , nova nupta.**

**Non tuus levis in malâ
Deditus vir adulterâ ,
Probra turpia persequens ,
A tuis teneris volet
Secubare papillis :**

**Lenta qui velut assitas
Vitis implicat arbores ,
Implicabitur in tuum
Complexum. Sed abit dies ;
Prodeas , nova nupta.**

**O beata nec atra nox !
O cubile , quot omnibus
Candido pede lectulis !....
Sed moraris , abit dies ;
Prodeas , nova nupta.**

Mais , jeune épouse , enfin bannis la crainte :
C'est trop tarder ; fais cesser notre plainte
En paraissant , car déjà meurt le jour.

Parais , parais , ô jeune fiancée !
Rends-toi , de grâce , à nos sages avis ;
Des flambeaux d'or — vois la flamme élançée
Par intervalle à peine balancée ,
Oh ! parais donc en ce sacré parvis.

Et ton époux — dans un lit adultère
Ne prendra plus de ces honteux plaisirs ,
Tant réprouvés par l'Hyménée austère ;
Mais amoureux et fidèle au contraire ,
Ce n'est qu'en toi qu'il aura ses désirs.

Il ne voudra désormais plus connaître
La volupté — qu'en tes bras caressans ,
Et sur ton sein il voudra toujours être ,
Ainsi qu'on voit la vigne — autour du hêtre
Qui la soutient , poser ses jets puissans.

O nuit d'hymen ! ô nuit voluptueuse !.....
Prolonge , ô Nuit , ta marche dans les cieux !.....
Toi , lit brûlant , couche trop somptueuse ,
Que de tes pieds l'ivoire fastueuse
Cache l'hymen et ses assauts joyeux !

Quæ tuo veniunt hero ,
 Quanta gaudia , quæ vagâ
 Nocte , quæ mediâ die
 Gaudeat!... Sed abit dies ;
 Prodeas , nova nupta.

Tollite , ô pueri , faces :
 Flammeum video venire.
 Ite , concinite in modum :
 Io , Hymen Hymenæe , io ;
 Io , Hymen Hymenæe !

Neu diù taceat procax
 Fescennina locutio ,
 Neu nuces pueris neget
 Desertum domini audiens
 Concubinus amorem.

Da nuces pueris , iners
 Concubine ; satis diù
 Lusisti nucibus. Lubet
 Jàm servire Thalassio.
 Concubine , nuces da.

Sordebam tibi , villice
 Concubine , hodiè atque heri :

Discret témoin du bonheur de ton maître ,
Des feux d'amour cher et sacré réduit ,
Que de plaisirs pour lui tu vas voir naître!....
Ah! sois toujours le seul à les connaître!
Le Jour serait trop jaloux de la Nuit!.....

Et vous, enfans, — loin des lieux du mystère ,
Vite emportez ces flambeaux, car je vois
Déjà venir vers la couche prospère
L'épouse au voile allongé jusqu'à terre.....
Chantez l'Hymen avec vos fraîches voix.

Que la gaité cependant nous inspire :
Tandis qu'on jette à ces enfans — les noix
Que veut l'usage, en un bruyant délire ,
Joyeux amis, permettons-nous de rire
Du lourd Hymen si jaloux de ses droits.

Que ce soit toi, jeune et blonde maîtresse
Que Mallius hier aimait encor ;
Oui, que ce soit toi dont la faveur cesse ,
Qui jette enfin aux enfans, sans tristesse ,
Les noix — pour eux préférables à l'or.

Après ces noix vois-les courir : ton âge
T'a, pour jamais, interdit de tels jeux ,

Nunc tuum cinerarius
 Tundet os. Miser, ha! miser
 Concubine, nuces da.

Diceris malè te à tuis,
 Unguentate, glabris, marite,
 Abstinere : sed abstine.

Io, Hymen Hymenæe, io ;
 Io, Hymen Hymenæe!

Scimus hæc tibi, quæ licent
 Sola, cognita : sed marito
 Ista non eadem licent.

Io, Hymen Hymenæe, io ;
 Io, Hymen Hymenæe!

Nupta, tu quoque, quæ tuus
 Vir petet, cave ne neges,
 Ne petitum aliundè eat.

Io, Hymen Hymenæe, io ;
 Io, Hymen Hymenæe!

En tibi domus ut potens,
 Et beata viri tui,
 Quæ tibi sene serviet.

Io, Hymen Hymenæe, io ;
 Io, Hymen Hymenæe!

Et sans pitié le fer déjà ravage
Tes longs cheveux ; mais , grâce à ce dommage ,
Tu cesseras de mépriser nos feux .

Cher Mallius , vingt esclaves jolies
T'offraient , dit-on , le plaisir dans leurs bras ,
Et , des faveurs de leur maître embellies ,
Savaient , doublant d'enivrantes folies ,
Rendre plus vifs tes amoureux ébats .

A ta bouillante et fouguese jeunesse
Ces passe-temps pouvaient être permis ;
Mais un époux doit n'avoir pour maîtresse
Que celle à qui , par amour et tendresse ,
D'être toujours fidèle il a promis .

Et toi , Julie , au désir légitime
De cet époux — ne vas rien refuser !
De tes refus tu deviendrais victime :
Portant ailleurs ses feux et son estime ,
De ces refus , lui , saurait trop user .

Mais te voilà dans la maison splendide
D'un époux riche et puissant , qui , toujours
Lisant d'avance en ton âme candide ,
Tes moindres vœux d'enfant douce et timide ,
Les préviendra jusqu'à ses derniers jours ;

Usquè dùm tremulum movens
 Cana tempus anilitas
 Omnia omnibus annuit.
 Io, Hymen Hymenæe, io;
 Io, Hymen Hymenæe!

Transfer omine cum bono
 Limen aureolos pedes,
 Rasilemque subi forem.
 Io, Hymen Hymenæe, io;
 Io, Hymen Hymenæe!

Adspice intus ut accubans
 Vir tuus Tyrio in toro,
 Totus immineat tibi.
 Io, Hymen Hymenæe, io;
 Io, Hymen Hymenæe!

Illi, non minus ac tibi,
 Pectore uritur intimo
 Flamma, sed penitè magis.
 Io, Hymen Hymenæe, io;
 Io, Hymen Hymenæe!

Mitte brachiolum teres,
 Prætextate, puellulæ.
 Jàm cubile adeat viri.

Oui, jusqu'au jour où la froide vieillesse
Fera branler son front veuf de cheveux :
Mais jusque-là, remplis de hardiesse,
Vivez tous deux en paix, joie et liesse,
De l'hyménée épuisant tous les feux !

Pour toi, Julie, ont parlé les augures :
Que tes pieds blancs sur leurs cothurnes d'or,
Te conduisant sous ces riches tentures,
T'approchent donc des voluptés futures,
Pendant qu'ici l'Hymen se chante encor.

En attendant que dans tes bras il vole,
Vois Mallius — d'un œil plein de désirs,
Sans proférer une seule parole,
Te dévorer, et sur la pourpre molle
Par le repos préluder aux plaisirs.

Comme le tien, et bien plus même encore
Des feux d'amour brûle son jeune cœur ;
Sensible et noble, en silence il t'adore,
Et pour toi seule en son âme il implore
L'Amour ardent que suit l'Hymen vainqueur.

Blond conducteur de la blonde épousée,
Va, quitte enfin l'ivoire de son bras ;
Laisse-la donc entrer — blanche et rosée

Io, Hymen Hymenæe, io;
Io, Hymen Hymenæe!

Vos bonæ senibus viris
Cognitæ benè fœminæ,
Collocate puellulam.
Io, Hymen Hymenæe, io;
Io, Hymen Hymenæe!

Jàm licet venias, marite:
Uxor in thalamo est tibi
Ore floridulo nitens,
Alba parthenice velut
Luteumve papaver.

At, marite, (ita me juvent
Cœlites!) nihilominus
Pulcher es, neque te, Venus,
Negligit. Sed abit dies:
Perge, ne remorare.

Non diu remoratus es.
Jàm venis. Bona te Venus
Juverit: quoniam palàm
Quod cupis, capis, et bonum
Non abscondis amorem.

Au lit d'hymen, et d'une voix aisée
Dis avec nous l'Hymen et ses ébats.

Vous cependant, dont les vertus austères
Ont toujours fait le bonheur d'un époux,
Couchez la vierge, ô respectables mères,
Et dites-lui de l'hymen les mystères,
Et puis chantez l'Hyménée avec nous.

Heureux époux ! tu le peux et tu l'oses,
Viens ; de son lit l'épouse te sourit :
Va moissonner et ses lys et ses roses !.....
L'Hymen est bien la plus douce des choses,
Quand toutefois avec l'Amour il vit !

Certes, Julie est gracieuse et belle ;
Mais son époux, les Dieux m'en sont témoins !
N'est pas moins beau, pas moins gracieux qu'elle ;
Puis à Vénus, puis à l'Amour fidèle
Si l'un est cher, l'autre ne l'est pas moins.

Voici l'époux. Impatience aimable !
De ses faveurs puisse Amour le combler !
Puisse Vénus l'avoir pour agréable,
Et se montrer à ses feux — favorable,
Feux trop charmans pour les dissimuler !

Ille pulviis Erythri,
Siderumque micantium
Subducat numerum prius,
Qui vostri numerare vult
Multa millia ludi.

Ludite, ut lubet, et brevi
Liberos date. Non decet
Tâm vetus sine liberis
Nomen esse: sed indidem
Semper ingenerari.

Torquatus volo parvulus
Matris è gremio suæ
Porrigenis teneras manus,
Dulce rideat ad patrem,
Semibiante labello.

Sit suo similis patri
Mallio, et facile insciis
Noscitetur ab omnibus,
Et pudicitiam suæ
Matris indicet ore.

Talis illius à bonâ
Matre laus genus approbet,
Qualis unica ab optimâ

Que de plaisirs !.... Que de baisers de flamme !....
On compterait moins difficilement
Les sables d'or où la bruyante lame
Vient expirer , les flots que fend la rame ,
Les feux semés au front du firmament !.....

Ébattez-vous , livrez-vous sans contrainte
A tout le feu d'un mutuel amour ,
Et que vos jeux — à la patrie en plainte
Donne bientôt maints rejetons , de crainte
Qu'un de ses noms antiques meure un jour.

Puisse bientôt , sur le sein de Julie ,
En folâtrant , un jeune Torquatus
Tendre à son père une main — accueillie
Avec transport , et sa bouche jolie
Par ses souris annoncer ses vertus.

Garans certains de celles de sa mère ,
De cet enfant puissent les traits chéris
Rappeler ceux de son valeureux père ,
Et , d'un accord unanime , le faire
Connaître à tous pour son digne et vrai fils !

Par un renom d'honneur et de sagesse ,
Renom bien doux et jamais contesté ,
Puisse sa mère attester sa noblesse !

**Matre Telemacho manet
Fama Penelopeo.**

**Claudite ostia , virgines :
Lusimus satis. At , boni
Conjuges , benè vivite , et
Munere assiduo valentem
Exercete juventam !**

PARTIS PRIORIS FINIS.

Fier fut ainsi Télémaque sans cesse
— De Pénélope et de sa chasteté.

Mais c'est assez ; fermez le sanctuaire ,
Cessez vos chants et quittez ce séjour ,
Jeunes objets qui trop bien savez plaire ;
Et vous , époux-amans , couple exemplaire ,
Goûtez long-temps le bonheur et l'amour !

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

CAII SEU QUINTI
VALERII CATULLI

VERONENSIS

EROTICA NEC-NON EPIGRAMMATICA

CARMINA.

PARS ALTERA,

VERSIBUS IMPARITÈR JUNCTIS INSTITUTA.

CARMEN I. *

In Rufum quemdam, Catulli rivalem frustratum.

NOLI admirari quare tibi fœmina nulla ,
Rufe , velit tenerum supposuisse femur :
Non si illam raræ labefactes munere vestis ,
Aut pelluciduli deliciis lapidis.
Lædit te quædam mala fabula , quâ tibi fertur

TRADUCTION COMPLÈTE

EN VERS FRANÇAIS

DES POÉSIES ÉROTIQUES ET ÉPIGRAMMATIQUES

DE CATULLE.

SECONDE PARTIE,

COMPOSÉE DE POÉSIES ÉCRITES EN VERS INÉGAUX OU DISTIQUES.

I. *

*A un certain Rufus, rival d'amour sur lequel Catulle l'avait
emporté.*

CESSERAS-TU bientôt de t'étonner, Rufus,
De voir que chaque belle à tes feux se dérobe,
Et qu'offerts de ta part, — un brillant, une robe
Ne t'obtiennent jamais que d'insultans refus?
Dans Rome court un bruit qui t'est peu favorable :

Valle sub alarum trux habitare caper.
 Hunc metuunt omnes: neque mirum; nàm mala valdè est
 Bestia, nec quicum bella puella cubet.
 Quarè aut crudelem nasorum interfice pestem,
 Aut admirari desine cur fugiunt.

II.

De fæminei amoris inconstantid.

NULLI se dicit mulier mea nubere malle
 Quàm mihi, non si se Juppiter ipse petat.
 Dicit: sed mulier cupido quod dicit amanti,
 In vento et rapidâ scribere oportet aquâ.

III. *

Ad Amicum suum Virronem solandum.

SI quoi, Virro, bono sacer alarum obstitit hircus,
 Aut si quem meritò tarda podagra secat:

Tu sens le bouc , dit-on ; et , si tu ne le sais ,
C'est ce bruit-là qui seul cause tes succès :
Car pour quelle beauté serais-tu tolérable ?

Si donc tu veux avoir près des belles — accès ,
Cesse d'empoisonner tout un sexe adorable ,
Ou ne t'étonnes plus de ton peu de succès.

II.

Inconstance des femmes en amour.

DE n'aimer que moi seul , à Jupiter lui-même
D'aller me préférant , — jure celle que j'aime ;
Mais , qui ne sait qu'il faut écrire les sermens
D'une femme — sur l'onde ou sur l'aile des vents ?

III. *

Consolation à un ami trahi par sa maîtresse.

EH ! laisse à ton rival le soin de ta vengeance ,
Trop fortuné Virron ! et , d'un perfide ami ,

Æmulus iste tuus , qui vestrum exercet amorem ,
Mirificè est à te nactus utrumque malum.
Nàm quotiès futuit , totiès ulciscitur ambos :
Illam affligit odore , ipse perit podagrâ.

IV. *

Ad perjuram amantem Lesbiam.

DICEBAS quondàm , solum te nôsse Catullum ,
Lesbia ; nec , præ me , velle tenere Jovem.
Dilexi tùm te , non tantùm ut vulgus amicam ,
Sed pater ut gnatos diligit et generos.
Nunc te cognovi. Quarè , etsi impensius uror ,
Multo mi tamen es vilior et levior.
Quis potis est ? inquis. Quòd amantem injuria talis
Cogit amare magis , sed benè velle minùs.

D'une amante parjure , indigne et sotte engeance ,
Il te fera raison , certe , et non à demi ;
Car , infect et goutteux comme il est , il effraie
Vénus et les Amours , et quand le traître fraie
Avec ton infidèle — il ne fait qu'infecter
La belle , et qu'aux douleurs de sa goutte ajouter.

IV.*

*A Lesbie , la plus perfide et pourtant toujours la plus aimée des
maitresses.*

AUTREFOIS tu disais n'aimer que ton Catulle ,
Lui seul avait trouvé le chemin de ton cœur ,
Et rien , ajoutais-tu sans honte ni scrupule ,
Ne dépossèderait un aussi doux vainqueur.

Que je t'aimais alors ! Qu'alors j'étais crédule !
Mais , perfide , aujourd'hui je te connais enfin !
Pourtant , je t'aime encor !.. mais c'est , ô ridicule !
C'est en n'ignorant pas que mon cœur t'aime en vain ,
Car c'est sans t'estimer que pour toi ce cœur brûle !

V.*

In Ingratum.

DESINE de quoquam quidquam benè velle mereri,
Aut aliquem fieri posse putare pium.
Omnia sunt ingrata : nihil fecisse benignè est :
Immò etiam tædet, tædet obestque magis :
Ut mihi, quem nemo graviùs nec acerbiùs urget,
Quàm modò qui me unum atque unicum amicum habuit.

VI.*

In Gellium, nefandum adulterum.

GELLIUS audierat patrum objurgare solere,
Si quis delicias diceret, aut faceret.
Hoc ne ipsi accideret, patrii perdepsit ipsam
Uxorem, et patrum reddidit Harpocratem.
Quod voluit, fecit : nam, quamvis inrumet ipsum
Nunc patrum, verbum non faciet patruus.

V.*

Contre un ingrat.

ON ne trouve en nos jours plus de reconnaissance :
Il n'est que des ingrats — que même l'on offense
Quand on croit par ses soins les obliger. Ainsi,
Naguère encor j'étais le plus fidèle ami
D'un homme que je sauve, ... Eh bien ! en récompense,
Cet homme est devenu mon mortel ennemi !

VI.*

Contre Gellius, galant aux criminelles amours.

IL savait — Gellius — qu'un oncle toujours gronde,
Qu'un oncle d'un neveu les moindres plaisirs fronde :
Or, pour faire du sien un Harpocrate, il a
Mis dans ses intérêts sa tante; et depuis, bah !
Il fait tous ce qu'il veut. C'est ainsi qu'on fait taire
Les plus rudes censeurs — avec du savoir-faire.

VII. *

Ad Lesbiam quamvis perfidam amatam semp̄r.

NULLA potest mulier tantum se dicere amatam

Verè, quantum à me, Lesbia, amata, mea, es.

Nulla fides ullo fuit unquam fœdere tanta,

Quanta in amore tuo ex parte reperta meâ est.

Nunc est mens adducta tuâ, mea Lesbia, culpâ,

Atque ita se officio perdidit ipsa pio,

Ut jam nec benè velle queam tibi, si optima fias,

Nec desistere amare, omnia si facias.

VIII. *

In Rufum, inofficiosum sodalem insectatio.

RUFE, mihi frustrâ ac nequicquam credite amice,

Frustrâ? immò magno cum pretio atque malo:

Siccine subrepsti mi, atque intestina perurens

VII. *

A Lesbie, toujours aimée par Catulle, mais désormais objet d'un amour sans estime.

JAMAIS femme n'a pu se dire autant aimée
Que tu l'es, toi pour qui mon âme est enflammée !
Jamais traité ne fut aussi fidèlement
Observé — que le fut mon amoureux serment !...

Et toi, tu me réponds par une perfidie
Qui ne peut affaiblir l'amour que j'ai pour toi, —
Ni me faire oublier qu'un jour tu fus sans foi,
Quand tu me reviendrais plus aimante, ô Lesbie !

VIII. *

Reproches à Rufus, ami sans égard ni délicatesse.

JE n'ai que trop appris à mes dépens, perfide,
A connaître ta fausse amitié ! Dans mon sein,
As-tu pu, sans rougir, de voluptés avide,

Mi misero, eripuisti omnia nostra bona?
 Eripuisti, heu! heu! nostræ crudele venenum
 Vitæ, heu! heu! nostræ pestis amicitiae!

.....

 Sed nunc id doleo, quod puræ impura puellæ
 Suavia comminxit spurca saliva tua.
 Verum id non impunè feres: nam te omnia sæcla
 Noscent, et qui sis fama loquetur anus!

 IX.*

De Gallo, lenone inconsulto.

GALLUS habet fratres, quorum est lepidissima conjux
 Alterius, lepidus filius alterius.
 Gallus homo est bellus: nam dulces jungit amores,
 Cum puero ut bello bella puella cubet.
 Gallus homo est stultus, nec se videt esse maritum,
 Qui patruus patruï monstret adulterium.

Porter ainsi la mort par un lâche dessein !
M'enlever froidement celle qui m'était chère !...
Pour mon sensible cœur perte à toujours amère
Qui m'arrache à la fois à deux illusions !...
Grâce à toi, j'ai perdu mon ami, ma maîtresse,
Hélas ! tous les objets de mes affections !...

Eh quoi ! ton souffle impur (affreuses visions !)
A donc souillé, flétri sa bouche enchanteresse !
Ah !!... Mais ne laissons pas un tel crime impuni !
Aux siècles à venir je veux ici te peindre ,
Et, pour m'avoir ainsi contre l'amour fait plaindre,
Et partout et toujours tu vas être honni !

IX. *

Sur Gallus, appareilleur inconsidéré.

UN frère de Gallus a jeune et belle femme,
Un autre a fils bel homme et fort gentil garçon,
Et Gallus, oncle rare, accouple sans façon
L'aimable jouvencel et la charmante dame.
Mais Gallus pourrait bien un jour se ronger l'âme
D'avoir à son neveu donné telle leçon,
Car Gallus, après tout, comme son frère a femme !

X.*

In Lesbium, rivalem fortunatum.

LESBIUS est pulcher : quidni ? quem Lesbia malit ,
 Quàm te cum totâ gente , Catulle , tuâ.
 Sed tamen hic pulcher vendat cum gente Catullum ,
 Si tria notorum suavia reppererit.

XI.*

Ad Gellium, turpem cinædum.

Quid dicam , Gelli , quarè rosea ista labella
 Hibernâ fiant candidiora nive ?
 Manè domo quùm exis , et quùm te octava quiete
 E molli longo suscitât hora die ?
 Nescio quid certè est. An verè fama susurrat ,
 Grandia te medii tenta vorare viri ?

X. *

Contre certain rival de Catulle plus heureux que lui auprès de Lesbie.

IL est beau, Lesbius!... Mais, oui, puisqu'une.... bête
Le préfère à Catulle ainsi qu'à tous les siens.
Ah! qu'il nous vende donc, moi Catulle et les miens,
S'il trouve à ses baisers quelqu'un qui se soumette!

XI. *

A Gellius, débauché usé.

M'EXPLIQUERAI-JE enfin, Gellius, pourquoi donc
Tes lèvres où brillait l'incarnat de la rose
Sont depuis quelque temps blanches s'il en fut onc,
Et surtout le matin — lorsqu'encor tout repose
Et que furtivement, toi, tu sors, puis encor
Quand, t'arrachant d'un lit où s'étend ta mollesse,
La huitième heure aussi te fait prendre l'essor?...
Dois-je en croire les bruits qui t'accusent sans cesse

Sic certè : clamant Victoris rupta miselli
Ilia , et emulso labra notata sero.

XII.*

Ad Juventium, ob alium sibi prælatum objurgatio.

NEMONE in tanto potuit populo esse , Juventi ,
Bellus homo , quem tu diligere inciperes ?
Præterquàm iste tuus moribundâ à sede Pisauri
Hospes , inauratâ pallidior statuâ ,
Qui tibi nunc cordi est , quem tu præponere nobis
Audes ? Ah ! nescis quod facinus facias !

De commettre gaiement mainte infâme bassesse ?
 Mais certe , il le faut bien , car — de ton cher Victor
 L'épuisement subit , et la pâleur honteuse
 Que présente à nos yeux ta bouche en vain menteuse —
 Ne déposent que trop contre vos faits gentils !
 En vain donc voudriez-vous éviter nos mépris !

XII. *

Reproches à Juventia sur un choix peu honorable pour elle.

JEUNE Juventia , qu'as-tu fait de tes yeux ?
 Quoi ! parmi tant de gens aimables ,
 Parmi tant d'objets agréables
 Qui soupirent pour toi , qui t'adressent leurs vœux ,
 C'est sur un déterré de Pisaure , au teint jaune ,
 A la face allongée , à l'air cadavéreux ,
 Sur un sujet plus laid , plus sordide qu'un Faune
 Que va tomber ton choix !... et ton cœur bas se donne —
 Avec plaisir encor — à ce satyre affreux !
 L'étrange goût vraiment que le tien ! Il m'étonne ,...
 Il m'indigne plutôt — ce crime ténébreux ! !...

XIII.

Ad Quinctium, ut suis parcat amoribus.

QUINCTI, si tibi vis oculos debere Catullum ,
Aut aliud , si quid carius est oculis ,
Eripere ei noli , multò quod carius illi
Est oculis , seu quid carius est oculis.

XIV.

In Lesbicæ maritum. Interpretatio Lesbianæ maledicentiæ.

LESBIA mi , præsentē viro , mala plurima dicit :
Hoc illi fatuo maxima lætitia est.
Mule , nihil sentis. Si nostri oblita taceret ,
Sana esset : quòd nunc gannit et obloquitur ,
Non solum meminit , sed , quæ multò acrior est res ,
Irata est : hoc est , uritur et loquitur.

XIII.

A Quinctius, rival de Catulle auprès de Lesbie.

Si tu veux , Quinctius , être aimé de Catulle ,
Cesse au plus tôt d'avoir le projet ridicule
De lui souffler l'objet si doux de ses amours :
Tu lui deviendras cher ainsi plus que ses jours.

XIV.

*Contre le mari de Lesbie. Interprétation à donner à une colère
de femme.*

En présence du sot qu'elle a pris pour époux ,
Lesbie , avec fureur , me prodigue l'outrage ;
Et le pauvre benêt , la voyant faire rage ,
Me croit fort atteré sous ce bruyant courroux :
Nigaud qui n'entend rien aux ruses de sa femme ,
Qui ne sait pas connaître un dépit déguisé ,
Et qui ne comprend pas qu'ainsi la bonne dame
Fait preuve d'un amour d'autant plus aiguë.

XV.

De quodam Arrio vocales aspero spiritu cunctas efferrente.

COMMODA dicebat, si quandò commoda vellet
Dicere, et HINSIDIAS Arrius *insidias*;
Et tùm mirificè sperabat se esse locutum,
Quùm, quantum poterat, dixerat HINSIDIAS.
Credo sic mater, sic Liber, avunculus ejus,
Sic maternus avus dixerit, atque avia.
Hoc misso in Syriam, requièrant omnibus aures,
Audìbant eadem hæc lenitèr et levitèr.
Nec sibi postillà metuebant talia verba,
Quùm subitò adfertur nuntius horribilis:
Ionios fluctus, postquàm illuc Arrius isset,
Jàm non *Ionios* esse, sed HIONIOS.

XV.

Contre un certain Arrius, parleur impertinent qui chargeait tous les mots d'une ou de plusieurs aspirations.

D'ASPIRER tous les mots s'étant fait une mode,
S'il faut dire *commode*, Arrius dit *Khommode*,
Et, plus son dur gosier aspire fortement,
Plus Arrius se croit beau parleur. Mais vraiment,
Chez lui ce vice étrange est chose héréditaire :
C'est ainsi que parlaient son aïeul et son père.
Pour la Syrie, un jour, nous le vîmes partir ;
Hors d'insulte chacun crut dès-lors son ouïe,
Chacun d'un doux espoir eut son âme éblouie :
Quand voilà qu'il revient et nous fait avertir
Que depuis son retour — grâce à son harmonie —
La mer Ionienne est la mer *d'Hihonike*.

XVI.

In Lesbiam.

—

ODI et amo. Quarè id faciam , fortassè requiris.
Nescio , sed fieri sentio , et excrucior.

XVII. *

Quinctia Veronensis Lesbicæ comparata.

—

QUINCTIA formosa est multis: mihi candida , longa ,
Recta est. Hoc ego sic singula confiteor ;
Totum illud , FORMOSA , nego : nàm nulla venustas ,
Nulla in tàm magno est corpore mica salis.
Lesbia formosa est : quæ cùm pulcherrima tota est ,
Tùm omnibus una omnes surripuit Veneres.

XVI.*Contre Lesbie.*
—

J' AIME et je hais. Quel bizarre partage !
Sans pouvoir l'expliquer , je le sens et j'enrage !

XVII. **Comparaison entre Lesbie et Quinctia de Vérone.*
—

BELLE aux yeux de plusieurs , Quinctia n'est aux miens
Que blanche , grande et droite ; et certes , je conviens
Que le nier serait injustice ou folie.
Quinctia n'est pourtant ni belle ni jolie ,
Parce qu'elle est d'ailleurs sans grâces , sans attraits.
Une femme vraiment fort belle , c'est Lesbie :
Tout en elle est parfait , séduit ou fait envie ;
Tout en elle est si beau , si gracieux , si frais ,
Que qui la voit s'écrie — et la croit embellie
Au détriment de mille et mille autres objets.

XVIII. *

Ad Incestum Gellium.

—

QUID facit is , Gelli , qui cum matre atque sorore
 Prurit , et abjectis pervigilat tunicis ?
QUID facit is , patrum qui non sinit esse maritum ?
 Ecquid scis , quantum suscipiat sceleris ?
SUSCIPIT , ô Gelli , quantum non ultima Tethys ,
 Non genitor Nympharum abluit Oceanus .
NAM nihil est quidquam sceleris , quod prodeat ultra ,
 Non si demisso se ipse voret capite .

XIX. *

De stuproso et incesto Gellio eodem.

—

GELLIUS est tenuis : quidni ? quoi tam bona mater ,
 Tamque valens vivat , tamque venusta soror ,
 Tamque bonus patruus , tamque omnia plena puellis

XVIII. *

Contre l'incestueux Gellius.

—

DE quels crimes se souille, ô turpe Gellius,
L'infâme qui connaît et ses sœurs et sa mère ?
Qui, bravant la décence, — après de feints refus,
Arrache au lit d'un oncle une tante adultère ?..

D'affreux forfaits que rien ne saurait enlever !
Que d'aucun océan l'onde ne peut laver !
Et que ne saurait plus, en un délire extrême,
Le coupable égaler, en connaissant.... lui-même !!..

XIX. *

Contre le même Gellius débauché, adultère, incestueux.

—

QUE Gellius est maigre et fluet !... — Mais, sans doute ;
C'est que d'être parfois trop bon coq il en coûte.
Oui, voilà ce que c'est, chers amis, que d'avoir,

Cognatis : quare is desinat esse macer ?
Qui ut nihil attingit , nisi quod fas tangere non est ,
Quantum vis quare sit macer , invenies.

XX.*

In eundem incestum Gellium.

NASCATUR Magus ex Gelli , matrisque nefando
Conjugio , et discat Persicum haruspicium.
Nam Magus ex matre et gnato gignatur oportet ,
Si vera est Persarum impia relligio ,
Gnatus ut accepto veneretur carmine Divos ,
Omentum in flammâ pingue liquefaciens.

Comme lui, mère jeune et salace à pourvoir,
 Sans encore compter vingt cousines jolies,
 Et des sœurs — au plaisir ardentes, ... il faut voir!...
 Lorsqu'on fait nuit et jour de pareilles folies,
 Qu'on possède une tante au naturel de feux,
 Un oncle complaisant fermant sur tout les yeux, —
 Vous en conviendrez bien certe, et sans injustice,
 Il n'est pas étonnant qu'on sèche, qu'on maigrisse
 Comme fait Gellius ! Et d'ailleurs, comptez-vous
 Pour rien dans sa maigreur, pour rien dans sa jaunisse
 Tous ces incestueux exploits, pour lui si doux,
 Qui seuls sont suffisans, comme le savez tous,
 Pour que d'épuisement à toute heure il périsse !

XX.*

Contre le même Gellius, horrible incestueux.

C'EST un Mage que va sans doute mettre au jour
 — De l'affreux Gellius l'incestueuse mère,
 Et dans la foi du Perse on instruira, j'espère,
 Ce criminel produit d'un monstrueux amour.
 Car le Mage, qui seul offre les sacrifices,
 Qui seul peut, par ses chants, rendre les Dieux propices,
 Provient, dit-on, en Perse, exécration pays,
 Des amours réprouvés — d'une mère et d'un fils !

XXI. *

Ad eundem vitiosum.

Non ideò , Gelli , sperabam te mihi fidum
In misero hoc nostro , hoc perduto amore fore :
Quòd te cognòssem benè , constantèrque putarem
Haud posse à turpi mentem inhibere probro :
Sed quòd nec matrem , nec germanam esse videbam
Hanc tibi , quojus me magnus edebat amor.
Et quamvis tecum multo conjungerer usu ,
Non satis id causæ credideram esse tibi.
Tu satis id duxti : tantum tibi gaudium in omni
Culpâ est , in quâcunque est aliquid sceleris !

XXI. *

Contre le même vicieux Gellius.

CERTES, j'avais tout lieu d'espérer, cette fois,
Que je pourrais en paix jouir de ma maîtresse,
De cet ingrat objet qui m'avait sous ses lois
Et qui, capricieux, — tour à tour, à la fois,
Charmait, désespérait ou comblait ma tendresse;
Non que — niais, je crusse à ta délicatesse,
Que je te supposasse enfin de bonne foi :
Non, oh ! non. Pour pouvoir ainsi juger de toi,
Je te connaissais trop. Mais la beauté traîtresse
A qui j'offrais mes vœux — ne faisait naître en moi
Aucun soupçon, n'étant ni ta sœur, ni ta mère ;
Et comme, à cet égard, j'étais sans nul émoi,
Sa perfidie, hélas ! ne m'est que plus amère.
Il est vrai cependant que notre liaison
Était étroite, intime ; et, bien que je ne visse
Rien là d'assez piquant pour réveiller ton vice,
C'est là pourtant, indigne, oui, c'est là la raison
Qui t'a fait — contre moi tramer la trahison
Dont mon cœur saigne encor. Tant il est vrai, perfide,
Qu'où le crime apparaît, là tu cours en avide !

XXII.

De Lesbia sua et de seipso Catullus.

LESBIA mī dicit semp̄er malè , nec tacet unquàm
De me : Lesbia me , dispeream , nisi amat !
Quo signo ? quasi non totidem mox deprecor illi
Assiduè : verūm dispeream , nisi amo !

XXIII.

In Julium Cæsarem, imperatorem.

NIL nimum studeo , Cæsar , tibi velle placere ,
Nec scire utrūm sis albus , an ater homo.

XXII.

De Lesbie et de lui-même.

—

LESBIE en ses propos m'injurie à toute heure.
Que je meure pourtant si je n'en suis aimé !
—Comment!...—C'est que moi-même, à mon insu, charmé,
Sans cesse m'en plaignant, je l'aime, ou que je meure !

XXIII.

Contre l'Empereur Jules-César.

—

QUI ? moi, dis-tu, — César ! moi, Catulle, vouloir
Te plaire !... Eh ! seulement, dis-moi, veux-je savoir
Si ton individu grotesque est blanc ou noir ?

XXIV.*

In Mentulam (gallicè Jean-Chouart).

—

MENTULA mœchatur : mœchatur Mentula certè.

Hoc est, quod dicunt : « Ipsa olera olla legit. »

XXV.*

De sui Cinnæ poemate cui titulum Smyrnæ erat.

—

SMYRNA mei Cinnæ nonam post deniquè messem

Quàm cœpta est, nonamque edita post hiemem :

Millia quùm intereà quingenta Hortensius uno

.....

Smyrna cavas Atracis penitus mittetur ad undas,

Smyrnam incana diù sæcula pervoluent.

At Volusî annales *Aduam* morientur ad ipsam ,

XXIV. *

Contre Mentula (surnom injurieux que donne Catulle à Mamurra de Formies).

EN mignon suranné, Mentula, tous les jours,
 Avec les belles fraie en véritable brute.
 Ainsi, comme très-bien dit l'adage, toujours
 Par le tambour s'en va ce qui vint par la flûte.

XXV. *

Sur la Smyrna, poème — ou Mythologo-érotique, ou descriptif — qu'avait fait Cinna, ami et collègue de Catulle, et qui n'est pas parvenu jusqu'à nous.

NEUF étés, neuf hivers ont régné tour à tour,
 Avant qu'on vit Cinna, de tous les siens l'amour,
 Accorder au public son excellent poème,
 Cette belle Smyrna qu'on admire et qu'on aime.
 Mais l'âpre Hortensius pousse un torrent de vers
 Tel — qu'il semble en vouloir remplir cet univers.

Et laxas scombris sæpè dabunt tunicas.
Parva mei mihi sunt cordi monumenta *sodalis*,
At populus tumido gaudeat Antimacho.

XXVI. *

Ad poetam Licinium Calvum, de illius Quintilia.

Si quidquam mutis gratum acceptumve sepulchris
Accidere à nostro, Calve, dolore potest,
Quo desiderio veteres renovamus amores,
Atque olim amissas flemus amicitias :

.....

Tandis que la Smyrna, par notre siècle aimée,
Sera long-temps encor et toujours estimée, —
Les Annales du sot Volusius — bientôt
Mourront sans bruit aucun. Épiciers, aussitôt
Achetant au seul poids ces œuvres si badines,
En envelopperont leurs anchois et sardines.

Certains trouvent pourtant trop courte la Smyrna.
C'est la perfection, non la longueur, Cinna,
Qui, faisant de ton œuvre en tout temps le mérite,
Doit sauver et ton nom et tes vers du Cocyte.
Un sot vulgaire seul peut chérir, admirer
Le long roman que sut Antimaque narrer.

XXVI. *

Au poète Licinius Calvus, sur la mort de Quintilie, sa maîtresse.

Si des muets tombeaux les mornes habitans
A nos larmes, Calvus, ne sont pas insensibles,
S'ils sont touchés du deuil que font d'eux les vivans,
S'ils savent nos regrets aussi vrais qu'indicibles, —
Ta Quintilie enfin doit, en voyant tes pleurs,
Regretter moins ses jours et sa trop courte gloire,

Certè non tanto mors immatura dolori est
 Quintiliæ, quantum gaudet amore tuo.

XXVII. * (*)

*Ad loquacissimum, stultissimum, maledicentissimumque Vectium
 seu Vettium, Cæsaris cinædum, ore fætidum.*

IN te, si in quemquam, dici pote, putide Vecti,
 Id quod verbosis dicitur et fatuis:
 Istâ cum linguâ, si usus veniat tibi, possis
 Culos et crepidas lingere carbatinas.
 Si nos omninò vis omnes perdere, Vecti,
 Hiscas: omninò, quod cupis, efficies.

(*) Hinc, inter Carmina XXVI et XXVII, abest, sed non desideratur, turpe quoddam nostri Catulli carmen, quod unum ex tot et tantis aliis, honestè Gallico sermone, præsertimque versibus, reddi non potest.

Pour ne plus s'occuper que des vives douleurs
Dont un fidèle amant honore sa mémoire !

XXVII. *

*Contre Vectius ou Vettius, mignon de César, à l'haleine déloyale,
et en outre très-bavard, très-fat et très-médisant.*

VÆCTIUS à la fois si fat et si loquace ,
Dont la bouche sans cesse exhale un noir poison —
A quelque chose , enfin , si tu veux être bon ,
Que par toi le plus vil des vils métiers se fasse.
Mais si pour ton cœur bas la diffamation
A plus d'attraits encor que ces honteux scandales ,
Si nuire te plaît mieux que lécher des sandales , —
Veux-tu nous perdre tous , nous perdre tout-à-fait ?
Tiens ! ouvre seulement la bouche , et satisfait
Tu seras — mieux qu'avec des paroles fatales.

XXVIII. *

De Veronensium Cælii et Quinctii amoribus.

COELIUS Aufilenum, et Quintius Aufilenam,

Flos Veronensium depereunt juvenum :

Hic fratrem, ille sororem. Hoc est, quod dicitur, illud

Fraternum verè dulce sodalitium.

Quoi faveam potius? Cæli, tibi, nam tua nobis

Perspecta exigit hoc unica amicitia,

Quùm vesana meas torreret flamma medullas.

Sis felix, Cæli, sis in amore potens !

XXVIII. *

Sur les amours de Cœlius de Vérone et de sa sœur Quinctie.

COELIUS et **Quinctie**, ornemens de Vérone ,
Tous deux brûlent d'amour : l'un pour **Aufléna** ,
Et pour **Auflénius** — **Quinctie**. Oh ! que voilà
Une fraternité charmante ! On s'en étonne !

Mais, dans ce double amour, pour qui seront mes vœux ?
Pour l'amant de la sœur ? Pour l'amante du frère ?
Ah ! j'ai trop reconnu ton amitié sincère ,
Cœlius , quand l'amour m'embrasant de ses feux ,
Rendait aussi pour moi , pour mon cœur douloureux
Son indulgence — nécessaire !

Oh ! puisse donc l'amour couronner tes ardeurs
Plutôt que de ta sœur la flamme téméraire !
Puissest-tu posséder la beauté qui t'est chère ,
Et toujours te montrer digne de ses faveurs !

XXIX. *

Ad suum Cornelium Nepotem, historiographum, Catullus.

SI quidquam tacitè commissum est fido ab amico,
Quojus sit penitus nota fides animi :
Meque esse invenies illorum jure sacratum,
Corneli, et factum me esse puta Harpocratem.

XXX. *

Ad Silonem quemdam, nimis arrogantem lenonem.

AUT, sodes, mihi redde decem sestertia, Silo,
Deindè esto quàm vis sævus et indomitus ;
Aut, si te nummi delectant, desine, quæso,
Leno esse, atque idem sævus et indomitus.

XXIX. *

Catulle à son ami l'historien Cornélius Népos.

— .

CONFIE à l'amitié ton secret , sans émoi.
Tu le sais : des sermens toujours la foi jurée ,
Corneille , à ton ami Catulle fut sacrée.
Harpocrate lui-même est moins discret que moi.

XXX. *

A un certain Silon, maquignon d'amour par trop insolent.

—

AH çà ! sais-tu , Silon , que par trop tu m'exerces !....
Au plus vite rends-moi ces dix mille sesterces
Qu'afin de t'activer , je t'ai donnés trop tôt :
Puis , tant que tu voudras , fais le rogue , le haut ;
Ou bien , si cet argent te convient , sois plus sage ,
Deviens humble et soumis , comme le veut l'usage ,
Et tu seras enfin alors — ce qu'il me faut.

XXXI.

Ad quemdam de Lesbia sua maledicentem.

CREDIS me potuisse meæ maledicere vitæ,
Ambobus mihi quæ carior est oculis?
Nec potui, nec, si possem, tam perditè amarem:
Sed tu cum caupone omnia monstra facis.

XXXII.

In Mentulam.

MENTULA conatur Pimplæum scandere montem;
Musæ furcillis præcipitem ejiciunt.

XXXI.

A un ivrogne de profession par qui Catulle avait été calomnié.

Quoi! tu crois que j'ai pu maudire ma maîtresse,
Celle qui m'est toujours plus chère que mes yeux
Malgré les trahisons qu'elle me fait sans cesse?....
Ah! si jamais j'avais cette indigne bassesse,
Malheur!.... je me serais à moi-même odieux!
Mais, toi qui, — noble écho des tavernes, — joyeux,
Sur le moindre propos bâtis la calomnie;
De cet affreux mensonge inventeur furieux,
Tu seras seul à croire un bruit injurieux
Qu'a toujours démenti ma tendresse infinie.

XXXII. *

Contre Mentula (Mamurra).

VAINEMENT Mentula veut gravir le Parnasse,
Chaque Muse, à grands coups de fourche, loin l'en chasse.

XXXIII. *

De Puero cum Præcone.

CUM puero bello præconem qui videt esse ,
 Quid credat , nisi se vendere discupere ?

XXXIV. *

Ad Lesbiam suam, de novo in amorem reditu.

SI quidquam cupidoque , optantique obtigit unquam
 Insperanti , hoc est gratum animo propriè :
 Quarè hoc est gratum , nobis quoque carius auro ,
 Quòd te restituis , Lesbia , mî cupido.
 Restituis cupido , atque insperanti ipsa refers te.
 Nobis ô lucem candidiore notâ !
 Quis me uno vivit felicior , aut magis est me
 Optandus vitam , dicere quis poterit ?

XXXIII. *

D'un crieur public et d'une jeune fille.

**QUE penser, quand on voit fillette jeune et tendre
Près d'un crieur public, — sinon qu'elle est à vendre?**

XXXIV. *

Catulle à sa Lesbie, sur ses liaisons amoureuses renouées avec elle.

**Si le bonheur qui vient alors qu'on désespère,
Joint à de vifs désirs, rend un jour plus prospère, —
Lesbie, ah! tu comprends combien m'est doux ce jour
Qui te ramène enfin à mon ardent amour!
C'est, quand j'avais cessé d'espérer, ma Lesbie,
Que tu reviens à moi, que tu me rends la vie!
O jour pour moi si beau, jour heureux, tu me fais
Désirer cette vie et l'aimer désormais,
Quand elle allait sans toi m'être bientôt ravie!**

XXXV. *

Ad Cominium, senem maledicentem probrosumque.

**SI, Comini, populi arbitrio tua cana senectus
Spurcata impuris moribus intereat,
Non equidem dubito quin primùm inimica bonorum
Lingua exsecta avido sit data volturio:
Effossos oculos voret atro gutture corvus,
Intestina canes, extera membra lupi.**

XXXVI. *

Ad Lesbiam suam iterùm de ejus in amorosam gratiam reditu.

**JUCUNDUM, mea vita, mihi proponis amorem
Hunc nostrum inter nos, perpetuumque fore.**

XXXV. *

A Cominius, infâme vieillard et vil calomniateur.

A TES persécutés, affreux Cominius,
Si ta vieillesse infâme est à la fin livrée, —
Oh ! non, tes cheveux blancs ne te sauveront plus
Des vengeresses mains des fils de Romulus !
Ta langue, par qui fut la vertu déchirée,
Te sera, sans pitié ni retards superflus,
Arrachée — et donnée aux vautours ; pour curée,
Aux chiens on jettera tes entrailles ; tes yeux
Seront par des corbeaux acharnés, furieux,
Crevés à coups de bec ; pour être lacérée,
A des loups que la faim fait hurler vers les cieux,
Sera jetée enfin ta dépouille abhorrée !

XXXVI. *

*Catulle à sa Lesbie, sur un nouveau rapatriage amoureux
avec elle.*

Tu m'assures, ma belle amie,
Que les liens de notre amour

Dī magni , facite ut verè promittere possit ,
 Atque id sincerè dicat , et ex animo :
 Ut liceat nobis totâ producere vitâ
 Alternum hoc sanctæ fœdus amicitiae !

XXXVII.*

Ad Auflenam, avaram meretricem.

AUFILENA , bonæ sempèr laudantur amicæ ;
 Accipiunt pretium , quæ facere instituunt.
 Tu quod promisti mihi , quod mentita inimica es ,
 Quòd nec das , nec fers , sæpè facis facinus.
 Aut facere ingenuæ est , aut non promisse pudicæ ,
 Aufilena , fuit. Sed data corripere
 Fraudando , effexit plus quàm meretricis avaræ ,
 Quæ sese toto corpore prostituit.

(Protestation douce à mon âme ravie !)
Vont se resserrer en ce jour.
Rendez sincère, ô Dieux ! ce serment de Lesbie !
Que ce qu'elle promet soit dicté par son cœur !
Puissent ces nœuds sacrés me donner le bonheur
Jusqu'aux derniers jours de ma vie !

XXXVII. *

A Aufilena, courtisane avare et sans foi.

—

L'OR sait aux amateurs — des faveurs obtenir,
Tandis que l'amour seul rend une belle tendre :
Mais, vile Aufilena, toi qui prends sans rien rendre,
Toi qui promets toujours sans jamais rien tenir,
N'es-tu pas criminelle ? Ah !... quand tout te condamne,
Ou cesse de promettre, — ou, ce que tu promets,
Tiens-le ! sinon, Catulle indigné, désormais
S'en va te mépriser, avare courtisane !

XXXVIII. *

Ad eandem, adulteram nefandam.

AUFILENA, viro contentas vivere solo, est
Nuptarum laus è laudibus eximiis.
Sed quoivis quàm vis potiùs succumbere fas est,
Quàm matrem fratres efficere ex patruo.

XXXIX. *

In Nasonem, ferocem pathicumque nimis homuncionem.

MULTUS homo es, Naso (nàm tecum multus homo es) qui
Descendit ; Naso, multus es et pathicus.

XXXVIII.*

A la même, sur ses nombreux et horribles adultères.

A L'UNIQUE mari qui d'elle obtint sa main
— Toujours, Aufléna, s'en tient l'honnête femme
Qui deviendrait plutôt — de cent façons infâme
Que d'être, ainsi que toi, mère de son germain !

XXXIX.*

Contre Nason, homme de rien, tour à tour d'une insolence révoltante avec certains, et d'une complaisance sans bornes avec d'autres.

FORT bien ! tu crois, Nason, être un grand sire ! mais
Comment concilier l'opinion extrême
Qu'on t'a vu, depuis peu, concevoir de toi-même,
— Avec les traitemens auxquels tu te soumets?.....

XL.*

Ad suum Cinnam, de pravissimis urbanorum moribus.

CONSULE Pompeio primùm, duo, Cinna, solebant
 Mæchi; illo facto consule nunc iterùm,
 Manserunt duo; sed creverunt millia in unum
 Singula, fœcundum semen adulterio.

XLI.*

In Mentulam seu Mamurram.

FIRMANUS saltùs non falsò Mentula dives
 Fertur, qui quot res in se habet egregias!
 Aucupia omne genus, pisces, prata, arva, ferasque.
 Nequicquàm: fructus sumptibus exsuperat.
 Quarè, concedo sit dives, dùm omnia desint:
 Saltum laudemus, dùm modò ipse egeat.

XL.*

Catulle à son ami Cinna, sur l'horrible dépravation des mœurs Romaines.

ON vit sous le premier consulat de Pompée
Deux adultères, mais, pas plus sous le second !
Or, depuis, toute foi conjugale est trompée :
De l'adultère affreux tant le germe est fécond !

XLI.*

Contre Mentula ou Mamurra.

CE qu'on en dit — est vrai : ces vastes biens d'Ancône
Avec prés, champs, viviers, bois, parcs, et cætera,
Tous objets dont l'immense et grand rapport étonne,
Rendent énormément riche le Mamurra ;
Mais en vain, car toujours, par un mal sans remède,
Sa dépense sans frein ses revenus excède.
A rien donc ne lui sert cette richesse-là ?
Oh ! tant mieux ! Passons-lui cette richesse immense,

XLII. *

In Eundem Mentulam Mamurramve.

MENTULA habet juxtà triginta jugera prati ,
 Quadráginta arvi ,.... cætera sunt maria !
Cur non divitiis Cræsum superare potis sit ,
 Uno qui in saltu tot bona possideat ,
Prata , arva , ingentes silvas , saltusque , paludesque ,
 Usquè ad Hyperboreos et mare ad Oceanum ?
Omnia magna hæc sunt : tamen ipse est maximus , ultrò
 Non homo , sed verè mentula magna minax.

Faisons plus, vantons, oui, vantons son opulence,
Pourvu qu'avec, ... pourvu que malgré — tout cela,
Des horreurs du besoin il connaisse la chance !

XLII. *

Contre le même, plus vicieux encore que riche.

MILLE arpens en près, cent en terres labourables,
D'autres possessions — toutes considérables,
Mais que l'on ne saurait nombrer en tout un an,
Car on aurait plutôt arpenté l'Océan :
Près, champs, vastes forêts, vignes, marais immenses,
Tous biens qui vont touchant de l'une à l'autre mer,
De ce vil Mentula font un richard sans pair.
Mais, plein d'étonnement, lorsque déjà tu penses
Qu'il n'est sans doute rien plus grand que ces biens-là,
Tu te trompes, ami : sache qu'il est encore,
— Et chez le possesseur lui-même, Mentula —
Mille vices affreux que tout le monde abhorre,
Et qui certes sont bien plus grands que tout cela !

XLIII. *

Ad Gellium, despiciatum sed lacessantem semp̄r inimicum.

SÆPÈ tibi studioso animo venante requirens
Carmina uti possem mittere Battiadæ,
Queis te lenirem nobis, neu conarere
Telis infestum mī terere usquè caput :
Hunc video mihi nunc frustrà sumptum esse laborem,
Gelli, nec nostras hinc valuisse preces.
Contrà nos tela ista tua evitamus amictu,
At fixus nostris tu dabi supplicium.



ALTERIUS PARTIS FINIS.

XLIII.

*A Gellius, ennemi méprisable mais fatiguant par ses incessantes
attaques.*

MILLE fois ma colère , infâme des infâmes ,
Afin de prévenir ton odieux courroux ,
Et d'arrêter tes vains et ridicules coups ,
A voulu t'accabler d'amères épigrammes ;
Mais toujours mon mépris t'épargna. Néanmoins ,
Malgré tous mes avis , tu n'en poursuis pas moins.
Eh bien ! riant des traits qui de ta main de femme
Partent , je veux des miens te percer jusqu'à l'âme !



FIN DE LA SECONDE ET DERNIÈRE PARTIE.

CATULLIANORUM CARMINORUM INDEX.

PARTIS PRIORIS.

CARMEN I.	Ad Cornelium Nepotem, dicatio.....	Pag.	1
II.	Ad passerem Lesbiæ suæ Catullus.....		4
III.	Luctus in morte passeris illius.....		6
IV.*	Phaseli Catulliani laus et dedicatio.....		8
V.	Ad Lesbiam suam delirans Catullus.....		10
VI.	Ad Flavium suum Catullus.....		12
VII.	Ad Lesbiam suam, basiationum petitio.....		14
VIII.	Ad seipsum, de perjura Lesbiâ.....		16
IX.*	Ad Veranium suum, de illius reditu.....		18
X.*	De Vari sui scortillo.....		18
XI.	Ad comites suos Furium et Aurelium.....		22
XII.*	In Asinium Pollionem.....		24
XIII.	Ad Fabullum invitandum.....		26
XIV.*	Ad poetam Calvum Licinium.....		28
XV.*	Ad Aurelium, sodalem suum infidum.....		32
XVI.*	Ad Aurelium et Furium pseudo-catonem.....		34
XVII.*	Ad Coloniam, municipiolum Veronense.....		36
XVIII.*	Ad hortorum Deum, Priapum.....		40
XIX.	Hortorum Deus Priapus viatoribus.....		40
XX.*	Priapus viatori alloquitur.....		44
XXI.	Ad Aurelium, libidinosum nimis.....		46
XXII.	De Suffeno, ad Varum suum.....		48
XXIII.	Ad Furium, ironia Catulliana.....		50

TABLE DES POÉSIES DE CATULLE.

PREMIÈRE PARTIE.

I.	Dédicace à Cornélius Népos.....	Page	3
II.	Au moineau de Lesbie.....		5
III.	Sur la mort du moineau de Lesbie.....		7
IV.*	Éloge et dédicace d'un navire.....		9
V.	A Lesbie, Catulle en délire.....		11
VI.	A Flavius.....		13
VII.	Les baisers, à Lesbie.....		15
VIII.	Catulle à lui-même.....		17
IX.*	A Véranius.....		19
X.*	Aventure chez la maîtresse de Varus.....		19
XI.	A Aurélius et Furius, ses compagnons.....		23
XII.*	Contre Asinius Pollion.....		25
XIII.	Invitation à Fabulle.....		27
XIV.*	Au poète Licinius Calvus.....		29
XV.*	A Aurélius.....		33
XVI.*	A Aurélius et Furius.....		35
XVII.*	Au bourg de Colonia.....		37
XVIII.*	Au Dieu des Jardins. — Fragment.....		41
XIX.	Le Dieu des Jardins.....		41
XX.*	Priape à un maraudeur.....		45
XXI.	A Aurélius..		47
XXII.	A Varus.....		49
XXIII.*	A Furius.....		51

XXIV.*	Ad Juventium puerum.....	Pag. 52
XXV.*	Ad Thallum, furem nec-non cinædum.....	54
XXVI.	Ad Furium, jocus.....	56
XXVII.*	Ad pocillatorem puerum.....	58
XXVIII.*	Ad suos Veranium et Fabullum.....	58
XXIX.*	In Cæsarem et Mamurram.....	60
XXX.*	Ad Jurisconsultum Alphenum.....	64
XXXI.	Ad peninsulam Sirmionem.....	66
XXXII.	Ad Ipsithillam, epistolium.....	68
XXXIII.*	In Vibennios, patrem et filium.....	70
XXXIV.*	Sæculare carmen ad Dianam.....	78
XXXV.*	Poetam Cæcilium arcessit Catullus.....	74
XXXVI.*	In Annales Volusii.....	76
XXXVII.*	Ad contubernales suos poeta.....	78
XXXVIII.*	Ad Cornificium suum.....	80
XXXIX.*	In Celtiberum Egnatium.....	82
XL.*	Ad stultissimum rivalem Ravidum.....	84
XLI.*	De procaci scorto Mamurrano.....	86
XLII.*	In meretricem quamdam.....	86
XLIII.*	In amicam Formiani. (Mamurræ.).....	90
XLIV.*	Ad atavitum fundum suum.....	90
XLV.	De Acmes ac Septimii egregio amore.....	94
XLVI.*	De adventu veris.....	96
XLVII.*	Ad Porcium et Socratonem.....	98
XLVIII.*	Ad puerum Juventium.....	100
XLIX.*	Ad Marcum Tullium Ciceronem.....	100
L.*	Ad formosissimum Licinium.....	102
LI.	Ad Lesbiam, ex Sapphus ode-ode imitata.....	104
LII.*	In Nonium et Vatinium.....	108
LIII.*	De Calvo Licinio et de rudi quodam et tirone...	108
LIV.*	In Cæsarem Cæsarianosque cinædos.....	110
LV.*	Ad Camerium suum Catullus.....	112
LVI.*	Ad Marcum Catonem Porcium.....	114

XXIV.*	A Juventia.....	Pag.	53
XXV.*	A Thallus.....		55
XXVI.	A Furius.....		57
XXVII.*	A son échanton.....		59
XXVIII.*	A Véranius et Fabulle.....		59
XXIX.*	Contre César et Mamurra.....		61
XXX.*	Au jurisconsulte Alphénus.....		65
XXXI.	A la presqu'île de Sirmion.....		67
XXXII.	Billet-doux à Ipsithille.....		69
XXXIII.*	Contre les Vibennius.....		71
XXXIV.*	Hymne séculaire en l'honneur de Diane.....		71
XXXV.*	Invitation au poète Cécilius.....		75
XXXVI.*	Contre les Annales de Volusius.....		77
XXXVII.*	A ses camarades de plaisir.....		79
XXXVIII.*	A son ami Cornificius.....		81
XXXIX.*	Contre le Celtibérien Egnatius.....		83
XL.*	A Ravidus, rival méprisé.....		85
XLI.*	Contre une courtisane exigeante.....		87
XLII.*	A certaine fille galante.....		87
XLIII.*	Contre la maîtresse du Formien.....		91
XLIV.*	Au champ de ses pères.....		91
XLV.	Amours d'Acme et de Septime.....		95
XLVI.*	Retour du printemps.....		97
XLVII.*	A Porcius et à Socraton.....		99
XLVIII.*	A la jeune Juventia.....		101
XLIX.*	Remerciement à Cicéron.....		101
L.*	A la belle Licinia.....		105
LI.	Ode à Lesbie, imitée de Sapho.....		105
LII.*	Contre Nonius et Vatinius.....		109
LIII.*	Mot plaisant sur Calvus.....		109
LIV.*	Contre César et ses mignons.....		111
LV.*	Catulle à Camérius.....		113
LVI.*	A Marcus Porcius Caton.....		115

LVII.*	In Cæsarem et Mamurram.....	Pag. 116
LVIII.*	Ad Cælium, de Lesbiâ.....	118
LIX.*	In Rufam, Menilum et Rufulum....	118
LX.*	Elegiacum fragmentum.....	120
LXI.*	In Juliæ et Mallii nuptias Epithamium.....	120

ALTERIUS PARTIS.

CARMEN I.*	In rivalem Rufum.....	144
II.	De feminei amoris inconstantia.....	146
III.*	Ad Virronem solandum.....	146
IV.*	Ad perjuram Lesbiam.....	148
V.*	In Ingratum.....	150
VI.*	In Gellium, nefandum adulterum.....	130
VII.*	Ad perfidam Lesbiam.....	182
VIII.*	Ad rivalem Rufum.....	152
IX.*	De Gallo, lenone inconsulto.....	154
X.*	In Lesbium, rivalem suum.....	156
XI.*	Ad cinædum Gellium.....	156
XII.*	Ad puerum Juventium.....	158
XIII.*	Ad rivalem Quinctium.....	160
XIV.	In Lesbiæ stultissimum maritum.....	160
XV.	De Arrio quodam.....	162
XVI.*	In Lesbiam suam.....	164
XVII.*	Quinctiam Lesbiæ confert.....	164
XVIII.*	Ad Gellium incestum.....	166
XIX.*	De Gellio vitiosissimo.....	166
XX.*	In eundem Gellium.....	168
XXI.*	Ad eundem.....	170

LVII.*	Contre César et Mamurra.....	Pag. 117
LVIII.*	Sur Lesbie, à Célius.....	119
LIX.*	Contre Rufa, Ménilus et Rufulus.....	119
LX.*	Fragment d'une élégie.....	121
LXI.*	Épithalame pour Julie et Mallius.....	121

SECONDE PARTIE.

I.*	Contre Rufus.....	145
II.	Inconstance des femmes en amour.....	147
III.*	A Virron.....	147
IV.*	A l'infidèle Lesbie.....	146
V.*	Contre un ingrat.....	151
VI.*	Contre Gellius, horrible adultère.....	151
VII.*	A Lesbie, aimée quoique perfide.....	153
VIII.*	A Rufus, rival sans égard.....	153
IX.*	Sur Gallus et ses neveux.....	155
X.*	Contre un rival préféré.....	157
XI.*	A l'incestueux Gellius.....	157
XII.*	A la jeune et belle Juventia.....	159
XIII.*	A Quinctius, rival téméraire.....	161
XIV.	Contre le mari de Lesbie.....	161
XV.	Sur Arrius, parleur impertinent.....	163
XVI.	Contre Lesbie.....	165
XVII.*	Comparaison entre Quinctia et Lesbie.....	165
XVIII.*	A l'incestueux Gellius.....	167
XIX.*	Sur les vices du même.....	167
XX.*	Contre le même.....	169
XXI.*	Au même, homme infâme.....	171

XXII.	De Lesbiâ et de se.....	Pag. 172
XXIII.	In Julium Cæsarem imperatorem.....	172
XXIV.*	In Mentulam.....	174
XXV.*	De sui Helvii Cinnæ Smyrnâ.....	174
XXVI.*	De Quintiliâ, ad Calvum.....	176
XXVII.*	Ad Vectium, Cæsaris cinædum.....	178
XXVIII.*	De Cælio et Quinctio Veronensibus.....	108
XXIX.*	Ad Cornelium Nepotem.....	182
XXX.*	Ad Silonem, nimis arrogantem lenonem.....	182
XXXI.*	Ad maledicentem quemdam de Lesbiâ suâ et de se.....	184
XXXII.*	In Mentulam conantem carmina frustrâ.....	184
XXXIII.*	De puerulo cum præcone.....	186
XXXIV.*	Ad Lesbiam iterùm amantem et amatam.....	186
XXXV.*	Ad pravissimum senem Cominium.....	188
XXXVI.*	Ad Lesbiam suam.....	188
XXXVII.*	Ad avaram meretricem Auflenam.....	190
XXXVIII.*	Ad eandem, adulteram.....	192
XXXIX.*	In Nasonem, ferocem pathicumque nimis.....	192
XL.*	Ad suum Cinnam, de pravissimis Romanis mori- bus.....	194
XLI.*	In Mentulam divitem, vitiosissimumque.....	194
XLII.*	In eundem, probrosum hominem.....	196
XLIII.*	Ad Gellium, contemptum rivalem.....	198

HIC EXPLICIT TOTIUS HUIUSCE LIBELLI CATULLIANI INDEX.

XXII.	De Lesbie et de lui-même.....	Pag. 173
XXIII.	Contre l'Empereur Jules César.....	173
XXIV.*	Contre Jean-Chouart (<i>Mamurra</i>).....	175
XXV.*	Sur la Smyrne, poème d'Helvius Cinna.....	175
XXVI.*	A Calvus, sur la mort de Quintilie.....	177
XXVII.*	A Vectius, mignon de César.....	179
XXVIII.*	Amours de Célius et de Quinctie.....	181
XXIX.*	A Cornélius Népos.....	183
XXX.*	A Silon, maquignon d'amour.....	183
XXXI.*	A un pilier de cabarets qui, dans ses discours, calomniait Catulle et Lesbie.....	186
XXXII.*	Contre Mamurra et ses tentatives poétiques.....	185
XXXIII.*	D'une jeune fille et d'un crieur public.....	187
XXXIV.*	A Lesbie, sur leurs liaisons amoureuses renouées.	187
XXXV.*	A Cominius, infâme vieillard et calomniateur...	189
XXXVI.*	A Lesbie, sur un nouveau rapatriage amoureux..	189
XXXVII.*	A Aufléna, courtisane avare et sans foi.....	191
XXXVIII.*	A la même, adultère et incestueuse.....	193
XXXIX.*	A Nason, homme de rien et très-insolent.....	193
XL.*	A Cinna, sur l'horrible dépravation des mœurs Romaines.....	195
XLI.*	Contre Mamurra, dissipateur et débauché....	195
XLII.*	Contre le même, plus vicieux que riche.....	197
XLIII.*	A Gellius, rival méprisé.....	199

FIN DE LA TABLE DE TOUTES LES POÉSIES DE CATULLE COMPRIS DANS
CE RECUEIL.